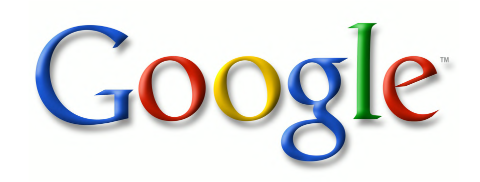





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

LE PROCÈS
DES CÉSARS

****

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

FORMAT IN-8°

AUGUSTE, SA FAMILLE ET SES AMIS (4e édition)..... 1 vol.
TIBÈRE ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE (2e édition)..... 1 —
LE SANG DE GERMANICUS (2e édition)............... 1 —

TITUS ET SA DYNASTIE *forme le quatrième et dernier volume du* PROCÈS DES CÉSARS.

CLICHY. — Imp. M. LOIGNON, Paul DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

TITUS

ET

SA DYNASTIE

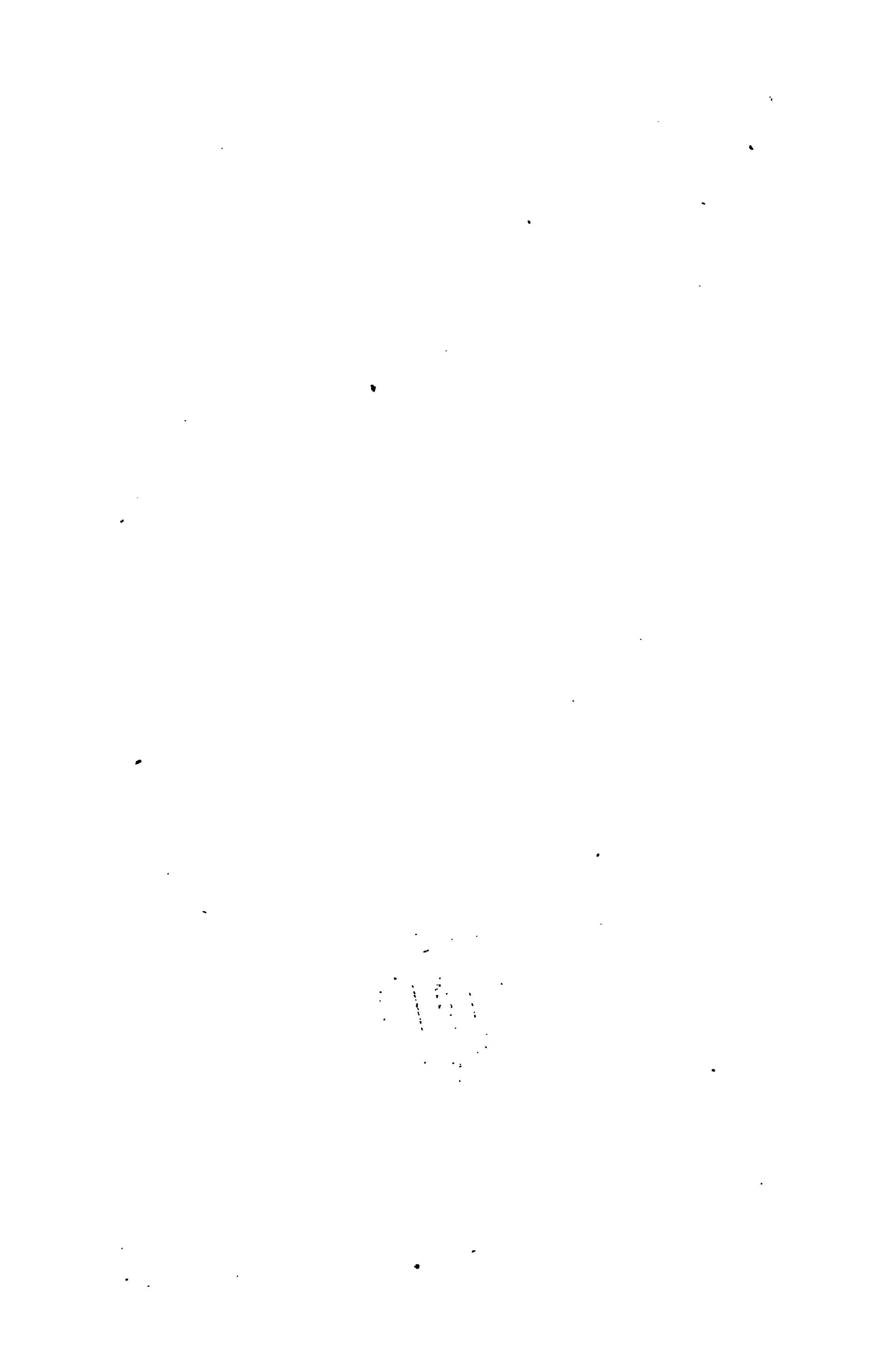
PAR

M. BEULÉ
de l'Institut



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870



AVERTISSEMENT

J'aurais voulu donner à ce volume l'unité de plan et de démonstration que présentent les trois volumes qui l'ont précédé. Mais l'histoire ne doit jamais être violentée : pour étudier les faits avec méthode, il n'est pas nécessaire de les soumettre à un ordre systématique et de les faire entrer dans un moule. Il était facile avec le seul règne d'*Auguste* ou de *Tibère* et la seule famille de *Germanicus* de se ren-

fermer dans la simplicité d'un sujet unique. Au contraire, après Néron, petit-fils de Germanicus, surgissent trois Césars éphémères qu'il est impossible de rattacher à leurs prédécesseurs ou à leurs successeurs autrement que par un lien factice. Produit de l'anarchie, jouet de l'anarchie, ils sont poussés sans raison par le flot et emportés par le flot, ne laissant derrière eux qu'un souvenir méprisé et des taches de sang. C'est pourquoi les portraits de Galba, d'Othon, de Vitellius ont été relégués dans une introduction composée de trois chapitres.

Dès lors, la famille Flavia occupe la scène du monde et la figure de Titus, fondateur d'une dynastie, domine toutes les autres. Là commence le livre : Titus, que la postérité juge si favorablement et connaît

si peu, devait lui donner son nom et démontrer, sous une nouvelle forme, la vanité des théories sur le pouvoir personnel.

Ainsi se complète un ouvrage composé désormais de quatre volumes :

1° AUGUSTE, SA FAMILLE ET SES AMIS ;

2° TIBÈRE ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE ;

3° LE SANG DE GERMANICUS ;

4° TITUS ET SA DYNASTIE.

On peut réunir les quatre volumes sous ce titre commun qui les caractérise nettement :

LE PROCÈS DES CÉSARS.

INTRODUCTION

TROIS AVENTURIERS

I

GALBA

Si les peuples épris de l'unité politique veulent savoir à quels périls est exposée une capitale qui concentre sans mesure la vitalité d'un pays, si les nations épuisées par leurs armées permanentes veulent comprendre le danger des grands commandements, l'histoire de Rome leur offre cette leçon. La leçon est courte, mais éclatante. Trois empereurs en moins de dix-huit mois sont jetés successivement sur le

trône et successivement emportés. Sans titres au pouvoir suprême, sans racines dans l'État, sans projet d'affranchissement pour leur patrie, sans conviction à défendre, sans excuse devant la mort, ils ont été le jouet des événements autant que de leur propre ambition. Semblables à l'écume qui signale la crête des vagues furieuses et s'affaisse aussitôt, ils ont été les représentants éphémères de l'anarchie des provinces et de la démagogie militaire. Se confiant à ces forces déchaînées quand ils pouvaient rester au rivage, préférant les aventures à leur devoir de citoyen, corrupteurs des soldats ou lâches devant eux, ils sont devenus justement responsables de tous les excès qu'ils ont provoqués ou qu'ils n'ont pas empêchés. Tacite a résumé avec sa sobriété terrible les maux causés par cette série de convulsions. « J'essaie, dit-il, de peindre une époque fertile

en catastrophes, ensanglantée par les combats, déchirée par les séditions, cruelle même pendant la paix; quatre souverains périssant par le glaive; trois guerres civiles, et en même temps des guerres étrangères plus nombreuses, des succès en Orient, des défaites en Occident, l'Illyrie troublée, la Gaule chancelante, la Bretagne conquise et aussitôt perdue, les nations des Sarmates et des Suèves levées contre nous, les Daces s'illustrant par leurs revers et les nôtres, les Parthes prêts à s'armer pour un faux Néron; en Italie, des désastres inouïs ou renouvelés après un intervalle de plusieurs siècles; les villes du littoral si riche de la Campanie englouties ou écrasées; Rome dévastée par les incendies, les temples les plus vénérables consumés, le Capitole lui-même brûlé par la main des citoyens; les choses saintes profanées, l'adultère dans les plus gran-

des familles ; la mer couverte d'exilés, les îles souillées par le meurtre des bannis, des forfaits plus atroces dans l'enceinte de Rome, la noblesse, l'opulence, les honneurs obtenus ou refusés devenant autant de crimes, la vertu étant une cause certaine de mort ; le salaire des délateurs aussi exorbitant que leur scélératesse, les sacerdoces, les consulats, le gouvernement des provinces, les dignités de cour, le pouvoir, emportés par eux comme des dépouilles ; les esclaves armés contre leurs maîtres par la haine et la terreur, les affranchis contre leurs patrons ; enfin ceux mêmes qui n'avaient pas d'ennemis accablés par leurs amis. »

Nous nous proposons, non de refaire une telle histoire, mais d'instruire le procès des aventuriers qui se sont arraché la pourpre les uns aux autres, et de tracer leur portrait. Cha-

cun d'eux a profité du soulèvement d'une puissance différente. Galba représente le soulèvement des provinces, Othon celui des prétoriens, Vitellius celui des légions : tous les trois ont été broyés dans le choc de ces masses aveugles, qui croyaient se personnifier dans un chef et qui étaient poussées vers Rome par une attraction irrésistible.

Caligula, les affranchis de Claude, Néron, avaient épuisé les richesses et la patience des provinces ; mais ils avaient surtout énervé Rome en usant tous les ressorts d'une trop vaste centralisation. Les provinces sentaient l'affaiblissement de la capitale, elles s'indignaient de sa soumission, elles la voyaient abdiquer ; elles-mêmes voulaient se produire sur la scène, délivrer le monde d'un despote insensé, prouver leur énergie en disposant à leur tour de l'empire.

La Gaule eut l'honneur de porter les premiers coups. Les Gaulois étaient déjà des gens d'initiative, prompts à la parole, plus prompts à saisir l'épée, impatients, généreux et dupes, amoureux des nouveautés, destinés à faire des révolutions dont ils ne profitent pas, à défendre l'indépendance des autres tout en restant asservis et à donner une liberté qu'ils ne gardent pas pour eux-mêmes. C'était le surnom de libérateur (*Vindex*) qu'avait pris Caïus Julius, descendant d'une famille souveraine du midi de la Gaule, procurateur impérial, qui mit sur pied cent mille combattants, leur faisant jurer de ne rien prétendre pour eux-mêmes. Il rédigea de belles proclamations, qui suffirent pour que Néron se laissât tomber du trône, souleva l'Espagne, fraya le chemin à Galba, attira sur son pays les légions du Rhin et les Espagnols affamés, se tua de sa propre main ; mais il avait

eu la gloire de faire un empereur! La Gaule, qui avait servi de piédestal à Jules César, offrait à l'univers une compensation en renversant le dernier membre de la famille de César; toutefois elle ne détruisait point le césarisme; elle s'attribuait même la mission de le faire refleurir.

Galba, que le message de Vindex avait compromis bien plus que tenté, avait traversé, à force de précautions, quatre règnes qui décimèrent l'aristocratie. Petit-fils d'un préteur qui avait écrit l'histoire sans talent, fils d'un consul qui était petit, peu éloquent et bossu, il tenait une fortune considérable de sa mère, Livia Ocellina. Il appartenait à la famille Sulpicia, qui avait joué un rôle secondaire dans l'histoire, mais qui y avait toujours joué un rôle et était devenue illustre par son étendue et sa perpétuité. Il était parent par sa mère de l'impé-

ratrice Livie, qu'il courtisa assidûment et qui lui légua plusieurs millions. Tibère contesta le testament, ou plutôt ne l'exécuta jamais, et Galba fut récompensé de son silence par la préture. Caligula lui donna un commandement sur le Rhin, Claude le proconsulat d'Afrique, Néron, après sept ans passés dans la retraite, le gouvernement de la Tarragonaise. Partout il s'était montré magistrat intègre, administrateur exact, général sévère. Ses biens, accrus par la parcimonie et par les proscriptions qui avaient moissonné ses proches, lui rendaient la vertu plus facile, mais l'exposaient à un danger croissant. Aussi pendant les huit dernières années de Néron n'eut-il qu'un soin, ce fut de faire le mort en Espagne. La vieillesse du reste, en lui faisant sentir son poids, le condamnait peu à peu à l'inaction. Il atteignit ainsi l'âge de soixante-treize ans.

La lettre de Vindex l'aurait donc à peine ému, si d'autres lettres arrivées de Rome ne l'avaient averti que Néron, convoitant ses richesses, avait expédié des soldats pour le tuer. Ses amis le pressèrent de choisir, entre deux périls, le plus éloigné : fidèle, il était sûr de périr ; l'ambition était son seul salut. Il se prononça, accepta le titre d'*imperator*, organisa autour de lui une apparence de gouvernement, fit appel aux armes, laissa se soulever l'Espagne et les Lusitaniens, que gouvernait Othon, et déclara qu'il serait le lieutenant du sénat et du peuple romain. Le vieillard qu'entraînaient ainsi les provinces avait auprès de lui une seule légion et deux escadrons de cavalerie : ce n'est pas avec de telles forces qu'on marche à la conquête de Rome et de l'univers. Aussi, lorsque Galba sut la mort de Vindex et la dispersion de son armée, fut-il sur le point

de s'arracher la vie ; mais aussitôt il apprit que Néron s'était frappé lui-même, et que l'Italie affranchie l'appelait de tous ses vœux. Plein de confiance, il prit le titre de césar et se mit en marche.

Le nom de césar, qui a aujourd'hui un sens général et dont l'humanité a fait en quelque sorte un nom commun, était dans ce temps-là un nom propre : il n'avait appartenu qu'à la famille des Jules et à ses héritiers soit par le sang, soit par l'adoption. Galba, en prenant ce titre, renouait violemment la tradition, et déclarait au monde qu'il voulait continuer la politique, c'est-à-dire la tyrannie des césars. C'était une faute qui allait porter des fruits immédiats : d'abord elle le force de partir pour Rome, non point en libérateur devant lequel s'ouvrent les portes des villes et les bras des populations, mais en despote qui revêt le cos-

tume militaire, assiége les cités, rançonne les peuples, fait assassiner les magistrats qui hésitent à le proclamer. Galba quitte la toge pour la cuirasse et porte suspendu à son cou le poignard, signe du droit de vie et de mort qu'il usurpe. Ensuite cette faute a pour contre-coup l'usurpation d'autres chefs d'armée que l'exemple de Galba justifie. Eux aussi veulent être proclamés *empereurs*, eux aussi veulent prendre le nom de césar. Nymphidius Sabinus, préfet des prétoriens, Fonteius Capito, qui commandait en Germanie, Clodius Macer, qui gouvernait l'Afrique, n'avaient pas plus que Sulpicius Galba le droit d'attenter à la liberté de Rome, débarrassée de Néron ; ils étaient aussi tentés par l'occasion, parce qu'ils sentaient entre leurs mains la force. Les provinces l'emportaient cette fois sur les armées : les cohortes prétoriennes et les légions n'étaient

point préparées à se déchaîner, elles laissèrent succomber Sabinus, Capito et Macer. L'ère des révoltes et de l'anarchie militaire n'en était pas moins ouverte par Galba. Le secret de l'empire était dévoilé; on savait désormais qu'on pouvait faire des empereurs ailleurs qu'à Rome, et que les frontières insurgées pouvaient imposer des maîtres à l'univers plus sûrement que les votes du sénat. Le césarisme, tombé dans la personne de Néron, allait renaître et se répandre dans toutes les parties de l'empire, de même qu'un cancer opéré sur un membre renaît sur d'autres, étend ses racines et empoisonne le corps tout entier.

La marche de Galba vers l'Italie fut donc lente et ensanglantée. Il était infirme et se faisait porter en litière. Il infligeait de grosses amendes à toutes les villes qui ne se déclaraient pas assez vite pour lui, en faisait abattre les

murailles, mettre à mort les commandants et les procurateurs avec leurs femmes et leurs enfans. Il dispersa et décima, grâce à sa cavalerie, les soldats de marine que Néron avait appelés d'Ostie, et qui venaient au-devant de lui pour obtenir le maintien de leurs nouveaux priviléges. Enfin les Romains, qui restèrent dans l'attente pendant pendant plusieurs semaines, eurent le temps de passer de l'espoir à la tristesse et de regretter leur entraînement des premiers jours vers Galba. On racontait de lui des traits d'avarice et de cruauté; on rappelait le soldat qu'il avait condamné jadis à mourir de faim en Afrique, parce qu'il avait vendu sa ration; on citait le changeur auquel il avait fait couper les mains en Espagne, le tuteur infidèle qu'il avait fait mettre en croix, bien qu'il fût citoyen romain; enfin il n'avait pas encore atteint les portes de Rome, et déjà

en pleine paix il avait versé des flots de sang. Le sénat avait appris avec joie que Galba se déclarait son lieutenant, les chevaliers respiraient, les honnêtes citoyens se promenaient dans les rues portant ce fameux bonnet d'affranchi qui est devenu dans les temps modernes le bonnet de la liberté ; mais la multitude pleurait Néron, mais les prétoriens étaient mécontents, inquiets, ils n'étaient contenus que par les magnifiques promesses des amis de Galba, qui ne devaient point être ratifiées, et par les récompenses qu'ils faisaient briller à leurs yeux. Ce fut donc avec une véritable anxiété que la population de Rome se porta sur la route au-devant de son nouveau maître. Depuis sept ans, on ne l'avait point vu ; la vieillesse n'avait pu que l'affaiblir, le séjour parmi les barbares n'avait pu qu'altérer son humeur ; ses traits mêmes seraient-ils reconnaissables ? Les esprits étaient partagés

entre la curiosité, la crainte et le dédain. Voici le spectacle qui s'offrit aux regards.

Un vieillard de taille moyenne, d'une grande maigreur, complétement chauve, les mains et les pieds tordus par la goutte au point de ne pouvoir ni écrire ni marcher, était porté dans une litière. Les années l'avaient marqué de leur empreinte la plus énergique, et une excroissance monstrueuse au flanc droit était contenue à grand'peine par des bandages. Les traits annonçaient un caractère sévère jusqu'à la cruauté, économe jusqu'à l'avarice, et l'estomac triste d'un gros mangeur, mais non d'un gourmand. Le nez, busqué au milieu de sa courbe [1], plutôt crochu qu'aquilin, ce que

1. Consultez les monnaies frappées sous Galba, qui offrent une identité incroyable de type, les pierres gravées, notamment celles du cabinet des médailles de Paris, qui sont d'accord avec les monnaies, enfin le buste du Louvre, qui, par la conformité qu'il présente avec les monuments gravés, montre combien les artistes contemporains avaient facilement saisi des traits accu-

les Latins rendaient par le mot *aduncus* (en forme de croc); les lèvres saillantes, bordées par des arêtes vives, comme sur un buste de métal; le menton proéminent et raide, les joues creuses et desséchées; les yeux caves, d'un bleu terni, encadrés par des sourcils sous lesquels l'os perçait et faisait sentir son tranchant; le front bas, contracté, plein de rides, n'offrant plus qu'une boîte osseuse; les oreilles grandes, écartées; le cou décharné comme le cou d'une tortue, plein de galons et de peaux. Cette tête sèche, rigide, qu'on eût dite sculptée dans un bois noueux, rappelait les vieux montagnards de la Sabine contemporains de Caton, vivant d'épargne, buvant leur piquette, connaissant les lois et surtout les procès, entendus en affaires, âpres au gain. Tout ce qu'exprimait le

sés, osseux, où l'expression même était un résultat de la construction; ils ont seulement inventé et ajouté des cheveux ras, par convenance officielle.

visage était correct, honnête, étroit, tenace sans attrait, sans élévation, sans générosité, tout était resserré par la vieillesse et pour ainsi dire appauvri.

Les peuples asservis sont comme les valets : ils lisent avec une intuition merveilleuse dans l'âme de leur maître, et savent du premier coup ce qu'ils doivent espérer ou craindre. Galba déplut donc aux Romains ; ses qualités les choquaient autant que ses défauts, ils y voyaient plus de menaces que de promesses.

Un tableau rapide peut retracer ce qu'a fait Galba et quel est l'état des esprits après un essai de règne qui a duré la moitié d'une année. Le sénat, d'abord enchanté de la déférence du nouvel empereur, s'était refroidi. Il se voyait avec chagrin sans rôle et sans influence, parce que des favoris s'étaient emparés de Galba. Ce vieillard, dont la volonté

était déchue, abandonnait le gouvernement à trois créatures qui étaient plus que des ministres. Icélus, son affranchi et son ancien mignon, Titus Vinius, son lieutenant quand il gouvernait la Tarragonaise, Cornélius Laco, son ancien assesseur, qu'il avait fait chef des prétoriens, étaient les véritables maîtres de l'Empire. Ils soulageaient du fardeau des affaires une âme indécise, indifférente ou fatiguée, abusaient de sa confiance, trompaient sa vigilance, détournaient ses bonnes intentions. Ils formaient un véritable triumvirat, comme les césariens sous Claude : seulement on les appelait *les pédagogues*, parce qu'ils régentaient en effet ce grand enfant de soixante-treize ans. Malhonnêtes, avides de jouissances, pressés par le temps, affamés d'or et sans lendemain, ils vendaient, volaient, dilapidaient, faisaient marché des honneurs et des grâces. C'était une

curée sans pudeur que Galba ignorait et qu'il couvrait de son intégrité. Les exactions, les confiscations, les meurtres, avaient recommencé. Les sénateurs et les chevaliers étaient rançonnés sans justice, condamnés sans procès, exécutés sans témoins, c'est-à-dire assassinés. Les chevaliers, plus riches que les sénateurs et par conséquent plus frappés, étaient en outre indignés d'un affront qui rejaillissait sur l'ordre tout entier. Icélus, l'esclave à peine échappé des fers, Icélus l'infâme, prétendait au rang de chevalier, avait reçu le nom de Martianus et portait l'anneau d'or.

Le peuple vivait dans la tristesse. L'empereur était parcimonieux, il donnait peu de jeux, il ne faisait pas de distributions. Gagner son pain par le travail était une dure nouveauté, ou, si les journées se consumaient dans l'oisiveté, elles paraissaient longues, sans plaisirs,

partagées entre la misère et l'ennui. Après les fêtes perpétuelles de Néron, il était cruel de ne plus passer sa vie dans les cirques et les amphithéâtres, qu'on ne quittait alors que pour aller recevoir d'abondants congiaires. Le peuple méprisait cet avare, qui lui avait servi jadis, au lieu de chasses ruineuses, un éléphant dansant sur la corde, ou qui donnait cinq deniers de gratification à l'admirable Canus. A la représentation des atellanes, qui ne coûtait rien puisque les jeunes Romains prenaient la place des acteurs, le peuple se vengeait en se tournant vers Galba pour répéter en chœur ce vers :

Le vilain revient, hélas ! de sa campagne.

Les amis de Néron (ils étaient nombreux) étaient exaspérés. Galba les poursuivait et les forçait de rendre gorge. Néron, pendant les dernières années de son règne, avait distribué environ 800 millions à ses flatteurs, à ses af-

franchis, aux chanteurs, aux histrions, aux baladins. Galba avait institué un tribunal, composé de trente chevaliers, qui faisait rapporter les sommes reçues, et, quand ces sommes avaient été dépensées, mettait en vente les biens, les maisons, les meubles des détenteurs. La moitié de Rome était à l'encan, l'autre moitié aehetait à bas prix ; les rues étaient pleines d'objets offerts à la criée, de gens sans asiles, de femmes en larmes. Les ennemis de Néron de leur côté n'étaient pas plus satisfaits. Ils avaient réclamé en vain le supplice de Tigellinus et d'Halotus, l'un préfet du prétoire, l'autre ennuque favori sous Néron. Galba, ne voulant point ouvrir l'ère des représailles, retenu d'ailleurs par les supplications des *pédagogues* exposés bientôt aux mêmes retours de la fortune, avait refusé. Il avait gourmandé dans un discours ceux qui réclamaient la tête dè Tigel-

linus et couvert Halotus de l'autorité impériale en le faisant partir comme procurateur.

Les courtisans eux-mêmes étaient mécontents. Où étaient le luxe, la munificence, la représentation, dignes d'un empereur ? Une vie chiche, des mœurs étroites, une sobriété bourgeoise, l'affectation de la pauvreté, convenaient mieux à un obscur plébéien qu'au maître de l'univers. Les femmes et les jeunes gens n'étaient pas moins irrités : plus de plaisirs, plus de présents, plus de fêtes, plus d'influence. Tout est glacé par un vieillard morose, économe, qui n'aime point les femmes, — qui aime tout le contraire, s'il est vrai qu'il aime encore quelque chose.

Que dire des légions? Étonnées, puis soumises, bientôt déçues, elles ne cachaient point leur indignation. Elles n'avaient reçu ni récompense ni don de joyeux avénement, selon l'usage

consacré par les césars. Condamnées à garder éternellement les frontières, elles n'obtenaient même pas les largesses propres à adoucir leur exil et à récompenser leur fidélité. L'armée du Rhin envoyait déjà des émissaires aux prétoriens de Rome. « L'empereur élu en Espagne nous déplaît, disait-elle, nommez-en un autre, nous acceptons d'avance votre choix. » Et comme ce choix se faisait attendre, elle se préparait à proclamer Vitellius : le jour des kalendes de janvier, elle avait déjà refusé l'obéissance, et n'avait voulu prêter serment qu'au sénat.

Les prétoriens enfin étaient autant d'ennemis pour Galba. Lorsque l'empereur était arrivé avec son escorte d'Espagnols, de Gaulois et de légions recueillies sur la route, il n'avait pas besoin des prétoriens. Ils avaient laissé tomber Néron, ils avaient conspiré avec Nymphidius ;

ils étaient donc à la fois suspects et inutiles. Un homme énergique eût profité de l'occasion pour les dissoudre et délivrer Rome de cette plaie; le vieil empereur les maintint en les irritant. Il licencia la cohorte des Germains, dont le dévouement aux césars était éprouvé, ne ratifia aucune des promesses que ses amis avaient faites en son nom aux prétoriens, renvoya les soldats ou les centurions qui s'étaient le plus compromis, sans se concilier ceux qu'il laissait dans le camp, resserra la discipline, repoussa les réclamations, dénia toute largesse, ajoutant cette belle parole, digne d'un autre temps, mais qu'il fallait être prêt à soutenir par la force : « J'enrôle mes soldats, je ne les achète point. »

Or, quand les discours sont sans effet, ils ne servent qu'à compromettre; quand les intentions ne sont point appuyées par des actes, elles ne sèment que le mépris. Cette sévérité des an-

ciens âges était détruite par des faiblesses séniles ; cette honnêteté d'habitude était effacée par les violences et les vices des conseillers de l'empereur. Rien n'était moins politique que d'annoncer une rigueur qui n'avait ni application ni suite, et de réprimer au dehors des excès qu'on tolérait dans le palais. Les vertus même de Galba, stériles et surannées, le rendaient odieux au peuple romain.

C'était la conséquence fatale d'une première faute. Si Galba voulait réformer les mœurs, rétablir la discipline dans les armées, la probité dans l'administration, la légalité dans le gouvernement, l'amour du travail chez les citoyens, il fallait faire appel aux souvenirs les plus purs de l'ancienne Rome, se présenter comme un dictateur temporaire, restaurer le règne des lois, et rester un magistrat républicain : dès lors tout avait sa raison d'être, la sévérité n'avait

rien d'inapplicable, la rudesse devenait une nécessité, la parcimonie une force, la simplicité un titre de respect. En se proclamant empereur, Galba éveillait un ordre d'idées opposé, enflammait les appétits et se forgeait de tout autres engagements. Du moment que l'imprudent vieillard réclamait l'héritage formidable des césars, du moment qu'il se glissait dans cette famille ensanglantée, où tout était gigantesque, la grandeur comme le crime, les goûts comme les vices, l'audace pour le mal comme l'orgueil du bien, du moment qu'il renouait la tradition du césarisme, il fallait être logique et en accepter les devoirs. Le devoir d'un césar, c'était d'énerver le peuple, de l'amuser et de le corrompre pour mieux l'asservir. Le bien-être, la paresse, la débauche, étaient les ressorts du gouvernement impérial; les distributions de vivres, les loteries, les jeux et les fêtes en étaient les bien-



faits; la terreur pour les honnêtes gens, la curée pour les flatteurs, l'or pour la soldatesque, en étaient l'idéal. Le devoir d'un césar était d'être un acteur toujours en scène, de ne jamais laisser refroidir son public, de le repaître, de le bafouer au besoin, de l'égayer par ses ridicules, de le réjouir par ses monstruosités, de lui donner tout en spectacle, même des attentats et des supplices. Le devoir d'un césar était de sacrifier les provinces à la capitale, les légions aux prétoriens, les classes nobles, laborieuses ou intelligentes à une canaille fainéante, car le césarisme n'est autre chose que la révolution en permanence, le despotisme de la multitude incarné dans un tyran. Méconnaître ce principe était d'un fou; y manquer, c'était prononcer sa propre déchéance.

Galba ressemblait donc, après quelques mois de règne, à un exilé dans la solitude du palais.

Séquestré par ses trois *pédagogues* autant que par son âge, étranger à l'empire et à tous ses sujets, sans amis, sans prestige, il avait laissé échapper jusqu'au pouvoir, que des mains avides avaient saisi pour en faire trafic. Il était si vieux qu'on aurait pris patience : sa mort prochaine ouvrait aux espérances l'espace, aux esprits l'inconnu ; mais Galba commit une imprudence suprême. Il crut se fortifier en se choisissant un successeur, et il désigna Piso Frugi Licinianus. Or Pison était un jeune homme ; il appartenait aux familles de Rome les plus honorées, aux Crassus et aux Scribonius ; il était cité pour sa vertu, son mérite, la rigidité de ses mœurs. Les courtisans ne purent se faire à cette perspective. Quoi! après la vieillesse morose de Galba, faudra-t-il subir le règne entier d'un homme de bien? L'empire, qui était une perpétuelle débauche, va-t-il se transformer en un

perpétuel ennui? Faudra-t-il se résigner à une servitude sans plaisirs, sans fêtes, sans spectacles, sans prodigalités, sans orgies? Ce fut le coup de grâce pour Galba. Il poussa la démence jusqu'à présenter son successeur aux prétoriens sans promettre aucune distribution d'argent : il était perdu. Le jour de l'adoption de Pison, la conjuration était ourdie; six jours après, la révolution était faite, mais quelle révolution! Une secousse suffit pour renverser un trône sans appui et précipiter sur le coup mortel le vieillard et l'adolescent qui jouaient innocemment les rôles de césars. Un affranchi et deux bas officiers transférèrent l'empire. L'affranchi s'appelait Onomaste : il appartenait à Othon, ancien gouverneur de Lusitanie, qui avait voulu se faire adopter par Galba. Déçu dans cet espoir, Othon laissa faire son affranchi, plus résolu et plus capable que lui. Le coup d'État

ne coûta que 200,000 fr. ; Othon ne les avait pas, il les tira d'un esclave de Galba, à qui il fit obtenir une charge d'intendant. Avec cette somme, Onomaste acheta deux officiers subalternes, Barbius Proculus et Véturius, ainsi que vingt-trois soldats prétoriens : il n'en fallut pas davantage pour disposer du sort de l'univers.

C'était le 15 janvier. Galba offrait un sacrifice sur le Palatin : Othon, en zélé courtisan, y assistait. Soudain Onomaste paraît et fait un signe à son maître. Celui-ci dit à l'empereur qu'il veut acheter une vieille maison et que les architectes l'attendent pour son expertise. Il s'éloigne, passe sous la maison de Tibère par le corridor souterrain qui débouchait sur le Vélabre, en face du Capitole, il descend au Forum, et trouve autour du milliaire d'or les vingt-trois prétoriens, qui le proclament césar, tirent leurs épées et l'entraînent vers le camp.

Terrifié par leur petit nombre, Othon ne peut cacher son trouble, ses jambes défaillantes se refusent à le porter. Les soldats le jettent dans une litière de femme, le chargent sur leurs épaules, et reprennent leur course, poussant des clameurs qui font retentir les rues populeuses de l'Esquilin. Les passants se rangent étonnés, quelques prétoriens errants se joignent à leurs camarades ; le flot grossit ; on arrive au camp construit par Séjan, refuge et citadelle de la tyrannie. Là, quelques paroles et une promesse d'argent suffisent pour décider une armée qui déteste Galba : elle salue le nouveau césar, l'établit au prétoire, c'est-à-dire au quartier-général, et se serre en tumulte autour de lui.

Pendant ce temps, Galba continuait à fatiguer les dieux de ses prières pour un empire qui déjà ne lui appartenait plus. Bientôt la nouvelle se

répand : la foule se précipite sur le Palatin, elle dénonce les conjurés, elle réclame leur mort à grands cris, elle assiége la maison d'Auguste, elle y porte la confusion. La garde s'y replie ; on délibère ; Galba n'a pas renvoyé encore toutes les légions qui sont accourues des frontières pour le conduire à Rome ; il compte sur elles, leur expédie des officiers sûrs et attend, les portes closes. Les légions d'Illyrie campent sur le forum d'Agrippa : elles reçoivent à coups de javelots le messager de l'empereur. Les détachements venus de Germanie campent sous les portiques qu'on appelait l'*Atrium de la liberté*, ils refusent de marcher. Quant aux soldats de la flotte, que Galba a fait décimer, ils saisissent leurs armes et courent se joindre aux partisans d'Othon.

Rome entière est en émoi : les citoyens remplissent les places publiques et les rues ; tous

questionnent, tous attendent, personne n'agit. Les bruits les plus contradictoires circulent : « Othon est tué, Othon triomphe : il fuit en exil, il marche sur Rome. » Enfin un soldat se présente au sénat avec une épée teinte de sang ; il déclare qu'il vient de tuer l'usurpateur. Dès lors les cœurs des sénateurs et des chevaliers s'échauffent ; leur enthousiasme devient d'autant plus violent qu'il est plus tardif. Ils montent à leur tour au Palatin, enfoncent les portes, vont se jeter aux pieds de Galba, le félicitent avec effusion. Leur joie hâte la perte du vieillard, qui consent à se montrer au peuple, revêt une cuirasse et se fait porter au Forum. Une multitude immense couvrait la place et tous les abords ; agitée à la fois et suspendue, ondoyante et compacte, elle s'écartait avec peine devant l'empereur ; on n'entendait qu'un murmure continu et dans l'air planait cette vague stupeur qui

précède l'orage. Les porteurs étaient poussés d'un côté, refoulés de l'autre ; la litière impériale ressemblait à une barque abandonnée par son pilote et devenue le jouet des flots.

Tout à coup on entend le galop d'une troupe de cavaliers ; ils descendent des hauteurs de l'Esquilin ; ils viennent du camp ; ils cherchent Galba et crient à la foule de se ranger. On se précipite, on s'abrite sous les portiques, on escalade les clôtures et les piédestaux ; les grilles des temples sont forcées et les péristyles envahis ; les terrasses des maisons se hérissent de têtes. Le Forum s'est transformé en arène, les citoyens en spectateurs ; indifférents au sort de Galba, cent mille Romains assistent au drame qui va se dénouer, comme s'il s'agissait d'un gladiateur pris dans les filets d'un rétiaire. En voulant fuir, les serviteurs de Galba avaient renversé la litière au fond de laquelle se débat-

tait leur maître impotent. Les émissaires d'Othon poussent leurs chevaux sur lui, épuisent leurs traits, puis, mettant pied à terre, l'achèvent à coups d'épée. Le corps fut abandonné auprès du lac Curtius, et le Forum redevint désert. Plus tard un simple soldat qui revenait de la provision heurta du pied le cadavre, jeta son fardeau, coupa la tête, et, ne pouvant la prendre par les cheveux puisqu'elle était chauve, lui passa le pouce dans la bouche pour la porter à Othon.

Ainsi finit, comme une courte apparition, ce vieillard médiocre, dont les intentions valaient mieux que l'intelligence, sans vices plutôt que vertueux, mis en évidence par sa richesse, digne de commander tant qu'il n'a pas régné, indolent dès qu'il fut sur le trône, dupe de ses amis, respectant le bien d'autrui, économe du sien, avare du bien de l'État, ce

qui est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un empereur. Écrasé par la grandeur d'un rôle qu'il n'avait pas compris, il a disparu aussitôt dans le gouffre creusé par ses prédécesseurs. Son règne compte à peine dans l'histoire.

II

OTHON

Un demi-siècle s'est à peine écoulé, et déjà les Césars apprennent que la force est un appui précaire et que les armées permanentes se retournent contre ceux qui les payent. Jusqu'à Galba, les empereurs n'étaient montés sur le trône que par la grâce des prétoriens : Tibère, Caligula, Claude, Néron, étaient leurs créatures. Othon renouait la tradition rompue; il représentait leur vengeance et leur toute-

puissance ; il leur était cher comme un principe reconquis. La figure d'Othon, douce, efféminée, séduisante et infâme, rappelle ces images de Vénus que les vieilles religions couvraient d'une armure. Éphémère, effacé, incapable de jouer un rôle, il nous échappe comme une ombre après un règne de quatre-vingt-quinze jours ; mais il est bien l'idole armée que les prétoriens portent avec eux au combat : fiction politique, il est la personnification de la soldatesque déchaînée qui s'est par hasard incarnée en lui et qui sent qu'il faut mourir avec lui.

Othon avait trente-sept ans ; il était né à Férentinum le 28 avril de l'an 32. Sa famille avait tenu jadis dans le pays les premiers rangs ; mais elle était déchue. Marcus Salvius Othon, son aïeul, fils de chevalier, n'était devenu sénateur qu'en faisant à Livie la cour

la plus assidue. Lucius Othon, son père, ressemblait à Tibère au point de faire dire tout bas qu'il lui tenait de près. Tibère cependant ne lui accorda aucune faveur, et il fallut que Lucius dénonçât un conspirateur au pusillanime Claude pour obtenir une statue sur le Vélabre et être inscrit parmi les patriciens. La flatterie et la délation étaient les principaux titres de ces parvenus.

Dès sa jeunesse, Othon fut un prodigue et un libertin. Il courait les rues la nuit avec ses compagnons, se jetait sur les ivrognes et les estropiés, les bernait dans un manteau. Son père dut plus d'une fois le châtier comme le dernier des esclaves. Incorrigible, il profita de la mort de son père pour s'attacher à une vieille affranchie qui avait de l'influence à la cour. Il feignit de l'amour pour cette intrigante décrépite, qui l'aida à se glisser auprès

de Néron. Ce fut un malheur pour ce prince, dont il devint aussitôt le mignon, le corrupteur, le complice de débauches. Plus âgé, il avait plus d'action sur un esprit tendre. De concert avec Sénécion, il effaçait les leçons de Burrhus et de Sénèque, développait les penchants mauvais d'un empereur de dix-sept ans, et le jetait dans tous les excès. Ce rôle valut à Othon un crédit dont il fit le pire usage, des richesses aussitôt dépensées, une infamie dont il tirait vanité. Il trempa dans le meurtre d'Agrippine ; c'était lui qui donnait le souper exquis et cordial destiné à endormir ses soupçons. Après avoir enlevé Poppée à son mari, Rufus Crispinus, il fit de cette femme [1]

1. Poppée est représentée seule sur une monnaie de Périnthe, de très-petite dimension : sa tête est gracieuse, sans caractère individuel, conforme à l'idéal grec. Elle figure avec Néron sur les monnaies de Smyrne, d'Ancyre, d'Éphèse, de Pessinonte, d'Alexandrie.

un monstre du luxe, de sensualité et d'audace; il s'en servit auprès de Néron comme d'un instrument et d'un appât ; il poussa même ce jeu jusqu'à faire de l'empereur un sujet de risée. Il oubliait que les despotes sont comme les bêtes féroces et finissent par dévorer ceux qui les domptent. Il ne dut la vie qu'à l'intervention de Sénèque; le philosophe fit craindre à Néron un éclat ridicule. Othon fut exilé en Lusitanie avec le titre de questeur.

Une chute aussi brusque, la peur, l'espoir d'être rappelé, en firent un gouverneur modéré et intègre. Dix ans s'écoulèrent. Othon vit dans la révolte de Galba une occasion de se venger ou plutôt de rompre un exil qui pouvait devenir perpétuel. Il s'attache au vieillard, ne le quitte plus d'un pas, l'accable de ses soins et de son assiduité, marche près de sa litière

pendant tout le voyage, contracte de nouvelles dettes pour corrompre ses soldats, saisit tous les prétextes pour leur distribuer l'or à pleines mains; il prépare son propre avénement, et ne doute pas d'être désigné comme successeur par Galba, qui n'a point d'enfants. L'adoption de Pison fait évanouir ces belles espérances. Aussitôt, avec la tranquillité d'un roué qui n'a jamais eu de scrupules, Othon se résout à faire une révolution. Cette révolution coûtera cher à sa patrie, mais elle ne lui coûte, à lui, que 200,000 francs : encore les prend-il dans la bourse d'un solliciteur qu'il recommande à Galba. Il semble en effet que ce soient les embarras d'argent bien plus que l'ambition qui poussent Othon à cette extrémité. Il avoue lui-même que « le trône est son seul refuge, qu'il est à bout d'expédients, et que mieux vaut périr sous le fer de ses

ennemis dans un combat que sous les poursuites de ses créanciers dans le Forum. »

Rien dans l'histoire n'égale l'impudence froide de ce viveur qui n'avait ni le tempérament, ni le génie, ni l'allure d'un ambitieux. De même que certains assassins allèguent la faim pour excuse, de même Othon devient un scélérat pour échapper à la misère. Il ne prévoit point les malheurs publics qu'il va causer; il ne voit que ses dettes. Il ne recule ni devant le sang, ni devant la guerre civile; il recule devant ses dettes. Il n'a point d'orgueil, point d'amour de la domination; il a des dettes. Il n'a ni plan, ni projet, ni parti; il n'a que des dettes. En vérité, c'est une puissance singulière, au milieu de l'apathie des honnêtes gens, que l'absence de sentiment moral! Rien ne ressemble plus à de l'héroïsme que cette placidité d'un jeune libertin déshonoré, dissolu, cynique, gangrené jusqu'au fond de l'âme. Il

mérite en effet l'admiration du sophiste Plutarque et l'honneur de figurer parmi ses hommes illustres, car il est un des exemples significatifs de ce que peut en politique une corruption précoce, l'oubli de tous les devoirs, la destruction de la conscience et la sérénité de l'égoïsme.

Sa taille et son extérieur n'avaient rien qui séduisît la foule. Il était petit ; ses jambes étaient tordues, ses pieds mal faits (*male pedatus*, dit Suétone, vilain mot qui peint une vilaine chose). Il essayait de racheter ces défauts par un soin minutieux de sa personne ; il avait une coquetterie raffinée : il se faisait épiler des pieds à la tête, se rasait de très-près et se frottait la peau avec du pain trempé afin de ne plus ressembler à un homme. Chauve de bonne heure, il portait une perruque si habilement ajustée que tout le monde y était pris. On distingue toute-

fois cette perruque sur ses monnaies d'or et d'argent, jadis si rares : quatre rangs de boucles symétriquement disposées forment un encadrement qui empiète sur le front. Néron faisait disposer ses cheveux de la même manière pendant les premières années de son règne; ses monnaies et certains bustes en font foi. Othon, qui réglait la mode de la cour, avait su transformer en nouveauté élégante les nécessités de son déguisement.

Une statue du Louvre représente Othon dans une attitude héroïque, nu, le manteau enroulé autour du bras, la main gauche appuyée sur la hanche. La tête est conforme au témoignage officiel de la numismatique; mais elle a moins de mérite que le petit buste qui est voisin, et qui est plein de charme. Le sculpteur évidemment a vu son modèle sous son jour le plus favorable; il a travaillé un beau marbre avec

un soin amoureux; il lui a donné une expression si naturelle et si persuasive qu'on y sent revivre le personnage. C'est là qu'on peut observer la perruque, avancée sur le front de manière à le rétrécir et à lui donner la proportion du type grec; elle encadre les oreilles et applique sur les joues une mèche qui devient un point d'adhérence et comme une garantie de solidité. L'ensemble de cette coiffure rappelle un casque léger et explique le nom latin (*galericulus*). Quoique plus étroit, le front est joli et non sans finesse. Les yeux, larges et à fleur de tête, ont quelque chose d'aimable, d'effacé, d'affectueux. Le nez est droit, mais l'extrémité en est lourde. La bouche ne manque pas d'abandon: elle est caractérisée par la proéminence de la lèvre supérieure, dont la pointe s'avance comme la lèvre d'une sangsue. Les joues sont pleines, le menton bien modelé, le cou

vraiment beau. Le type général rappelle les figures étrusques, ou plutôt certains marbres archaïques de l'école d'Égine, parce qu'une grâce un peu gauche y tempère des contours arrêtés. L'ensemble trahit la jeunesse, l'habitude de la volupté, l'art de séduire; rien d'héroïque, mais plutôt je ne sais quelle mollesse lymphatique et une stupeur souriante, fruit de la débauche.

Cette douce et impudente créature, en achetant l'empire aux prétoriens, ne les avait point achetés eux-mêmes, elle leur appartenait au contraire, elle devenait leur proie, leur propriété, leur chose : l'événement l'a bien prouvé. Les prétoriens sont avertis, ils se garderont des fautes qu'ils ont commises sous les règnes précédents ; ils ont laissé tuer Caligula, livré Claude, à peine proclamé par eux, aux mains de ses affranchis, regardé Néron tomber du trône et

se briser comme un vase de verre. Cette fois l'expérience leur profitera : il suffit que Galba leur ait fait expier leur sottise. Othon est dans le camp, ils le possèdent, ils l'entourent, ils en font leur représentant, ils le parent comme les prêtres leur idole; ils le tiennent cloué sur le siége impérial pendant toute cette première journée, dont il ne lui sera plus permis de perdre là mémoire. Une muraille de fer et d'acier se dresse autour de lui; les clameurs qu'il entend sont à la fois joyeuses et farouches, comme les transports d'un amant jaloux; personne ne peut approcher : arrière le préfet et les tribuns militaires, qui sont des traîtres! arrière les soldats de la flotte et les nouveaux venus, qui sont suspects! arrière les sénateurs et les magistrats, qui ne sont bons qu'à perdre ceux qu'ils soutiennent! Othon, pendant ces longues heures, n'a que d'humbles sourires,

des bassesses d'esclave; il tend les mains à ceux qui sont près, envoie des baisers à ceux qui sont loin; il répète cent fois les mêmes promesses; il jure que l'empire et tous ses trésors appartiennent aux braves prétoriens, et qu'il ne gardera pour lui que ce qu'ils voudront bien lui laisser. Cent fois de bruyants applaudissements accueillent ce serment; en échange, la soldatesque lui crie sans cesse : « Défie-toi de nos chefs! » Tous ceux qui parviennent jusqu'à lui redisent : « Défie-toi de nos chefs! » C'est le mot du règne, c'est le secret de la révolution, ou plutôt de l'anarchie militaire qui triomphera pendant trois mois. Non-seulement les prétoriens opprimeront l'élément civil, les lois, l'empereur, l'empire, mais ils refuseront d'obéir même à ceux qui les commandent, et ils périront parce qu'ils ne seront plus commandés. Ils élisent séance tenante deux nouveaux

préfets du prétoire et le préfet de Rome. Othon n'approuve pas seulement leur choix, il l'admire. Ils veulent des congés fréquents, des exemptions de service sans retenue de paye : tout leur est accordé, et le fisc impérial suppléera au déficit de la caisse des centurions. A quoi bon peindre plus longtemps ces saturnales de mercenaires cupides, fainéants, sans conscience, sans patriotisme? Il fallut les supplications d'Othon pour que le sang de quelques patriciens trop zélés ne complétât point cette fête.

La nuit approchait. On ne pouvait condamner Othon à passer tout son règne au milieu du prétoire ; il fallut se résigner à le conduire au sénat, où se devait jouer la comédie d'usage, et au Palatin, où l'on fit bonne garde autour de lui. Tous les titres qui consacraient un pouvoir acquis par la violence, toutes les formes

de l'adulation, tous les transports de l'enthousiasme, furent prodigués par le sénat au nouveau César; mais les cœurs étaient glacés d'effroi. On croyait voir renaître le règne de Néron. Othon, le corrupteur de Néron, n'allait-il pas en faire revivre les folies et les horreurs? Il paraissait comme un vengeur imprévu ou comme un fléau envoyé par la colère des dieux. En vain l'élu des prétoriens répandit les grâces, les faveurs, les gouvernements, les magistratures, les sacerdoces et tout ce qui égaie un jour d'avénement; les vrais citoyens avaient peine à déguiser sous un sourire leurs frémissements secrets. La plèbe romaine ne leur laissait point d'illusions, elle regrettait Néron, elle acclamait avec ivresse un empereur qui avait été son confident et allait reprendre ses traditions, elle lui donnait même le nom de celui qu'elle avait adoré. Othon reçut ce nom sans

déplaisir, il le prit dans ses premiers actes et dans les premières lettres qu'il écrivit aux gouverneurs des provinces. Il fit relever les statues du fils d'Agrippine, rétablit dans leurs charges ses procurateurs et ses affranchis, ordonna de reprendre sans délai la *Maison dorée,* dont les splendeurs n'avaient point été achevées.

La pente était dangereuse. Qui peut dire jusqu'où ce flatteur obligé de la multitude aurait poussé les réminiscences, sans les murmures des prétoriens, qu'importunait la mémoire d'un prince qu'ils avaient trahi? Du reste Othon n'eut le temps ni de développer son tempérament ni de marquer ses tendances despotiques. Sa puissance était si précaire qu'il la sentait glisser de ses mains avant de l'avoir saisie; son règne fut si vite menacé qu'il n'eut même pas de lune de miel. A peine eut-il pris

possession du Palatin que les soucis l'y assiégèrent. Sa première nuit fut troublée par des songes terribles; l'ombre irritée de Galba le tirait hors de son lit; à ses cris, on accourut, on le trouva à terre. Le lendemain, comme il offrait un sacrifice, la violence du vent le renversa, et on l'entendit murmurer : « A quoi me sert de jouer de la longue flûte? » Résignation d'un fataliste qui pressent l'abîme et s'y laisse couler. En effet, il apprend aussitôt la révolte de Vitellius, dont Galba avait caché la nouvelle pour ne point attrister l'adoption de Pison. Déjà Valens et Cécina, lieutenants de Vitellius, sont en marche à la tête des légions du Rhin. Il faut s'armer, faire des levées, préparer la guerre civile, pousser sur le champ de bataille une nation à qui l'on n'inspirait la veille que de l'indifférence et du mépris ; il faut charger d'un casque cette tête qui

n'a supporté d'autre poids que celui d'une perruque, façonner aux fatigues ce corps que l'habitude précoce de la débauche a énervé.

C'est alors que les prétoriens auraient dû comprendre combien leur choix était ridicule et rougir d'un chef qui n'était même pas capable de les mener au combat; mais qui peut expliquer l'aveuglement de la foule? Plus l'objet de sa passion s'en montre indigne, plus cette passion redouble. Les soldats se serrent avec plus de tendresse autour de la faible créature qui est leur œuvre et qui a besoin d'eux. L'orgueil de ne point avouer qu'on s'est trompé se mêle à je ne sais quelle pitié maternelle. Les prétoriens ne veulent point céder aux légions, ils sont enivrés, ils se croient les maîtres du monde, ils veulent le prouver, ils n'ont besoin ni d'être commandés ni d'être nombreux, puisqu'ils sont invincibles. Ja-

mais ils ne se seraient serrés avec autant d'ardeur autour d'un héros. Ils veillent sur Othon comme sur un trésor : leur sollicitude est toujours prête à se tourner en fureur. Un soir, par exemple, les soldats de la flotte, qui ne voulaient plus quitter Rome, avaient reçu de l'empereur l'ordre de charger des armes sur des chariots. Ce mouvement à une heure aussi avancée de la nuit jette l'alarme, on croit à un complot, le camp est en émoi ; on se précipite, on tue les tribuns et les centurions qui veulent calmer les esprits, on court au palais. Othon donnait un souper qui s'était prolongé outre mesure ; quatre-vingts sénateurs, leurs femmes, d'autres personnages non moins odieux à la soldatesque, sont obligés de prendre la fuite, ils s'esquivent sous les déguisements les plus vils. Quand les portes sont forcées, Othon, en costume de débauche, la ceinture dénouée,

trébuchant dans ses longs vêtements, se dresse sur un lit de festin, adresse à ses redoutables défenseurs les supplications les plus touchantes, et ne réussit à les calmer qu'en leur promettant 5,000 sesterces par tête.

Voilà donc à quels maîtres les Romains se trouvaient adjugés ! Après les douceurs d'une servitude dorée, voilà les horreurs de la guerre civile ! Ce ne sont plus seulement les riches et les nobles qui sont proscrits aux applaudissements d'une multitude que les empereurs gorgent de leurs dépouilles, c'est la cité entière qui va être assiégée. Ce ne sont plus les soldats d'Auguste qui sèment de leurs os la forêt de Teuteberg, ou les soldats de Caligula qui rapportent les trophées risibles de leur risible expédition ; la mort, la faim, le pillage, frappent aux portes de la reine du monde. Les légions redoutables qui descendent du nord de l'Europe

ont perdu jusqu'au souvenir de leur patrie; elles traînent à leur suite des hordes d'auxiliaires levés à la hâte chez les Bataves, chez les Gaulois, chez les Germains. Tous ces barbares se précipitent sur l'Italie, altérés de sang, pleins de mépris pour Vitellius, mais sachant que ses aigles les conduisent au sac de Rome. Impuissants, désarmés, sans lien, les citoyens, qui ne connaissent plus que les combats de l'amphithéâtre, vont rester spectateurs d'un combat autrement terrible dont ils sont l'enjeu. La politique d'Auguste a dissous les forces sociales, substitué à la pensée d'un peuple la pensée d'un despote; les Romains, en renonçant à leurs devoirs les plus sacrés, ont renoncé même au droit de se défendre. Ils ont abdiqué devant les Césars; ils sont énervés devant l'ennemi. Proie des plus vils tyrans, ils seront justement la proie des conquérants et des bar-

bares qui veulent leur donner l'assaut. Qu'ils aillent gémir dans les temples, s'étourdir dans les festins, tandis que la fortune jette les dés contre eux sur le champ de bataille ! Les soldats seuls sont libres, parce qu'ils tiennent le glaive ; l'anarchie militaire règne seule, parce que les empereurs l'ont préparée ; les armées permanentes ont seules des champions, parce qu'elles ont besoin d'un prétexte pour voler à la curée. Et quels champions ! Est-ce un Marius ou un Sylla, est-ce un César ou un Pompée, capables d'exposer leur poitrine à la mort et d'inspirer quelque fanatisme aux milliers d'hommes qui s'égorgent pour eux ? Non, ce sont les deux êtres les plus lâches, les plus dissolus, les plus méprisés de l'empire, l'un rebut de la cour de Néron, l'autre glouton déjà célèbre dans l'univers par sa bestialité ; l'un qui se cache derrière les murs de Brixellum, l'autre qui s'attarde à

dévorer les vivres de plusieurs provinces, tandis que les légions se heurtent dans les plaines de Bédriac. Ces adversaires si bien appareillés avaient montré d'ailleurs une diplomatie digne de leur courage. Tandis que leurs armées se préparaient, ils s'étaient mutuellement adressé des lettres. Pourquoi ces lettres sont-elles perdues? pourquoi les archives du Palatin n'ont-elles pas conservé sous leurs ruines ces tablettes d'ivoire faites pour édifier les siècles futurs? Othon proposait d'abord à Vitellius, s'il faisait sa soumission, des palais, des villas et des revenus propres à satisfaire la gloutonnerie la plus raffinée; Vitellius offrait à Othon des trésors immenses, s'il renonçait à l'empire, les mêmes douceurs, un repos magnifique et toutes les voluptés. Leurs secondes lettres étaient plus âpres; de mutuels refus en avaient modifié le ton. Ils s'y traitaient de pol-

trons, de débauchés, d'impudents, de misérables ; c'était l'épanchement sincère de deux héros qui se connaissaient bien. La diplomatie ne pouvait aller plus loin ; ils finirent, au lieu de lettres, par s'envoyer des assassins. Les émissaires d'Othon furent trahis par leur teint pâle et leur figure étrangère au milieu des soldats du Rhin, à la peau basanée, et qui s'appelaient tous par leur nom. Les émissaires de Vitellius se perdirent au milieu de la foule qui remplissait Rome ; mais ils ne purent même pénétrer au Palatin, tant les prétoriens faisaient bonne garde.

En vérité, si les armées qui étaient en présence à Bédriac avaient eu un peu de patriotisme ou seulement un peu de bon sens, elles auraient confondu leurs rangs, laissé de côté les deux aventuriers qui restaient à l'écart en les mettant aux prises et nommé de concert un

chef dont elles n'eussent point à rougir. Le fer était tiré, les esprits étaient enflammés; les légionnaires, fiers de leurs campagnes et de leurs blessures, voulaient en finir avec la garde impériale, corps privilégié qui n'avait eu de courage que contre les proscrits, qui obtenait toutes les faveurs, à qui étaient réservées perpétuellement les délices de Rome. Quand les appétits de la vengeance ont fermenté dans des masses aussi grossières, tout leur est bon comme drapeau, fût-ce la botte de paille portée au bout d'une fourche qui servait, dit-on, de ralliement aux contemporains de Romulus.

Tacite a raconté cette guerre honteuse, l'impuissance des lieutenants qui la devaient conduire, la rébellion, les dévastations, les escarmouches, les retraites, l'agitation désordonnée, le choc définitif d'une soldatesque qui ne cherchait qu'à se prendre corps à corps. L'histoire

n'aurait rien perdu, si elle eût recouvert d'un voile des détails avilissants pour l'humanité, stériles pour l'avenir. La seule joie pour les cœurs honnêtes, c'est de voir tailler en pièces quelques cohortes de prétoriens ; encore la plupart montrèrent-ils qu'autant leur langage était plein de jactance et leur costume magnifique, autant leurs pieds étaient légers. Ils laissèrent battre en brèche et tomber sur place comme une muraille les légions de gladiateurs qu'Othon avait loués aux entrepreneurs de jeux; sous leur carapace pesante, ces esclaves surent mourir aussi bravement que s'ils entendaient les applaudissements de cinquante mille spectateurs penchés vers l'arène.

Une autre mort est nécessaire pour clore le drame. Othon a joué, il a perdu, il faut qu'il paie : il se tue. Aussitôt un miracle s'opère. Le débauché qui n'avait pu affronter le dan-

ger, l'efféminé qui s'enfermait quand le sang coulait à flots pour lui, le lâche qui affaiblissait son armée en se faisant garder par l'élite des troupes, l'assassin de Galba qui n'avait pas su purifier par son courage le pouvoir qu'il avait acquis par un crime, se transforme en héros. Il devient un héros, parce qu'il s'est tué ; il est un héros pour ses contemporains, un héros pour la postérité, un héros pour Plutarque, qui raconte sa mort et qui a la générosité de renoncer à ses parallèles favoris, car il aurait pu donner comme pendant à la mort d'Othon la mort de Caton d'Utique !

L'histoire a de coupables complaisances pour les audacieux qui triomphent du droit et d'étranges pardons pour les vicieux qui jettent quelque éclat ou disparaissent avec grâce. L'apothéose d'Othon est une de ces absurdités contre lesquelles il faut énergiquement protester ;

le jugement des hommes, facile à surprendre, semble faire du trépas inévitable de ce prince au cœur d'ennuque un modèle de fermeté et un objet d'émulation pour la jeunesse. Pour estimer sainement la valeur d'un tel acte, il convient d'abord de se détacher des idées modernes. Le suicide, que nous réprouvons chez les particuliers, nous plaît d'ordinaire dans la tragédie et dans l'histoire, précisément parce qu'il n'est plus dans nos mœurs. S'enfoncer un morceau de fer sous la mamelle gauche nous paraît chose indigne d'un homme, si cet homme est notre voisin, et chose digne de l'immortalité, si le personnage est né avant l'ère chrétienne. Notre aversion pour ce coup de désespoir dans la vie familière nous dispose à une admiration d'autant plus naïve, dès que nous le rencontrons dans la vie idéale que nous prêtons au passé. En réalité, le suicide était

l'action la plus simple chez les Romains et la plus fréquente sous l'empire. Mépriser la mort était la leçon de tous les jours, se la donner une solution prévue, expirer en souriant une marque de bonne éducation. Des centaines de sénateurs, des milliers de chevaliers, s'étaient ouvert les veines au premier ordre des Césars : sur un signe, les gladiateurs s'entretuaient dans l'amphithéâtre, les esclaves se précipitaient dans la piscine des murènes, les sages eux-mêmes hâtaient leur fin pour échapper au régime impérial, et l'apparition d'un centurion au seuil de leur demeure suffisait pour provoquer l'effort suprême de l'affranchissement. Non-seulement les stoïciens bravaient le trépas avec sérénité, non-seulement des femmes et de jeunes filles voulaient périr avec leurs époux et leurs pères, mais les épicuriens eux-mêmes savaient trancher leur

vie avec autant d'insouciance que s'ils coupaient sur sa tige une rose de Pæstum. Je n'en citerai qu'un exemple sous chacun des trois derniers règnes. Sous Claude, le riche Valérius Asiaticus se tue pour céder à Messaline la villa magnifique qui avait appartenu à Lucullus : au moment de se frapper, il reconnaît que la flamme du bûcher peut nuire à ses beaux arbres; il fait démolir la pile de bois, la reconstruit plus loin, et, quand ces précautions sont bien prises, il meurt. Sous Néron, Pétrone, le plus dissolu et le plus licencieux personnage de la cour, quitte la vie comme il convient au grand maître des plaisirs. Il rassemble ses amis les plus chers, les femmes les plus belles, s'entoure de parfums et de fleurs, prend un bain, s'ouvre les veines, les referme, disserte spirituellement, se met à table, dort, se fait saigner et panser à qua-

tre à cinq reprises, jusqu'à ce qu'un affaiblissement doux le conduise au repos éternel. Sous Othon enfin, l'infâme Tigellinus succombe écrasé par l'indignation publique. Il appelle ses concubines et ses compagnons de débauche, il veut présider à une dernière et gigantesque orgie avant de prendre un rasoir pour se couper la gorge. Othon n'a donc aucun mérite à imiter d'innombrables exemples ; il a été élevé dans l'idée du suicide ; il se conforme à la mode de son temps ; il n'est pas plus un héros que les raffinés d'honneur du XVIe siècle, qui dégainaient pour un mot et s'enferraient pour un regard.

Ses partisans, qui l'ont laissé succomber, ont composé une légende qui leur servait d'excuse. Ils ont fait de lui un Décius s'immolant pour la patrie. « Othon, disaient-ils, pouvait continuer la guerre. Quelques mil-

liers de prétoriens l'entouraient encore. Les fuyards se seraient ralliés. Des renforts seraient venus de Mésie et d'Illyrie. Il a repoussé tous les plans, répétant qu'il valait mieux qu'un seul mourût pour tous que tous pour un seul. Dans sa prévoyante sollicitude, il n'a différé son trépas que pour protéger les sénateurs, les secrétaires, les affranchis qui l'avaient accompagné à Brixellum, qu'il renvoyait à Rome, et que les soldats voulaient poursuivre comme traîtres. C'est pour cela qu'il a consenti à vivre une nuit de plus, quand le poignard était déjà choisi et posé sous son oreiller. Ce n'est qu'à l'aurore du second jour qui a suivi la défaite que le sacrifice a été consommé. » Il serait facile de récuser des témoins qui avaient abandonné leur maître les uns après les autres au lieu de l'emmener de force avec eux, ou qui étaient

restés spectateurs de son martyre, quand il suffisait d'arracher de ses mains l'arme qu'il était prêt à se laisser arracher. Un instant de réflexion suffit pour montrer qu'Othon était perdu, que les deux armées du Rhin allaient tout rallier par l'effet moral de la victoire, que les légions d'Illyrie seraient arrivées trop tard ou se seraient laissé entraîner contre les prétoriens exécrés et battus, que l'Italie restait impassible, qu'Othon n'avait ni un général capable de se faire obéir ni un soldat capable de supporter une campagne, qu'il était plus inexpérimenté que personne, qu'il s'était abandonné lui-même, qu'il ne comptait plus sur sa cause, qui était mauvaise, ridicule, et qu'il avait le premier trahie. Les fanfaronnades de ses gardes ne lui font point illusion : quelques-uns se tueront sur son bûcher, ils le jurent ; pas un ne lui montre le

salut. Tout se borne à des protestations. En vain il attend une nuit, puis un jour, puis une nuit encore. Comme le joueur aux abois, il compte sur quelque retour imprévu et immérité de la fortune; mais la fortune n'aime ni les lâches ni les vaincus. Déjà paraissent sur les hauteurs voisines les éclaireurs de Valens et de Cécina; déjà l'on entend, quand la brise souffle de ce côté, les trompettes des vitelliens triomphants. La mort s'approche, pleine de honte et d'insulte ; la fuite ne la rendrait pas moins certaine, puisque l'univers appartient à Vitellius, elle la rendrait seulement plus cruelle. Il est temps de saisir le poignard libérateur.

Quant au mot emphatique qu'on prête à Othon, il est possible qu'il l'ait prononcé ; mais il nous touche peu. Ce n'est qu'un mot vide de sens, contraire à la vérité, dérisoire dans la situation de celui qui le prononçait. « Mieux

vaut qu'un seul meure pour tous que tous pour un seul. » Eh quoi ! tous ceux qui voulaient mourir pour un empereur de rencontre n'étaient-ils pas déjà morts ? Qui donc s'offrait encore ? Ce beau dévouement à l'humanité éclate bien tard, lorsque les cadavres sont entassés jusqu'à hauteur d'homme dans les plaines de Bédriac et pourrissent pour charmer l'odorat de Vitellius. Un mourant, quand il est prince, réussit trop souvent à duper la postérité par une habile mise en scène ; la postérité n'a pas d'excuse lorsqu'elle est la dupe d'une parole pompeuse ou d'un mensonge. Othon a cependant attendri les historiens, il s'est fait pardonner sa vie à cause de sa mort. L'adolescent souillé, le débauché infâme, le corrupteur de Néron, le marchand de Poppée, le complaisant de Galba, l'assassin de Pison, devient une figure sympathique, séduisante, glo-

rieuse. Il a acheté les prétoriens, inauguré une ère de discorde politique et d'anarchie militaire, attiré sur l'Italie les légions qui devaient défendre les frontières, appris aux barbares le chemin de Rome, fait couler des torrents de sang, à l'abri lui-même, loin de la bataille... Qu'importe? il s'est donné un bon coup et a fait un bon mot : l'humanité l'absout, Plutarque le fait grand.

Nous ne souscrirons pas à cet arrêt puéril : l'histoire peut consacrer les faits, elle ne consacre point les jugements fragiles des hommes. Toutes les causes peuvent être instruites de nouveau par chaque génération ; tous les actes peuvent être appréciés par chaque individu. Nous pouvons admirer le talent, mais discuter le témoignage de Tacite ou de Plutarque, croire aux événements qu'ils racontent, mais nier les conséquences qu'ils en tirent, être

charmés de l'éloquence avec laquelle ils exposent leur opinion, mais nous former une opinion exactement opposée. Il ne faut pas confondre les historiens et l'histoire. Ce que nous demandons aux historiens, c'est la vérité ; ce que nous cherchons dans l'histoire, c'est la morale : or, si la vérité se tire uniquement des témoins, la morale se tire uniquement de nos consciences.

Aussi toute conscience honnête se réjouira-t-elle d'assister à l'agonie d'un César éhonté qui expie ses vices et sa courte aventure. Cette mort, que les indifférents trouvent douce, les juges attentifs l'estiment atroce : ce n'est plus une délivranee, c'est un châtiment. Que d'autres passent légèrement sur les deux jours qu'Othon a traînés à Brixellum ! Ces jours ont été pour lui si pleins d'angoisses qu'ils ont valu des siècles. D'abord l'attente pendant la ba-

taille où son sort se joue, les nouvelles contradictoires, les espérances déçues, la terreur, la défaite certaine qu'un messager atteste en se perçant le cœur; puis l'arrivée des blessés, les gémissements, les vains projets, le cercle où la pensée tourne sans issue, la main de la nécessité s'appesantissant sur une tête mûre pour le supplice. Fataliste comme la plupart des Romains de la décadence, Othon s'est résolu à la mort; mais il ne se résout ni à l'abandon ni à ces fausses trahisons qui sont les pires, parce qu'elles se cachent sous les dehors de la pitié. En vain sa chambre reste ouverte tout le jour. Les soldats entrent, sortent, lui parlent, le contemplent en silence; aucun ne vient à son secours, aucun ne fait mine de l'emporter de force sur ses épaules pour retourner au combat. Ils n'ont que trop de respect pour le projet qu'il annonce; découragés, les plus

fidèles se bornent à promettre qu'ils se frapperont en même temps que lui. Les prétoriens entourent encore leur idole, mornes, semblables aux prêtres égyptiens qui voient expirer leur bœuf Apis et se préoccupent d'en trouver un autre. Les heures chassent les heures sans que leur cerveau enfante rien de viril, d'imprévu, d'énergique. La nuit succède une seconde fois au jour. Othon tend l'oreille vers l'inconnu ; il ne sonde que le néant. Cet immense univers, dont il avait cru s'emparer, le regarde tomber sans s'émouvoir et sans même lui offrir un refuge ; écrasé par les suites de son premier attentat, acculé par sa lâcheté même, délaissé par ses amis, gardé plutôt que consolé par ses mercenaires qu'il méprise, il faut que le coupable soit châtié, qu'il s'exécute de ses propres mains et que lui-même soit son bourreau. Voilà le drame vrai ! voilà l'ensei-

gnement! voilà le doigt de la Providence! Je voudrais que tout ambitieux qui agite des desseins funestes à sa patrie fût amené devant cette porte ouverte, contemplât longuement ce spectacle et en gardât dans son cœur l'admirable moralité.

III

VITELLIUS

Vitellius est passé à l'état légendaire, tant sa renommée est abjecte. Il est vrai que le vulgaire est plus sévère pour les ridicules du corps que pour les lèpres de l'âme. On conçoit qu'un peuple, quand il a accepté le principe d'hérédité, se résigne aux fantaisies de la nature, qui sème dans une race les princes charmants et les princes grotesques ; mais comment l'élection peut-elle se porter sur des personna-

ges plus dignes de servir de bouffons au bout d'une table que de commander au monde ? L'explication est courte : c'est qu'une telle élection a été faite par une armée. De toutes les agglomérations d'hommes, l'armée est celle qui pense le moins, parce qu'elle est faite pour agir, et qu'on dupe le mieux, parce qu'elle ne doit avoir d'opinion politique que devant l'ennemi.

Selon Cassius Sévérus, historien grave, Vitellius avait pour trisaïeul un savetier, pour bisaïeule une boulangère qui apporta dans la famille quelque aisance et fit souche de chevaliers. On peut descendre d'un savetier, n'en point rougir et faire un excellent administrateur. Il semble toutefois que les Romains avaient encore là-dessus un reste de préjugé, car lorsque Quintus Vitellius devint intendant du fisc sous Auguste, il fut enchanté de

faire entendre à ses amis un astrologue, du nom d'Eulogius, qui rattachait sa généalogie à Faunus, roi des Aborigènes, et à Vitellia, nymphe du temps. Les malins se cachaient déjà pour rire et répéter que Faunus raccommodait des sandales, tandis que la nymphe Vitellia frottait ses petits pains avec de l'huile pour les offrir plus luisants aux acheteurs.

Le père de Vitellius joue un rôle dans l'histoire, celui de plat courtisan. Il prostitue son fils à Tibère, n'aborde Caligula que la tête voilée et en se prosternant comme devant un dieu, offre des sacrifices aux statues de Narcisse et de Pallas, placées parmi ses dieux lares, porte sous sa toge un brodequin dérobé à Messaline qu'il baise avec ostentation en public, et, lorsque Claude célèbre des jeux qui ne se renouvelaient que tous les cent ans : « Puisses-tu, s'écrie Vitellius, les célébrer souvent ! » De si

hauts sentiments lui valurent le consulat, une statue aux rostres, des funérailles aux frais de l'État.

Le fils avait suivi timidement les traces paternelles. Après avoir plu à Tibère et supporté ses outrages à Caprée (*spintria*), il avait conduit des chars dans le Cirque pour plaire à Caligula, joué aux dés pour plaire à Claude, donné des jeux pour plaire à Néron, qu'il forçait courageusement de chanter sur la scène, alors que le César virtuose en mourait d'envie. Les honneurs, les sacerdoces, l'édilité, le proconsulat d'Afrique, avaient récompensé tant de zèle. On l'accusait, étant édile, d'avoir enlevé l'or et l'argent qui ornaient certains temples de Rome pour y substituer des ornements de cuivre et d'étain. Doué d'un appétit gigantesque et d'une gourmandise égale à son appétit, vivant dans les tavernes avec les histrions et

les cochers, il avait dévoré les bénéfices de ses magistratures, le fruit de ses rapines et la fortune de plusieurs épouses. Sa première femme, Pétronia, fille d'un riche consul, avait légué ses biens à son fils pour les sauver ; mais le fils mourut, et Vitellius, qui héritait de lui, racontait qu'il avait forcé ce jeune parricide à boire le poison que celui-ci osait lui présenter à lui-même. Il épousa alors Galéria Fundana, fille d'un préteur ; elle lui donna deux enfants, dont l'un était muet ; tous deux figurent sur des médailles frappées sous le règne de Vitellius : leurs têtes sont trop petites pour offrir de l'intérêt.

A l'âge de cinquante-quatre ans, Vitellius se trouvait dans la situation la plus précaire et réduit à la mendicité. Galba eut pitié de lui et l'envoya commander l'armée de basse Germanie. Ce fut une stupeur générale dans

Rome. A ceux qui lui témoignaient leur inquiétude, Galba répondait : « Il n'est point à craindre, celui qui ne pense qu'à manger ; d'ailleurs ne faut-il pas les richesses d'une province pour remplir un tel estomac? » Être nommé à un commandement, c'était peu de chose ; il fallait pouvoir partir. Vitellius dut louer sa maison pour s'équiper, loger sa famille dans un galetas, apaiser ou effrayer ses créanciers, mettre en gage les boucles d'oreilles de sa mère Statilia.

Libre enfin, il s'élance sur la Gaule et la Germanie comme la faim sur le monde. Le pauvre homme ne songeait guère à l'empire ; il ne songeait qu'à se refaire ; ne pouvant contenir sa joie, il embrassait tous les soldats qu'il rencontrait sur la route, causait avec les voyageurs, mangeait avec les muletiers, charmait les aubergistes par ses basses plaisanteries. Arrivé dans le

camp, il fut pour ses légionnaires ce qu'il était pour les premiers venus, affable, bon compagnon, plein de rondeur et de bonhomie, grand embrasseur, prodigue de démonstrations, la main ouverte, mêlant à l'entrain du viveur une gaieté franche qui plaît aux masses. Toujours à table, ivre ou prêt à s'enivrer, il ne s'occupait ni de la guerre ni de la discipline. Tout ce qu'on lui demandait, il l'accordait sans examen, grâces, faveurs, congés, distributions. Dès le second jour, il était le général le plus populaire de l'empire, parce que l'armée savait qu'elle pouvait tout se permettre avec lui. Ce n'était pas un maître, c'était un complaisant, un camarade, un flatteur. Heureux de vivre enfin à l'aise et de faire grasse chère, il ne voulait voir autour de lui que des visages heureux. C'était son unique politique. Aussi réussit-il le plus naturellement du monde. Sans talent, sans cou-

rage, sans conscience, il gagna les cœurs par sa facilité plus vite qu'un grand capitaine ne les eût gagnés par ses exploits.

Un mois après, une révolte qui couvait depuis quelque temps éclate à son insu. Les légions étaient courroucées contre Galba ; elles n'avaient reçu ni la récompense que méritait leur campagne contre Vindex, ni le don que les Césars ne manquaient jamais de promettre à leur avénement. Elles avaient envoyé un message aux prétoriens pour les inviter à renverser Galba. Pleines d'impatience et ignorant l'usurpation d'Othon, elles voulaient agir. Au milieu de la nuit, à un signal convenu, on s'arme en tumulte, on entoure la tente où Vitellius dort profondément, on arrache de son lit le général à demi vêtu, on ne se laisse point émouvoir par sa risible frayeur, on le hisse sur les épaules les plus robustes, on le pro-

clame empereur, on le promène à la lueur des torches dans les villages voisins. Était-ce une conspiration à laquelle les officiers n'étaient point étrangers? Était-ce l'explosion spontanée des ressentiments d'une multitude mercenaire? Dans les deux cas, Vitellius était bien l'instrument aveugle que cherchaient les rebelles. Son incapacité rassurait les chefs, sa faiblesse les soldats. Les uns et les autres savaient qu'ils poussaient devant eux un mannequin militaire qui servirait de couverture à leurs passions. Aussitôt tous furent d'accord, l'armée de la haute Germanie et celle de la basse Germanie, Valens et Cécina, jaloux l'un de l'autre et trop obscurs pour prétendre eux-mêmes au pouvoir. « En marche! en marche vers Rome! sus aux prétoriens! c'est notre tour! à nous l'Italie, le pillage, le repos, les plaisirs! » On ne consulte point Vitellius, on se prépare malgré lui; on

n'est point arrêté par la mort de Galba; on est excité encore par l'audace d'Othon. Vitellius hésite, il temporise, il a peur: on le laisse en arrière avec les bagages, à la merci des goujats d'armée et des barbares, et l'on se met en route sans lui.

Valens, avec 40,000 hommes, traverse la Gaule, rançonne les villes et franchit les Alpes Cottiennes. Cécina, avec 30,000 hommes, met à feu et à sang l'Helvétie et tombe sur l'Italie par les Alpes Pennines. La bataille de Bédriac et la mort d'Othon ouvrent cette ère de pillage tranquille qu'ont rêvée les deux armées du Rhin. Les municipes et les campagnes sont dévastés lentement, par étapes; les nuées de sauterelles venues d'Afrique ne feraient pas une plus large trouée. Les prétoriens débandés ajoutent aux horreurs de la guerre civile les horreurs du brigandage. Rome est atteinte à son

tour et livrée à la soldatesque. Les habitants obéissent avec effroi à ces hommes farouches, brunis par vingt campagnes, couverts de peaux de bêtes, rudes, arrogants, heurtant les passants ou les écartant à coups de javeline, mal assurés avec leurs lourdes sandales sur le pavé glissant de Rome et se vengeant de leurs chutes par des menaces ou par des coups. Les maisons sont envahies, les provisions dilapidées, les réquisitions multipliées. A la suite des hordes régulières, les malfaiteurs et les aventuriers affluent. L'épidémie arrive à son tour; elle décime les troupes qui, campées au pied du Vatican, boivent avec excès l'eau malsaine du Tibre; elle gagne les habitants; le deuil, la désolation, s'ajoutent à la terreur.

Pendant ce temps, que devient le nouvel empereur? Qui s'en inquiète, qui l'appelle? Lui-même songe-t-il à inaugurer à Rome un

pouvoir qu'il n'a ni désiré ni prévu? Vitellius, attardé par une série de festins, n'arriverait jamais, si une troisième armée ne s'était formée autour de lui. Ce sont les alliés gaulois et bataves, qui veulent avoir leur part du butin. Ils le poussent et se tournent vers l'Italie comme un troisième tourbillon. L'heureux César s'oublierait volontiers à Lyon, où Junius Blésus l'a équipé, traité, gorgé; la nouvelle de la victoire enflamme ses compagnons, qui le forcent à partir. Pour éviter les fatigues de la marche, il voyage sur des barques tendues de voiles de pourpre et couvertes de fleurs; mollement couché, il digère et descend le Rhône à petites journées, multipliant les haltes, parce qu'à chaque halte on a préparé de somptueuses réceptions. Les fêtes recommencent dans le nord de l'Italie et le retiennent si bien que ce n'est que quarante jours après la

bataille qu'il arrive à Bédriac. Le mot qu'on lui prête est atroce : « L'ennemi mort sent toujours bon, mais le citoyen mort a une odeur encore plus agréable. » Vitellius n'était ni martial ni cruel : il connaissait plutôt l'odeur de la cuisine que celle de l'ennemi. Si ces paroles sont vraies, il ne faut y voir que le propos d'un ivrogne. Suétone raconte en effet que les miasmes pestilentiels de tant de cadavres en décomposition forcèrent l'empereur à boire beaucoup de vin, et qu'il fit boire, par hygiène, toute sa suite.

Rien n'égalait d'ailleurs l'incurie de cette grossière nature. Empereur malgré lui, il oubliait ses dangers comme ses devoirs. Il s'arrêtait à chaque municipe, à chaque villa. Les pays qu'il traversait, avec la lenteur du crocodile qui cherche sa proie dans la vase, se ruinaient pour satisfaire ses appétits et ceux de ses

compagnons. Les routes étaient couvertes de chariots et de bêtes de somme apportant les vivres les plus exquis et les poissons de l'une et l'autre mer. On célébrait des jeux, on construisait à la hâte des amphithéâtres, par exemple celui de Crémone. L'Italie s'épuisait comme s'était épuisée la Gaule, où le souvenir du passage de ce gourmand gigantesque semble avoir créé le type légendaire de Gargantua. Il fallut que le frère de Vitellius et l'affranchi Asiaticus vinssent arracher le maître du monde aux orgies perpétuelles qui constituaient pour lui tout le triomphe, pour le montrer enfin aux Romains, qui ne le connaissaient que trop. Le moment est venu de chercher nous-mêmes à le mieux connaître.

Vitellius était d'une grandeur démesurée et paraissait énorme. Son gros ventre était mal soutenu par des jambes inégales; une chute

de char sous Caligula l'avait estropié. Son visage était rouge, bourgeonné par l'abus du vin. Sa tête, d'après les monnaies d'or et d'argent, qui doivent être sincères parce qu'elles ont été frappées vite, sa tête était ronde, son front contracté, proéminent vers le centre, hérissé de gros sourcils, son oreille large et lourde, ses cheveux ras; son cou rebondi formait plusieurs étages de graisse. Les bronzes de grand module, qui ont été gravés à loisir par d'habiles artistes, ont ennobli ce type et lui ont prêté quelque chose d'idéal; mais sur les monnaies courantes la matière domine, l'expression est bestiale, ou plutôt il n'y a pas d'expression. Du reste, autant la numismatique des empereurs ajoute à l'histoire par ses dates et par ses types, autant elle trahit de flatterie dans ses légendes et de mensonge dans ses symboles. Les revers des

médailles de Vitellius en sont un des exemples les plus plaisants, car ils contredisent les faits comme une ironie. On y exalte « la clémence de l'Auguste germanique, » quand il frappe tous ceux que ses favoris lui désignent, « la justice d'Auguste, » quand il proscrit ses créanciers s'ils osent réclamer ce qu'il leur doit, « la concorde du peuple romain, » quand on s'égorge dans les faubourgs de Rome, « la concorde des prétoriens, » qu'on a décimés, qui pillent l'Italie et dont on veut reformer les cohortes, « la concorde des armées, » quand elles accourent des extrémités du monde pour se heurter avec furie, « la liberté restaurée, » quand il n'y a d'autre loi que celle du glaive, « la sécurité publique, » quand tous les citoyens tremblent derrière leurs portes, tandis que 70,000 conquérants parcourent les rues et ne veulent plus partir. Les vérités officielles, dans

tous les temps de despotisme, ont le même caractère.

L'art a de grands priviléges : il embellit les souverains comme les particuliers sans qu'on s'en défie. La sculpture a plus fait que l'histoire pour rendre éternelle l'image des douze premiers Césars. Toutefois Vitellius a profité si outrageusement des complaisances du ciseau que certains critiques ont contesté l'authenticité de ses bustes. Deux bustes surtout sont dignes d'attention : ils sont identiques, copiés l'un sur l'autre ; ils appartiennent au Louvre et au Vatican. Celui du Louvre est en marbre de l'Hymette, marbre gris veiné, dont les Athéniens se servaient pour les piédestaux : tel est le piédestal colossal d'Agrippa au-dessous des Propylées, tels sont les piédestaux des groupes qui représentaient la défaite des Gaulois sur le mur méridional de l'Acropole ;

on s'en servait rarement pour les statues. Vitellius porte une tunique sans manches attachée sur chaque épaule. La bouche est fine, maligne, sensuelle ; elle semble déguster les bons repas et l'esprit. Les cheveux sont bien plantés sur un front petit, intelligent, agréablement découpé. D'épais sourcils recouvrent un œil vif, pénétrant, qui petille dans sa cavité profonde. Les prunelles sont creusées pour imiter le rayon visuel. Un énorme embonpoint est soutenu par la délicatesse du modelé et l'équilibre des plans. Les ondulations de la graisse sont assimilées à la plénitude de l'athlète. Le triple cou, avec une poche à gauche, n'a pas été atténué, malgré les apparences d'angine, parce qu'il donne à la tête une base solide et la proportion. Toute cette matière cependant est pétrie, animée, idéalisée par je ne sais quel souffle, qui est le talent de l'artiste. L'ensemble

est harmonieux, séduisant, d'une bonhomie élégante; on sent l'épicurien raffiné et non le porc d'Épicure. Comme nous sommes en Italie, il est permis de songer à certains prélats italiens, gras, fleuris, souriants, et de dire que ce buste a un air de prélat. Il fait songer de loin, quoiqu'il le surpasse en mérite, au buste du cardinal Scipion Borghèse, une des œuvres les plus remarquables du Bernin.

Ce sont ces apparences qui trompèrent Ennio Quirino Visconti. Quand il étudia le Vitellius du Louvre, il se refusa à le croire ancien. Il était connaisseur, il possédait son sujet, et cependant il ne craignit pas d'imprimer en 1810, dans sa *Notice sur le Musée du Louvre :* « Aucun des portaits en marbre de Vitellius n'est authentique. » L'assertion était hardie; elle suscita sans doute les réclamations des archéologues et surtout des artistes con-

temporains, car en 1817, lorsque Visconti publia sa *Description du Musée royal*, il montra plus de réserve[1]. « Il est, dit-il, encore douteux si ce buste, exécuté dans une grande et belle manière, n'est pas dû à un excellent ciseau du XVIe siècle. » Non certes, ce n'est point douteux. Si une œuvre est saisissante par son caractère romain, si elle atteste une exécution qui est tellement propre aux artistes anciens qu'aucun artiste de la renaissance n'a pu en saisir le secret, c'est le Vitellius du Louvre. Les

1. Ce qui a peut-être modifié l'opinion de Visconti, c'est le rôle que ce buste venait de jouer en 1814. Au moment de la restauration, avant que Louis XVIII fût arrivé à Paris, le sculpteur Bosio avait été prié d'exécuter à la hâte un modèle. Il fallait substituer partout l'image du roi à l'image de Napoléon. En quarante-huit heures, on n'improvise pas le buste d'un souverain absent, d'après une miniature. Bosio avait dans son atelier un moulage du buste de Vitellius. Il y trouvait quelque ressemblance. Il retoucha le plâtre, adoucit les effets de l'embonpoint, ajouta de l'étoffe au nez, fit des cheveux accommodés à la mode de Louis XVI, chère aux émigrés. C'est ainsi que Vitellius, ressuscité et travesti par l'art, usurpa pendant quelques jours les hommages des Français.

sculpteurs de la renaissance ont un système de plans déprimés, creusés, où ils font pénétrer la lumière pour obtenir la couleur et la vie. Le buste de Vitellius trahit une méthode exactement contraire : les plans ressortent, ils sont fermes, le modelé est soutenu. Non-seulement le principe d'exécution est opposé à toutes les habitudes de l'art moderne, mais on y sent le parfum antique, l'excellence de la tradition, un admirable sentiment de la vie prise par son grand côté, pour mieux faire saillir la personnalité et le trait intime. Qu'on demande à vingt artistes de signaler, parmi les bustes romains, celui qui s'est gravé dans leur mémoire comme un chef-d'œuvre resplendissant, ineffaçable : presque tous désigneront le Vitellius.

Les trois Césars éphémères qui ont été jetés en quelques mois du néant au trône et du trône à la mort, ont eu la singulière fortune de lais-

ser d'eux à la postérité des portraits saisissants. Ils succédaient à Néron. Or Néron avait employé les artistes les plus habiles de l'Étrurie, de la Grèce, de Rome, et surtout Zénodore, célèbre dans l'art de travailler le bronze; il les avait forcés à faire encore des progrès par l'abondance des œuvres qu'il leur commandait et par ses exigences. Les sculptures qui ornaient la Maison dorée, les statues commandées par l'empereur, devaient être dignes d'un dieu, car, si le dieu n'était pas content, il y allait de la vie. Après Néron, chaque révolution suspendit les travaux; chaque avénement produisit de nouveaux bustes et de nouvelles statues. Il en fallut pour les monuments publics, pour les lieux consacrés, pour le camp prétorien, pour le prétoire des armées, pour les villes et les municipes de l'empire. Coup sur coup, d'après l'original ou d'après les ima-

ges en cire que tout personnage laissait dans son atrium, en partant pour la frontière ou pour son gouvernement, Zénodore et ses compagnons copièrent, embellirent, répétèrent à l'infini les traits osseux de Galba, la douceur éginétique d'Othon, la graisse fleurie de Vitellius. Les changements étaient si rapides que les marbres de Paros et du mont Pentélique furent bientôt épuisés dans les magasins. On prit alors ce qui s'y trouvait, car on n'avait pas le loisir d'attendre que les navires allassent en chercher en Grèce. C'est ainsi qu'un morceau de marbre de l'Hymette s'est trouvé sous le ciseau; c'est ainsi qu'il nous a transmis l'admirable création d'un talent inconnu ; c'est ainsi que Vitellius, le plus vil des empereurs et le plus méprisé de la postérité, a inspiré l'art romain mieux que les capitaines illustres et les hommes de bien.

Ce fut en effet un triste souverain, que la liberté de satisfaire ses appétits ravala au-dessous de la bête. Il n'eut aucune attention pour les affaires, se plongea dans les plaisirs grossiers, ne s'occupa point de ses intérêts les plus graves, oublia même de se défendre, perdant jusqu'à l'instinct de la conservation propre à tous les animaux. Sa seule politique au début fut d'exalter la mémoire de Néron pour plaire à la multitude. Il offrit à ses mânes un pompeux sacrifice devant le tombeau du champ de Mars; il fit achever la Maison dorée; il favorisa les histrions et les musiciens que Néron avait favorisés; il se fit chanter les airs qu'il avait aimés. Après s'être fait délivrer quittance par ses créanciers terrifiés, il abandonna le pouvoir à qui voulut s'en emparer : son frère, son affranchi Asiaticus, quelques confidents, feignirent de diriger l'État pour frap-

per leurs ennemis personnels et déguiser leurs rapines. La seule fonction qu'il sut dignement remplir, ce fut de manger; manger du matin au soir était le rêve de sa vie, ce fut tout son règne. Vitellius faisait trois repas, souvent quatre, et quels repas! Dès que son estomac trop plein se refusait à recevoir ce qu'il y engouffrait, il se faisait vomir et recommençait. Il s'invitait chez les particuliers, à qui un festin digne d'un tel hôte ne coûtait pas moins de 70,000 francs. Pour l'attirer plus vite à Rome, son frère lui avait promis une fête gigantesque, où l'on compta en effet deux mille poissons et sept mille volatiles. Les flottes naviguaient sans relâche du Pont-Euxin aux colonnes d'Hercule pour rapporter ce que l'Orient et l'Occident produisaient de plus exquis.

Vitellius demanda aux beaux-arts la seule jouissance qu'ils pussent lui procurer. Il fit

faire un plat d'argent colossal, qui valait 200,000 francs, qu'il appelait le *Bouclier de Minerve*, et qu'il fallut fondre dans des ateliers spéciaux bâtis hors des murs. On entassait sur ce bouclier, dédié ironiquement à la déesse de la sagesse, les laites de lamproies, les foies de carrelets, les langues de flamants, les cervelles de paons et de faisans merveilleusement accommodées. Il est permis toutefois, sans commettre un crime de lèse-majesté, de révoquer en doute la bonté d'un ragoût dont le principal mérite était de coûter des sommes immenses. Tacite, qui consulte les archives avec sa conscience et sa gravité ordinaires, nous apprend qu'en huit mois la table de Vitellius absorba 900 millions de sesterces, environ 180 millions de notre monnaie [1]. Dion Cassius atteste que

1. La statistique impériale était fort exacte : elle était dressée par une administration qui couvrait le monde et dont les rouages avaient atteint la perfection. C'est ainsi qu'elle avait

ce règne ne fut qu'un repas perpétuel. Josèphe ajoute que, si Vitellius était resté plus longtemps maître de Rome, il aurait dévoré tout l'empire. Cette façon de dévorer est cependant plus innocente que d'autres, familières aux despotes. Mieux vaut pour un pays être dévasté physiquement que d'être ruiné moralement. Les produits de la terre se renouvellent, les blés se dorent au printemps suivant, les raisins rougissent à l'automne, les forêts, les pâturages et la mer se repeuplent; mais multiplier les expéditions chimériques, guerroyer à outrance, épuiser sur les champs de bataille des générations entières, décourager l'agriculture, attirer dans les villes où ils se corrompent les habitants des campagnes, favoriser

constaté que, pendant les trois premiers mois du règne de Caligula, on avait offert 160,000 victimes pour l'empereur dans toute l'étendue de l'empire, ce qui laissait bien en arrière l'hécatombe offerte aux dieux et vantée par les poëtes.

les industries inutiles au détriment des métiers honnêtes et la spéculation aux dépens du commerce, accabler le présent d'impôts, l'avenir de dettes, pousser au luxe, qui a pour contrepartie inévitable la misère, accabler de mépris les honnêtes gens pour faire fleurir les audacieux et les coquins, flatter les passions basses, inspirer à un peuple le dégoût de ses devoirs et de la liberté, l'endormir dans une incurable mollesse, le livrer énervé, vicieux, avili, aux révolutions et aux usurpateurs : voilà bien des manières de dévorer qui sont plus funestes aux empires que l'appétit de Vitellius !

Le malheureux n'était pas seulement gourmand, il était famélique. Son estomac était livré à la faim comme à une maladie. Les médecins connaissent bien ce cas : ils l'appellent *boulimie*. Vitellius mangeait tout ce qu'il ren-

contrait sur sa route, sans choix, sans aversion, sans mesure. Célébrait-il un sacrifice, l'odeur des victimes brûlées sur l'autel l'excitait avec une telle violence qu'il se jetait sur la viande à peine grillée et sur les gâteaux à moitié cuits. Passait-il dans les rues de Rome, il ne pouvait s'empêcher d'arrêter sa litière devant les poêles à frire des marchands ambulants ou devant les mets froids, couverts de mouches et d'huile rance, qui ornaient la devanture des cabarets. Aussi les digestions pesantes le plongeaient-elles dans une torpeur voisine de la stupidité. Devant le péril le plus pressant, quand tout lui échappe, quand tout le trahit, quand tout le menace, Tacite nous le peint inerte et vautré sous les ombrages d'Aricie comme le porc dans sa fange. Semblable à l'animal immonde, il n'a pas conscience du sort qui l'attend : il n'aura de cris et d'efforts qu'au moment d'être égorgé.

Ce moment approchait, car l'anarchie militaire avait achevé de faire le tour du monde. Les légions de Mésie, d'Illyrie, de Syrie, d'Égypte, de Judée, qui jusque-là ne s'étaient pas insurgées, voulaient avoir leur tour et se précipiter sur l'Italie. Elles proclamèrent Vespasien, et la guerre civile recommença. Les armées permanentes absorbent si bien les soldats qu'ils cessent d'être des citoyens, tandis que les grands commandements enivrent si vite les généraux qu'ils deviennent des prétendants. Je n'ai point le cœur de peindre ces bacchanales sanglantes : on arriva à se battre dans les faubourgs et dans les rues de Rome, où il périt, selon les historiens, cinquante mille hommes, soldats, auxiliaires et plébéiens. Et les adulateurs du passé osent soutenir effrontément que l'empire était nécessaire pour clore les guerres civiles ! La lâcheté de Vitellius,

son abdication vaine, le retour offensif de la multitude, l'incendie du Capitole, le supplice de Sabinus, qui avait négocié l'abdication, l'arrivée des lieutenants de Vespasien victorieux, la chute de Vitellius, ne méritent d'être mentionnés qu'à titre de faits. L'humanité apercevrait à peine dans ce confus spectacle quel est le châtiment des nations qui confient leurs armes à des mercenaires et se mettent à la discrétion du glaive. La fin même de Vitellius a quelque chose de si vil qu'elle est au-dessous de la pitié. A l'approche de l'ennemi, il se jette à bas de sa litière, il fuit, emmenant ses deux compagnons les plus chers, son boulanger et son cuisinier. Il se rend furtivement sur le mont Aventin, dans la maison que sa première femme lui avait apportée en dot. De là, il espère gagner Terracine, sachant que son frère a rassemblé quelques troupes de ce côté. Tout

à coup se propagent des bruits de réconciliation, de paix générale. Il descend l'Aventin, prend l'escalier qui monte au Palatin, parcourt la maison d'Auguste, celle de Tibère, la série des vastes constructions que Néron y avait ajoutées sur le Palatin et sur l'Esquilin. Tout est abandonné, silencieux; tous se sont enfuis, courtisans, gardes, affranchis, esclaves. Cette solitude pénètre Vitellius de terreur ; il se couvre d'un vêtement sordide, il remplit sa ceinture d'or, il espère s'esquiver et se mêler à la foule. Arrivé à la porte, il tend l'oreille : des cris lointains demandent sa mort. Éperdu, il rentre : selon Suétone, il se barricade avec des matelas dans la loge du portier; d'après Dion Cassius, il se réfugie dans un chenil, où les chiens le mordent et le supportent. C'est de là que les soldats le tirent, les vêtements déchirés, tremblant, décomposé,

essayant de mentir. Il est reconnu ; ses mains sont liées derrière son dos; une corde est passée à son cou ; ses cheveux sont ramenés en arrière comme ceux d'un criminel ; on le traîne, la pointe d'une pique sous le menton, pour le forcer à lever la tête ; les passants l'insultent et lui jettent des ordures au visage ; il voit sur sa route renverser et briser les statues qu'on lui avait dressées. Arrivé à l'escalier des gémonies, il est tué à petits coups, comme par des sauvages ; il rend l'âme au milieu des outrages de cette populace qui l'acclamait huit jours auparavant et s'opposait à son abdication. Son gros corps, dont l'âme avait été la servante, fut alors attaché à un croc et traîné jusqu'au Tibre.

Ainsi les trois tyrans militaires qui avaient occupé l'empire par la force, exercèrent le pouvoir avec la même faiblesse et périrent également par le fer. Leur mort est à la fois un châ-

timent, un supplice et un spectacle. Galba est égorgé sous les yeux d'une foule indifférente qui remplit le Forum et couvre les degrés des portiques et des temples. Othon s'exécute lui-même au milieu des prétoriens, ses complices, qui assistent impuissants au suicide. Vitellius est déchiré par la soldatesque, comme la victime engraissée pour le sacrifice est déchirée sur l'autel. Ces saturnales de l'usurpation semblent au premier coup d'œil un scandale inutile ; elles ont un sens profond cependant pour ceux qui cherchent à dégager les enseignements de l'histoire ; elles sont les échelons nécessaires qui font descendre peu à peu le césarisme ; elles contribuent à dégoûter les hommes du culte politique pour un autre homme. La démonstration fournie par les règnes de Caligula, de Claude et de Néron était tellement violente qu'elle dépassait le but ; la surabondance de

preuves devenait un excès et ressemblait à une exception. Il fallait des expériences plus modestes, rapides, répétées, au niveau de la raison et de l'humanité, pour extirper du cœur des Romains deux dogmes qu'on y avait glissés depuis près d'un siècle — la croyance à une race privilégiée, issue des dieux, égale aux dieux, retournant au ciel par l'apothéose, prédestinée à régner sur l'univers — et le respect de l'hérédité, directe ou adoptive, principe excellent dans un pays libre, insensé dans un pays soumis à des despotes, car l'hérédité n'est plus qu'une folie croissante, qu'il faut comparer à la vitesse acquise d'un corps précipité dans l'espace. Il était bon que le peuple fût guéri ou du moins refroidi par une série de Césars improvisés, impuissants, méprisés, ridicules; il était bon que le peuple apprît jusqu'où se ravalent des dieux fabriqués par la bassesse

humaine et comment l'empire se dévore lui-même. Le fétichisme impérial, si soigneusement développé par Auguste et par Livie, ressemble au souffle d'un enfant qui se joue avec une bulle de savon, légère, transparente, fragile, et la soutient dans les airs. La bulle monte, descend, remonte encore et fait briller mille couleurs au soleil : que l'enfant détourne la tête, elle crève aussitôt et tombe à terre. De même le peuple souffle sur de chétifs mortels, il les exalte jusqu'aux cieux par la force de son adoration ; mais, dès qu'il retient son haleine, l'idole se fond, le hochet s'évanouit, et les honnêtes gens se reprennent à espérer le règne des lois, de la morale et du bon sens.

TITUS

ET SA DYNASTIE

I

LA JEUNESSE DE TITUS

Tous les ans, des bandes de journaliers descendaient de la Gaule cisalpine et louaient leurs bras, pour le labour ou pour la moisson, aux grands propriétaires de la campagne de Rome. C'est ainsi qu'aujourd'hui les Calabrais se transportent en Sicile chaque été et y retournent chaque automne pour suppléer au petit nombre des cultivateurs. Au temps des

guerres de Marius et de Sylla, un de ces vigoureux mercenaires se fixa dans le pays des Sabins, à Réate, et s'y maria. On l'eût fort étonné si on lui eût prédit que son arrière-petit-fils serait revêtu de la pourpre des césars.

Le fils de ce Cisalpin, de ce Gaulois peut-être, s'appela d'abord Pétro. Il fut enrôlé dans les légions, servit sous Pompée, fut nommé centurion. Le cep de vigne lui inspira de l'orgueil. Il allongea son nom, lui donna une physionomie romaine et devint *Titus Flavius Petronius*. Après la défaite de Pharsale, il prit la fuite et renonça aux armes. Il se fit commis de banque ; son titre d'ancien soldat inspirait assez de confiance pour qu'on le chargeât des recouvrements ; il remplissait le sac et le portait sur l'épaule. Ce fut le début de la famille dans la finance. Pétro, qui avait de l'ambition, fit élever son fils Flavius le Sabin,

Flavius Sabinus, avec plus de soin qu'il ne l'avait été lui même. Aussi eut-il la joie de le voir nommer receveur du quarantième en Asie. La perception de cet impôt fut exercée avec assez de douceur pour que plusieurs villes de l'Asie-Mineure voulussent attester leur reconnaissance par l'érection d'une statue. Il est permis de supposer, toutefois, que la reconnaissance n'éclata qu'après coup, et que les statues ne furent dressées que plus tard, sous le règne de Vespasien et de Titus. Les bénéfices de la recette permirent même à Flavius le Sabin de devenir usurier dans le pays des Helvètes. Il y mourut, exerçant ce métier contre lequel les anciens n'avaient point nos préventions, et qui ne paraît pas l'avoir enrichi. Tels sont les services rendus à Rome et au monde par la nouvelle famille Flavia : il n'en fallut pas davantage pour faire souche d'empereurs.

Les deux fils de Flavius le Sabin furent en effet Flavius Sabinus, qui devint préfet de Rome, et Flavius Vespasianus, qui usurpa l'empire et renversa Vitellius. Chose singulière, Vespasien n'était nullement ambitieux ; ses goûts étaient modestes ; il se serait contenté d'être usurier comme son père, il en avait même la vocation. Ce fut sa mère, Vespasia Polla, qui le jeta, à son grand regret, dans la carrière des honneurs ; ce fut son fils Titus qui le fit motner, malgré lui, sur le trône.

Vespasia Polla était fille d'un tribun militaire ; veuve, elle s'appuya sur le crédit de son père, qui s'accrut considérablement quand il eut été nommé préfet du camp. Active et passionnée, elle n'avait communiqué son énergie à aucun de ses deux fils ; mais elle violenta leur indolence, les rendit laborieux, leur inspira l'esprit d'intrigue, les poussa à la cour. Elle

suggéra à Vespasien quelques-unes de ces flatteries qui gagnent la faveur des princes. Il était édile sous Caligula, qui le fit couvrir de boue un jour qu'il ne trouva pas les rues balayées à son gré. Malgré cet outrage, il s'empressa de célébrer des jeux extraordinaires lorsque Caligula revint de sa campagne ridicule sur le Rhin ; il remercia l'empereur, en plein sénat, de la bonté qu'il avait eue de l'invitere dîner ; il proposa de refuser la sépulture, rigueur impie et inutile, à tous ceux qui étaient tués pour crime de lèse-majesté. Tant de bassesse méritait un salaire : il eut la préture. Sa mère lui avait fait épouser une certaine Flavia Domitilla, qui avait été la maîtresse d'un chevalier. Domitilla n'avait pas même le droit de bourgeoisie latine. Il fallut qu'on lui trouvât un père ; Flavius Liberalis se présenta comme tel pour réclamer sa liberté et la faire reconnaître citoyenne

par un jugement. Il était greffier d'un questeur et parent peut-être des Flavius.

Flavia Domitilla donna, à son tour, deux fils à Vespasien : Titus, l'aîné, naquit le 30 septembre de l'an 41. Titus est l'héritier de l'ambition de Vespasia Polla, sa grand'mère ; Titus est l'âme de la famille et l'artisan de sa grandeur ; Titus a voulu l'empire et l'a conquis ; Titus a préparé l'avénement de son père Vespasien, partagé sa puissance, continué son règne sans secousse, assuré à son frère Domitien sa propre succession ; Titus est le fondateur de la dynastie. Il mérite donc particulièrement l'attention ; il doit être toujours au premier plan ; il explique une série de faits dont l'intelligence échappe dès qu'on l'oublie. Je voudrais mettre en son vrai jour cette figure que la postérité juge mal. Les historiens ne présentent Titus que doux et débonnaire,

parce qu'ils ne s'attachent qu'aux deux années de son gouvernement; les poëtes le ont amoureux comme un berger des bords du Tendre, galant comme un héros de la *Clélie*. Racine, le premier, a dénaturé le personnage pour l'accommoder au goût de son temps, l'assimiler à Louis XIV et contenter Henriette d'Angleterre, qui avait commandé cette tragédie larmoyante. Tel est le prestige du génie : le faux Titus consacré par les vers de Racine est devenu le seul Titus dont on veuille en France se souvenir. Les allusions au grand roi sont déclarées exquises par ceux-là qui sont le plus sévères pour toute leçon tirée des événements passés et appliquée au présent. Nous trouvons un poëte ou un historien charmant dès qu'il abuse de l'histoire pour flatter les rois, nous le blâmons s'il en use pour les avertir et les redresser; mais l'histoire n'est pas une com-

plaisante qui rend à quelques visages privilégiés leurs sourires et leurs minauderies; elle doit être un miroir où l'humanité se contemple tout entière, juge ses maîtres et s'instruit. Tout esprit non prévenu qui lira avec soin les récits des auteurs, sera frappé du caractère vrai de Titus, qui est l'opposé de sa réputation. Audacieux, persévérant, tenace, négociateur séduisant, corrupteur habile, plein d'activité, résolu, avide, cruel au besoin, il étend vers le pouvoir une main implacable; ce n'est que lorsqu'il l'a saisi, consolidé, rendu héréditaire, qu'il s'adoucit, joue la comédie de la clémence et devient les délices de l'humanité.

Titus naquit dans une maison chétive et d'aspect repoussant, située au delà du Septizonium. Vespasien était gêné; son édilité avait probablement activé sa ruine. Sur ces entre-

faites, Claude fut proclamé par les prétoriens. Vespasien rechercha les bonnes grâces des affranchis, qui prirent alors la direction des affaires. Il plut à Narcisse, un des triumvirs césariens ; il fut envoyé comme lieutenant, d'abord en Allemagne, puis dans la Grande-Bretagne, où il servit sous Plautius, défit deux peuplades barbares, prit vingt villes, obtint les ornements triomphaux, un double sacerdoce et le consulat. En partant pour ces lointaines expéditions, il avait demandé que son fils fût élevé à la cour et devînt un des compagnons du fils de Claude. Titus avait le même âge que Britannicus ; il reçut la même éducation, les mêmes maîtres ; il s'éprit pour son camarade de jeux d'une affection que les princes manquent rarement d'inspirer, les familles d'entretenir. La mort de Britannicus interrompit ces beaux jours. Du même coup furent ren-

versées de radieuses espérances qu'avait fait naître un devin consulté par Narcisse, et qui avait tiré l'horoscope des deux adolescents. On racontait que Titus avait trempé ses lèvres dans la coupe qui était tombée des mains de Britannicus, et qu'une goutte du breuvage préparé par Locuste avait suffi pour le rendre longtemps malade. La maladie, c'était la douleur, la retraite, l'ambition déçue; le poison, c'était la cour où il avait vécu, les grandeurs entrevues, le contact d'un despotisme malsain et adoré. Agrippine fit écarter et poursuivre toutes les créatures de Narcisse. Vespasien dut se tenir loin de ses yeux, cacher sa personne et sa disgrâce. Titus retourna dans la maison sordide, pour se trouver en face de la misère, qui est une mauvaise conseillère, mais une bonne institutrice. Il n'avait que quatorze ans. C'est à cet âge surtout que les

blessures de la vanité sont cuisantes, parce que l'âme n'a pas encore assez de force pour s'élever au-dessus de l'adversité par le mépris. Les souvenirs de la cour de Claude et de Néron devaient demeurer ineffaçables, se transformant peu à peu en désirs, en projets et en résolutions. Le goût du pouvoir est un mal qui ne se guérit pas.

Chez Titus, les qualités du corps et de l'esprit se développèrent avec équilibre. Quatre ans après, il était un homme. Il avait une belle physionomie, une force précoce, quoiqu'il ne fût pas grand. Il montrait d'égales dispositions pour la vie civile et la vie des camps. Habile à tous les exercices, souple, excellent cavalier, possédant le maniement des armes, il avait une mémoire admirable, improvisait en grec et en latin, écrivait avec la même facilité la prose et les vers, savait la musique,

jouait assez bien de la lyre et chantait agréablement. Il était très-fier de son écriture; il imitait surtout dans la perfection l'écriture des autres, talent suspect chez un ambitieux prêt à tout. Il répétait plus tard avec complaisance « qu'il aurait fait un très-bon faussaire, » aveu imprudent, dont il faut lui donner acte et qui, dans des circonstances données, sera retourné contre lui.

La mort d'Agrippine amena une réaction dont Vespasien et son fils profitèrent. Vespasien, envoyé comme proconsul en Afrique, administra cette province honnêtement, s'y rendit odieux par sa sévérité, revint pauvre, engagea ses terres à son frère Sabinus pour se procurer quelque argent. Avec cet argent, il acheta, vendit et revendit des mulets et des chevaux; en un mot il se fit maquignon, et ses contemporains lui donnaient volontiers ce surnom. Il encourut

une nouvelle disgrâce, parce qu'il s'endormit profondément au théâtre un jour que Néron chantait. Ce n'était rien moins qu'un crime de lèse-majesté qui lui aurait coûté la vie s'il avait été illustre et riche. Il disparut, s'ensevelit dans une petite ville écartée et sans nom, où les voyageurs ne passaient jamais. Quant à Titus, il avait été faire ses premières armes en Germanie et dans la Grande-Bretagne. Il y déploya toutes ses qualités, montra autant de modération que de courage, acquit de la renommée. On a même dit qu'il fut nommé tribun militaire, ce qui est peu vraisemblable à cause de sa jeunesse, et qu'on lui éleva des statues dans l'une et l'autre province, ce qui ne devint vrai qu'après l'avénement des Flaviens. Entraîné par l'infortune paternelle, il revint à Rome, se tourna vers le barreau ; il y parut honorablement plutôt qu'avec assiduité ; c'était une con-

venance et un complément d'éducation pour tout Romain de distinction. Il fut accueilli chez les chefs du parti stoïcien auxquels Vespasien avait été recommandé par Plautius, son ancien général. Titus entrevit prudemment ces grands personnages, si hostiles au gouvernement impérial, si intègres jadis dans leurs fonctions, si fiers depuis dans leur abstention, Sentius, Baréa Soranus, Thraséa, âmes républicaines, qui protestèrent jusqu'à la mort contre le principe des césariens, et qui préparèrent par leur martyre le règne des sages et de la philosophie. Titus, s'il contracta dans ce commerce quelque respect pour la vertu, avait gardé de trop vifs souvenirs de la cour pour devenir jamais un partisan de la liberté.

Il atteignit ainsi l'âge de vingt-six ans. Il avait épousé Arrecina [1] Tertulla, fille du chevalier

1. Les historiens l'appellent Arricidia ; mais c'est une erreur.

Clemens, qui avait été préfet du prétoire. Il la perdit peu de temps après, et prit une seconde femme, Marcia Furnilla [1], qui appartenait à une famille illustre, qu'il n'aimait point, qui lui donna une fille, et qu'il répudia dès que Vespasien fut empereur. Ce moment approchait, imprévu pour tous et pour ceux-là surtout qui se voyaient la veille sans avenir, sans crédit, sans ressources. La fortune se préparait à les accabler de ces faveurs inouïes qui font dire aux hommes qu'elle est aveugle. Néron, que la révolte des Juifs et les échecs de Cestius Gallus inquiétaient, avait cherché un général qui fût à la fois capable et obscur ; capable, pour relever la gloire de l'empire ; obscur, pour ne point exciter, comme l'avait fait Corbulon, la

Les monuments épigraphiques qui mentionnent son frère Arrecinus Clemens sont des textes plus sûrs que les manuscrits, et nous attestent qu'elle devait s'appeler Arrecina.

1. Suétone l'appelle à tort Marcia Fulvia.

jalousie et les alarmes de l'empereur. On lui désigna Vespasien, le dormeur ; on le fit rire en lui peignant les terreurs et la pénitence volontaire du coupable ; on lui rappela sa bonne conduite en Bretagne et en Afrique. Vespasien fut tiré de sa retraite, connue de quelques amis, pour être mis à la tête de l'armée de Judée. Titus fut accordé à son père, qui obtint pour lui le commandement d'une légion.

La Judée avait été administrée avec douceur dans le principe. Sous Claude et sous Néron, des procurateurs avides commencèrent à maltraiter les Juifs, à piller leurs biens, à blesser leurs croyances ; mais ils furent surpassés par Gessius Florus, qui se glorifiait de ses injustices et de ses méfaits. Cruel, impudent, perfide, insatiable, il dévastait des villes entières, laissait organiser un brigandage effréné, dont il prélevait sa part, forçait un grand nombre d'Israéli-

tes à se réfugier dans les provinces voisines, se jouait des promesses qu'il avait faites comme des plaintes qu'on lui adressait. Il réduisit les esprits à un tel état de désespoir que la révolte était inévitable. Un jour il fit enlever le trésor sacré, alléguant qu'il était utile à César. Le tumulte que cette violation causa dans Jérusalem lui servit de prétexte pour livrer la ville à ses soldats, qui pillèrent les maisons, torturèrent et tuèrent, selon Josèphe, plus de trois mille personnes inoffensives. Ce massacre se renouvela ; il fut imité dans d'autres villes. Bientôt la Judée fut en armes. Le préfet Cestius Gallus entreprit de la soumettre et fut battu avec sa petite armée. Dès lors la rébellion prit les proportions d'une guerre, guerre qui devait être acharnée et amener la dispersion d'un peuple. C'était dans la douzième année du règne de Néron.

Vespasien, après avoir rétabli la discipline,

poussa en avant les légions, donna l'exemple de l'intrépidité et de la vigilance, combattit souvent au premier rang, fut blessé au pied et au genou, rapporta son bouclier hérissé de traits et acquit une prodigieuse renommée. Les bons généraux étaient rares à une époque où les services rendus au pays devenaient presque toujours un arrêt de mort. Les armées de Syrie, de Mésie, d'Illyrie, qui connaissaient déjà Vespasien, se redirent à l'envi ses exploits : en peu de mois il fut le héros des camps. Titus, de son côté, ne fut point avare de sa vie. Il eut un cheval tué sous lui ; il monta à l'assaut, il reçut une pierre qui le blessa si rudement à l'épaule qu'il en conserva toujours une faiblesse douloureuse dans le bras. Le père ne pensait qu'à faire vaillamment son devoir : l'ivresse de l'action et le plaisir de commander lui suffisaient. Le fils sentait vaguement qu'une armée était

une puissance, que l'Orient était la plus riche moitié de l'univers, qu'Antoine avait succombé sous le poids de ses fautes bien plus que sous les coups d'Octave, que l'amour des soldats était un rempart, que leur épée avait plusieurs fois déjà donné l'empire, que Rome se lasserait des folies de Néron. Tel est en effet le prestige des armées permanentes dans une société qui s'affaiblit. Quand tous les liens politiques sont usés, les liens militaires se resserrent. Tout chef sait qu'il a un instrument terrible dans les mains et qu'il peut le tourner contre sa patrie. Tout héros a besoin d'être deux fois vertueux pour résister au désir d'usurper et aux instances de ses compagnons de guerre. Quelle armée a eu une constitution plus belle que l'armée romaine? intrépide, patiente, toujours prête, accoutumée à de rudes travaux, construisant les routes, les ponts, les aqueducs, les monuments utiles, fon-

dant des colonies, étendant partout l'influence de l'administration et un ordre rigoureux, finissant par camper à perpétuité sous les climats les plus divers pour veiller à l'unité du monde. Quelle armée cependant a été plus fatale à son pays? elle a multiplié les guerres civiles, le pillage, les proscriptions, oublié qu'elle était composée de citoyens, soutenu tous les ambitieux, fait des choix insensés, imposé les tyrans les plus odieux, enseigné le chemin de Rome aux auxiliaires qu'elle entraînait à sa suite, accumulé sur les frontières un flot inconnu de barbares, provoqué leurs représailles, excité leur convoitise, aguerri leur jeunesse, jusqu'au jour où, écrasée par l'invasion de ces races nouvelles, elle est devenue impuissante à défendre même le territoire de Rome, et n'a plus montré de courage que contre ses concitoyens désarmés. Les peuples qui constituent à l'état per-

manent une force disciplinée, passive, aveugle, préparent la tyrannie : si ces peuples sont en décadence, ils préparent leur ruine.

La nouvelle de la chute de Néron et de l'avénement de Galba émut Titus. Il avait connu Galba dans son enfance; il supputait son grand âge; il savait qu'il n'avait point d'enfants. Il partit quand il le sut arrivé d'Espagne et quand il eut persuadé son père, qui était l'homme des camps plutôt qu'un homme de cour. Le but avoué de son voyage était de féliciter le nouveau César et de solliciter les honneurs pour lesquels il se croyait mûr. Le but non avoué était de plaire au vieillard et de se faire adopter par lui. Bientôt ce ne fut un secret pour personne. Les amis de Titus ne cachaient point leurs espérances; ses flatteurs faisaient retentir publiquement leurs vœux. « Personne ne paraissait plus digne de régner que ce jeune

homme, dont l'esprit était à la hauteur de la plus haute fortune, et dont la grâce du visage était relevée par un air de grandeur. » C'est Tacite qui s'exprime ainsi dans sa reconnaissance pour une dynastie qu'il a servie et qui l'a poussé dans la carrière des honneurs. Racine s'est inspiré des paroles de Tacite autant que de la majesté de Louis XIV, lorsqu'il a dit :

> Et, dans quelque humble état que le sort l'eût fait naître,
> Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

Mais Titus avait trop d'habileté pour se fier à de vaines apparences : il comptait bien plus sur les légions de son père, sur ses victoires, sur la crainte qu'il inspirerait, sur le poids de son épée dans la balance. Il n'aurait pas besoin de faire briller aux yeux de Galba la fidélité de Vespasien comme une récompense de l'adoption, sa révolte comme une perpétuelle menace.

Ce qui achevait d'enflammer l'ambition du voyageur, c'étaient les présages, les accidents heureux, les oracles, que les anciens interprétaient comme un signe de la destinée ou une manifestation de la volonté des dieux. La crédulité devenait le plus puissant auxiliaire de l'enthousiasme. Tout semblait promettre le trône à Titus, même la croyance invétérée des Juifs qui, après avoir crucifié Jésus, attendaient toujours leur Messie, et proclamaient que « les maîtres de l'univers devaient sortir de Jérusalem. » Pour les Romains, ces maîtres de l'univers ne pouvaient être que les généraux de l'armée de Judée triomphants.

Le plan de Titus devait être brusquement déjoué. En arrivant à Corinthe, il apprit à la fois l'assassinat de Galba, la proclamation d'Othon et la révolte de Vitellius. Que faire? Aller à Rome, c'était se livrer aux hasards de

[illegible] devenir un otage entre les mains [illegible] de ses adversaires. N'y pas aller, c'était offenser le vainqueur et lui refuser l'hommage. Titus se consulta longuement avec ses amis ; on pesa les sujets de crainte et d'espérance ; l'espérance l'emporta : on se résolut à ne plus garder de ménagemens. Othon et Vitellius, tous deux lâches et incapables, ne pouvaient occuper fortement le pouvoir : leurs armées allaient s'entre-détruire. Si Titus était compromis, Vespasien effacerait l'offense en se déclarant pour le vainqueur. Si Vespasien consentait à se laisser proclamer lui-même, il importait peu de blesser un ennemi auquel on déclarait la guerre. Ce conseil tenu à Corinthe eut donc une influence décisive sur la résolution de Titus. L'usurpation était dès lors un but inévitable, précis, unique, que la fortune éloignerait ou rapprocherait ; tous ses efforts de-



vaient y tendre. Le premier obstacle serait la résistance de Vespasien, mais il n'était pas impossible de le violenter et de le jeter malgré lui dans les aventures.

En regagnant l'Asie, Titus, qui ne négligeait rien, s'arrêta dans l'île de Chypre, afin de visiter le temple de Paphos. Le sanctuaire de Vénus était vénéré autant que célèbre. Pour se concilier les Orientaux, Titus y offrit de pompeux sacrifices, consulta le grand prêtre Sostrate et prétendit lui avoir entendu dévoiler l'avenir qui l'attendait. Il arriva au camp de son père comme exalté par ces prédictions, le front radieux, exprimant une ardeur et une foi que sa vue seule communiquait. Vespasien avait reconnu l'empereur Othon et fait prêter serment à ses légions. Cela n'arrêta point Titus. Les esprits étaient en suspens ; il les entraîna, les remplit d'allégresse et leur inspira

une immense confiance. Pendant que son père, qui ne voulait ni partager ses espérances ni approuver ses menées, était tout entier à la guerre, Titus, tout entier à la politique, préparait l'explosion.

D'abord il s'assura du dévouement de l'armée. Il comptait sur les centurions et sur les tribuns, parce qu'ils comptaient sur ses promesses. Il acheva de gagner le cœur des soldats par tous les moyens : il prenait les uns par leurs vertus, les autres par leurs vices, tous par une douceur étudiée ; il savait leurs noms, leurs affaires, leurs plaisirs, les flattait avec adresse, et fermait à propos les yeux quand la licence ne devait point compromettre la discipline.

En même temps, il rechercha l'amitié des rois qui étaient voisins, alliés ou tributaires de l'empire. Il avait comme intermédiaires dans ces lointaines négociations le fils et la fille

d'Hérode Agrippa Ier, tous deux chassés de Jérusalem par la révolte de leur peuple, tous deux rompus aux intrigues, tous deux n'ayant d'espoir qu'en lui. Le fils portait le même nom que son père : il s'appelait Hérode Agrippa II. Élevé à la cour de Claude, il était trop jeune à la mort d'Agrippa Ier et n'avait reçu l'investiture de la tétrarchie qu'après avoir hérité de la principauté de Chalcis, en Syrie, que lui laissa son oncle Hérode. Aussitôt après le conseil tenu à Corinthe, il était parti pour Rome afin de solliciter Othon. La fille était la fameuse Bérénice, transfigurée par Racine, qui lui a prêté le désintéressement, la chasteté, les nobles sentiments, la tendresse, les larmes des héroïnes de Mlle de Scudéry ou de Mme de La Fayette; elle n'a rien d'une Juive, rien d'une reine de la famille d'Hérode. Il fallait peindre une Médée ou une Armide, Racine a peint une

Clélie et une Mandane. La poésie n'ajoute pas seulement à l'histoire, ce qui est son droit, elle la détruit. Les contradictions finissent même par être plaisantes. Quelque respect qu'on ait pour le génie, on doit plus de respect encore à la vérité. Il est donc nécessaire de rétablir les faits.

Bérénice était née un an après son frère, l'an 28 de l'ère chrétienne. Fiancée d'abord, sinon mariée, à Marc, fils d'Alexandre, procurateur impérial, elle avait épousé, après la mort de Marc, son oncle Hérode, roi de Chalcis : elle avait alors seize ans[1]. Elle eut de lui deux fils, *Berenicianus* et *Hyrcan*[2] et devint veuve quatre ans plus tard. Elle vécut alors avec son frère dans une intimité qui fit croire à un in-

1. Photius, *Bibliothèque*, 238. Voyez Josèphe, édit. Didot, t. II, p. XII, ligne 13.

2. Josèphe, *Guerre des Juifs*, livre II, chap. II, § 6.

ceste : l'inceste était aussi fréquent chez les princes de l'Orient que dans la famille des Césars. Pour mettre un terme à des bruits injurieux, Bérénice consentit une troisième fois à se marier. Elle était recherchée par un roi de Cilicie, Polémon, qui convoitait ses richesses beaucoup plus que sa beauté, dit l'historien Josèphe [1]. Polémon était païen ; Bérénice exigea qu'il embrassât la religion juive et se fît circoncire. L'opération fut subie, et l'hymen fut célébré. Bérénice se dégoûta promptement du pays à demi barbare où elle se trouvait transportée; sa conduite était loin d'être irréprochable; Josèphe parle même de ses dérèglements [2]. Elle reprit ou acheta sa liberté, revint avec son frère, partagea sa bonne et sa mauvaise fortune, avertit les gouverneurs Florus et Ces-

1. Josèphe, *Antiquités juives*, livre XX, 7, 3.
2. Δι' ἀκολασίαν. *Ibidem*.

tius des fautes qu'ils commettaient, les supplia en vain, se compromit, vit incendier son palais par les révoltés et se réfugia auprès des Romains. Dès que Vespasien eut touché le sol de la Judée, elle accourut auprès de lui et se concilia par la magnificence de ses présents un parvenu qui manquait de tout. Dès que Titus fut arrivé d'Alexandrie, où il avait rallié la 5e et la 10e légion, elle n'eut point de peine à séduire un jeune homme amoureux des plaisirs[1].

Bérénice avait quarante ans lorsqu'elle connut Titus. Elle était encore belle et possédait tous les charmes qu'un art raffiné peut ajouter à la beauté. Chez les femmes de l'Orient, la fraîcheur du visage est inaltérable, parce qu'elle se compose tous les matins devant le miroir à

1. *Lætam voluptatibus adolescentiam egit*, dit Tacite (*Histoires*, livre II, § 1).

l'aide du pinceau. Aspasie, Cléopâtre, les courtisanes et les reines célèbres de l'antiquité ont pu conserver ainsi un renom de perpétuelle jeunesse. La noblesse du type juif, des cheveux admirables, des formes que la maternité n'avait point altérées et que l'âge avait portées à leur juste plénitude, constituaient le prestige de Bérénice, autant que ses artifices de langage et ses doux sourires. Pleine d'expérience, éprouvée par des péripéties nombreuses, trois fois femme, deux fois mère, dissolue, incestueuse peut-être, sachant manier délicatement la flatterie, armée de la ruse de sa race, rompue au mensonge et à la corruption des petites cours asiatiques, entourée d'éclat et de luxe, elle établit d'autant plus facilement son empire sur Titus qu'elle avait dix ans de plus que lui et que Titus avait besoin d'elle. La passion de Titus, ajoute Tacite, ne le détournait point de ses af-

faires [1]. Chez les ambitieux, en effet, l'amour ne dure qu'autant qu'il est instrument de l'ambition. Il se trouva bientôt que Bérénice était pour Titus l'agent le plus utile [2], que son trésor était ouvert, son influence en jeu, qu'elle était obligée de subordonner sa cause à celle de Titus, et d'ajourner le rétablissement de sa dynastie à Jérusalem jusqu'à la conquête de Rome par la dynastie des Flaviens. Ce fut elle qui, par ses promesses et ses intrigues, fit entrer dans la conspiration Soémus, roi d'Émèse et tétrarque du Liban, Antiochus, roi de Comagène, dont Racine a fait un amant morfondu ; l'un et l'autre pouvaient réunir près de 10,000 cavaliers ou archers. Ce fut elle qui avertit sous main son frère, qui était à Rome et qui s'échappa

1 « Neque abhorrebat a Berenice juvenilis animus, sed gerendis rebus nullum ex eo impedimentum. »

2. « Nec minore animo regina Berenice partes juvabat. »

dès que la prise d'armes fut décidée. Ce fut elle qui intercéda auprès de Vologèse, roi des Parthes et provoqua l'offre qu'il fit de 40,000 cavaliers quand on voudrait marcher sur Rome. Le Pont, l'Arménie, furent également prévenus. L'or, les provisions de toute sorte, les moyens de transport, tout devait se trouver en abondance chez des rois qui espéraient être payés au centuple par ceux qui leur devraient le trône.

Enfin Titus ménageait les gouverneurs des provinces voisines ; leur hostilité eût anéanti ses projets ; leur concours était indispensable pour en assurer le succès. Il entreprit dans ce but plusieurs voyages, ses négociations furent secrètes, il y déploya toute sa diplomatie. En Égypte, le préfet Tibère Alexandre fut aisément gagné, il promit ses légions. En outre, l'Égypte était la clef de Rome, puisqu'il suffisait de re-

tenir les flottes chargées de blé pour condamner les Romains à mourir de faim. Quels engagements Titus prit-il envers Tibère Alexandre? On l'ignore; mais, pendant le siége du temple de Jérusalem, nous voyons ce dernier commander en chef l'armée romaine [1]. Le préfet de Syrie Mucien, était plus inquiétant. Fameux également par ses succès et par ses disgrâces, il avait fait grande figure à la cour, recherché les amitiés illustres, dévoré sa fortune, perdu sa situation, encouru le déplaisir de Claude; on l'avait relégué au fond de l'Asie, où il ressemblait à un exilé [2]. Mélange d'activité et de mollesse, de bonne grâce et d'arrogance, de qualités et de vices, de débauches effrénées quand il en avait le loisir, de tempérance et de vertu quand son intérêt le commandait, d'appa-

1. Josèphe, *Guerre des Juifs*, VI, IV, 3.
2. Tacite, *Histoires*, I, 10.

rences louables et de corruption cachée, il séduisait ses inférieurs, ses collègues, ses rivaux. Par malheur, le seul avec lequel il fût en mauvais termes était précisément Vespasien; il ne lui pardonnait pas d'avoir obtenu le commandement de la guerre de Judée, qu'il avait espéré. Sa jalousie pouvait être funeste, car il commandait quatre légions, en était aimé, les avait maintenues vaillantes et sous la discipline. Il était connu depuis longtemps de tous les princes de l'Asie ; il parlait avec une adresse merveilleuse; il excellait à préparer les ressorts de toutes les affaires; lui-même pouvait prétendre à l'empire. Il avait naturellement des allures de César et tout ce qui peut imposer à la multitude, un air de grandeur, l'habitude de la munificence, un faste qui le rehaussait au-dessus de la condition privée. Vespasien, au contraire, était sans dehors, vêtu comme

un simple soldat, gueux et d'une avidité qui le faisait ressembler à un courtisan affamé plutôt qu'au futur maître du monde.

Titus fit sonder le terrain par des amis communs. Sa démarche pleine d'humilité toucha un esprit hautain : rendre visite le premier à Mucien, c'était lui rendre publiquement hommage. Bien accueilli, Titus fit un chemin rapide; il usa avec tact de tous les moyens de plaire qu'il tenait de la nature ou de l'art, sut concilier les intérêts opposés, adoucir les blessures de la vanité, faire tomber un à un tous les griefs. Mucien fut conquis par la douceur du négociateur, par sa tendresse, par son effusion. On en vint à promettre que Vespasien serait désormais un frère pour son bienfaiteur, Titus un neveu et presque un fils. Quelle grâce irrésistible n'inspira pas à un ambitieux l'assaut décisif et la conquête suprême ! Mucien en effet

pouvait donner l'empire : Titus le lui avouait et il disait la vérité. Ce rôle plut à une âme à la fois indolente et orgueilleuse, qui s'accommodait d'un désintéressement sans péril et d'une générosité sans exemple jusque-là dans l'histoire. Vieux, sans enfants, il n'eût régné que pour accepter un successeur ; il jugea plus court de revêtir de la pourpre le père de Titus et de Domitien ; il jugea plus glorieux d'étonner le monde. Dès lors il fut un auxiliaire tout-puissant. Non-seulement son adhésion entraîna l'Orient, mais, chose singulière, son éloquence persuada le seul homme qui s'opposât sincèrement à l'entreprise : cet homme, c'était Vespasien[1].

Vespasien n'avait point de goût pour les grandeurs. D'une simplicité vraiment bourgeoise, il s'estimait heureux de la vie des camps

1. Josèphe, *Guerre des Juifs*, VI, x, 4.

[illegible] de mener à bonne fin la guerre qui lui était confiée. Loin de partager les espérances de son fils, il fut pour ses com[illegible]. Dès qu'il eut appris l'avénement d'Othon, il fit prêter serment à Othon par son armée. Dès qu'il eut appris l'avénement de Vitellius, il fit prêter serment à Vitellius. Il mit à ses deux actes l'exactitude et l'empressement d'un fonctionnaire, sans égard pour les suggestions de Titus. Il chérissait son fils, il blâmait ses idées. Trop doux pour l'affliger, trop faible pour réprimer ses menées, il préférait les ignorer, le laissait faire, regrettait d'être peu à peu compromis, s'occupait uniquement de poursuivre les Juifs et d'emporter une à une toutes leurs places fortes. Les discours et les supplications de Titus parvenaient quelquefois à l'ébranler, mais son bon sens répugnait aux aventures, sa droiture à la guerre ci-

vile; de plus il avait peur. « Quoi! risquer à soixante ans sa renommée, sa vie, celle de deux fils à la fleur de l'âge! S'exposer aux jeux de la fortune, au choc redoutable de l'armée de Germanie, aux coups des assassins, à la jalousie des autres généraux, à la trahison de ses propres amis! » En vain, après qu'on eut appris la mort d'Othon, Titus montrait une lettre de l'empereur qui chargeait Vespasien de le remplacer et de le venger. Vespasien, qui connaissait le talent de son fils à contrefaire toutes les écritures, s'émut peu de cette lettre fausse, qui n'était faite que pour tromper le vulgaire. En vain Titus lui énumérait toutes les forces dont il disposait, l'alliance des rois de l'Asie entière, les auxiliaires de toutes les cités grecques et de toutes les îles, les légions d'Égypte et de Syrie, celles de Mésie, d'Illyrie, de Pannonie, indignées de l'insolence et des préten-

tions de l'armée du Rhin, qui écrasait l'Italie. Vespasien rappelait le sort de Clodius Macer et de Scribonianus, tués le lendemain de leur révolte. En vain Titus lui rappelait que deux mille hommes tirés des légions de Mésie l'avaient déjà proclamé à Aquilée, à la mort d'Othon, parce qu'ils avaient servi sous ses ordres en Judée. Vespasien répondait que ces deux mille hommes étaient aussitôt rentrés dans le devoir. Titus, désespéré, sentait l'occasion lui échapper s'il laissait à Vitellius le temps de s'affermir. Mucien, mandé par lui, vint de Syrie pour décider Vespasien. Après plusieurs entretiens secrets, il lui tint devant tous ses officiers le langage le plus propre à le faire prononcer et au besoin à le compromettre. Tacite, pour mieux transmettre le souvenir de ce discours, en a composé un fort éloquent, où l'on reconnaît son style, et qu'il n'est pas inutile de traduire,

afin de mieux comprendre les personnages :

« Tous ceux qui méditent une grande entreprise doivent examiner si elle est utile à l'État, glorieuse pour eux, opportune, ou du moins sans obstacle sérieux. Ils doivent aussi considérer si le conseiller qui les exhorte est prêt à partager leurs périls, et savoir, en cas de succès, à qui reviendra l'honneur suprême. Or, c'est moi, Vespasien, qui t'appelle à l'empire, autant pour le bien de la chose publique que pour ta gloire : après les dieux, tu tiens le monde dans ta main. Ne t'effraye pas de mes paroles, parce qu'elles ressemblent à celles des flatteurs : être élu après un Vitellius est moins un sujet d'envie qu'une injure. Ce n'est ni contre l'énergique vigilance d'Auguste, ni contre la ruse du vieux Tibère, ni contre la famille de Caïus, de Claude et de Néron, affermie par une longue possession, que nous nous révoltons : tu

as respecté jusqu'aux aïeux de Galba. Être immobile plus longtemps, laisser souiller et perdre la république semblerait engourdissement et lâcheté, même quand la servitude serait pour toi aussi sûre que honteuse. Mais il est déjà loin le temps où l'on pouvait seulement te soupçonner d'ambition ; tu n'as d'autre asile que le trône. Corbulon égorgé est-il sorti de ta mémoire? Sa famille était plus illustre que la nôtre, je l'avoue : Néron cependant surpassait Vitellius par sa naissance. Celui qui se fait craindre est toujours assez noble pour ceux qui le craignent. Vitellius prouva qu'une armée peut faire un prince, lui qui n'avait ni réputation ni services militaires et qui ne fut proclamé qu'en haine de Galba. Il n'a vaincu Othon lui-même, ni par son talent de général ni par la force de son armée, mais par le désespoir trop prompt d'un efféminé qu'il a su rendre déjà regrettable

et presque grand. Aujourd'hui, il disperse les légions, désarme les prétoriens, sème d'innombrables germes de guerre, tandis que ses soldats éteignent ce qui leur reste d'ardeur et de fierté dans le vin et la débauche, à l'exemple de leur maître. Pour toi, tu comptes en Judée, en Syrie et en Égypte neuf légions complètes, que les batailles n'ont pas épuisées, que la discorde n'a pas affaiblies, aguerries par l'exercice, victorieuses de l'étranger. Tu as des flottes, une cavalerie, des auxiliaires nombreux, des rois dévoués, et, avant toute chose, ton expérience.

« Je ne prétends rien pour moi-même que de n'être pas inférieur à Valens et à Cécina. Toutefois ne dédaigne pas Mucien comme allié, parce que tu ne l'as pas pour rival. Je me préfère à Vitellius : je te préfère à moi. Ta maison a été honorée des insignes du triomphe ; tu as deux fils, *l'aîné est déjà capable de régner,*

et ses premières armes l'ont rendu cher, même à l'armée du Rhin. Je serais fou de ne pas céder l'empire à celui *dont j'adopterais le fils*, si j'étais empereur. Du reste, les succès et les revers ne seront pas un lot égal pour nous. Si nous remportons la victoire, je n'aurai d'autre rang que celui que tu m'assigneras, tandis que nous partagerons les risques et les dangers. Bien plus, réserve-toi de diriger les armées d'Orient : laisse-moi le soin de marcher sur Rome et les hasards des combats. La discipline est plus puissante chez les vaincus que chez les vainqueurs : le courage des premiers est enflammé par la colère, la haine, la soif de vengeance ; les seconds s'endorment dans un confiant et dédaigneux orgueil. La guerre même dévoilera les tumeurs cachées et les plaies envenimées de nos adversaires. Si j'espère beaucoup de ta vigilance, de ton économie, de ta

prudence, je n'espère pas moins de la torpeur, de l'ignorance, de la cruauté de Vitellius. Enfin la guerre nous sauve, la paix nous perd, car le conseil même que nous tenonsestdéjà la révolte. »

Tacite a prêté à Mucien le langage qui lui convient. C'est bien là le personnage énergique et fastueux qui a entraîné Vespasien, lui a frayé la route, s'est complu, une fois à Rome, à faire sentir à tous que Vespasien lui devait l'empire [1], et plus tard le rappelait volontiers à l'empereur lui-même par son indolence voluptueuse ou par ses sarcasmes [2]. L'exemple de Mucien enhardit les plus timides : on pressa Vespasien. Titus, qui le savait superstitieux comme tout bon Romain, lui montra les présages qui depuis longtemps annonçaient sa

1. Tacite, *Histoires*, livre IV, § 4.
2. Suétone, *Vie de Vespasien*, § 13.

grandeur, les astres favorables, les prophéties du prêtre du mont Carmel ; mais ce qui devait surtout toucher cet esprit éminemment sensé, c'était le sentiment de sa situation. Il était vrai, on l'avait si bien compromis qu'il ne lui restait plus d'autre parti que la rébellion. Il s'y résigna, promit de s'y préparer, ne laissa aucun doute à Mucien, qui retourna dans son gouvernement accablé de caresses par Titus. Toutefois, il remettait toujours : entre la résolution et l'action, l'intervalle eût été long si Titus n'eût brusqué [1] le dénoûment. Il écrivit à Tibère Alexandre, répandit dans le camp de Judée l'impatience et la sédition, passa de nouveau en Syrie, où il fit annoncer par Mucien que Vitellius allait rappeler les légions de Syrie pour les envoyer sur le Rhin ; or les soldats, unis par des liens de famille et d'amitié, ché-

1. Dion Cassius, LXVI, 2.

rissaient ce doux pays comme une seconde patrie.

Bientôt l'incendie éclata. Aux kalendes de juillet, Tibère Alexandre proclama Vespasien et lui fit prêter serment par ses soldats. Le cinq des nones du même mois, l'armée de Judée se prononça avec impétuosité, sans être assemblée ni excitée par aucun discours, sans attendre la présence de Titus qui revenait d'Antioche. Quelques légionnaires, voyant leur général sortir de sa tente, le saluèrent empereur; des cris s'élevèrent, on accourut, la clameur devint universelle, l'enthousiasme irrésistible; les épées furent tirées; Vespasien, menacé de mort par ses partisans furieux [1], accepta enfin les titres de César et d'Auguste que la foule lui décernait. Mucien n'attendait que cette nouvelle. Tout l'Orient l'imita, et les légions

1. Josèphe, *Guerre des Juifs*, VI, x, 4.

d'Illyrie, de Mésie, de Pannonie, de Dacie, à la lecture des lettres du nouvel empereur, se précipitèrent sur l'Italie, conduites par Antonius Primus, Gaulois, né à Toulouse, surnommé dans son enfance *Bec de coq* (*Becco*)[1], grand discoureur, général plein de feu, téméraire, amoureux du pillage, mêlant les vols et les largesses, jaloux de s'illustrer et de plaire à un nouveau maître. Antonius Primus saccagea tout sur son passage, défit les vitelliens, traita Rome en ville conquise, fit mettre à mort Vitellius, ne laissa rien à faire à Mucien, si ce n'est de le calomnier, rien à Vespasien, si ce n'est de le reléguer à l'écart, juste salaire de ceux qui rendent aux princes de trop grands services et leur immolent leur pays.

Ce qui me frappe dans le récit de cette révolution, c'est un mot échappé à Tacite, aveu

1. Suétone, *Vie de Vitellius*, § 17.

précieux, trait décisif, pour ceux qui savent combien la concision d'un historien qui était ami des Flaviens couvre de réticences et de respect des convenances. « L'armée de Judée, dit-il, proclama Vespasien avec tant d'ardeur qu'elle n'attendit même pas son fils Titus qui revenait de Syrie. » Titus, en effet, le chef de la conspiration, le grand machinateur, l'ambitieux qui avait fait Vespasien empereur malgré lui, méritait d'être à la fête ; mais sa joie n'en fut pas moins grande : il jouissait de son œuvre ; il savait qu'il aurait la meilleure part de la puissance dévolue au chef de sa famille, en attendant qu'elle lui échût tout entière par droit d'héritage et par sa politique. Dans de semblables aventures, le cœur humain ne peut être sondé : le philosophe le plus clairvoyant est forcé d'ignorer dans quelle mesure le dévouement filial s'allie à l'égoïsme.

Les événements qui remplirent la fin de l'année 69 et le commencement de l'année 70 sont lamentables et ne méritent pas d'être racontés. Il faut plaindre ceux qui lisent sans dégoût les détails d'une guerre civile. Les Flaviens ont coûté à Rome des flots de sang et avancé sa démoralisation politique. Le soulagement qu'apporte une tyrannie nouvelle ressemble à la maladie qui chasse une autre maladie pour reposer, mais pour affaiblir encore le malade. Vespasien avait appris la victoire de Crémone, les progrès de ses lieutenants et le supplice de Vitellius par des sénateurs, des chevaliers, des transfuges de tout rang, qui avaient affronté les tempêtes de l'hiver pour lui apporter leur hommage; chaque galère les déposait sur le môle d'Alexandrie, d'autant plus nombreux que les nouvelles étaient plus favorables. Vespasien était depuis plusieurs mois en Égypte,

prêt à affamer Rome si elle résistait, à occuper l'Afrique si la guerre était incertaine, à se retrancher dans le royaume des Pharaons, admirablement défendu par la nature, si Mucien était vaincu. Titus était avec lui et savourait la douceur tant désirée d'être puissant, d'être riche, d'être flatté. Il forçait même son père à se prêter à d'indignes comédies, propres à ajouter au prestige du pouvoir suprême. Vespasien faisait des miracles, comme Simon le Magicien ou le thaumaturge Apollonius. Deux misérables, l'un aveugle, l'autre boiteux, l'arrêtèrent sur la place publique : ils le supplièrent de le guérir; Sérapis, pendant leur sommeil, leur avait signifié à l'un qu'il recouvrerait la vue si l'empereur daignait cracher sur ses yeux, à l'autre qu'il marcherait droit si l'empereur avait la bonté de lui donner un coup de pied. Vespasien rougit d'abord, honteux pour

l'humanité et pour lui-même. Pressé par ses amis et par son fils, il cessa de résister, il cracha, il donna le coup de pied, et le miracle s'opéra. Ainsi fut établi, pour les Orientaux, le dogme de sa divinité.

Des soins plus graves l'appelaient en Italie. La famine menaçait ; Rome était livrée au désastre ; les soldats y régnaient en maîtres ; la Gaule et la Germanie se révoltaient ; Domitien enfin, son second fils, à peine âgé de dix-sept ans, qu'il avait laissé à Rome, enivré de sa grandeur subite, incapable de se conduire, gâté par l'adulation publique, indocile aux conseils de Mucien, se livrait à ses passions effrénées, prodiguait les magistratures, multipliait les destitutions. Son père lui écrivit même à ce sujet une lettre ironique où il le remerciai « de ne pas l'avoir destitué lui-même et de lui permettre de régner. » Vespasien eut avec Ti-

tus un long entretien avant de s'embarquer. Titus avouait qu'il s'était efforcé d'adoucir l'empereur envers son frère, en lui remontrant que la principale force d'un souverain qui veut fonder une dynastie c'est le nombre de ses enfants. Je ne doute pas que le jeune ambitieux n'ait plaidé cette thèse, s'inquiétant peu du reste des témérités d'un enfant qui avait douze ans de moins que lui ; mais le sujet secret et capital de l'entretien ce fut Mucien, le trop puissant Mucien : Mucien qui excitait bien autrement les alarmes de Titus; Mucien qui était à Rome, agissait en maître, tenait les armées dans sa main, exerçait un pouvoir discrétionnaire, promulguait des édits, apposait le sceau que Vespasien avait dû lui confier, multipliait les concessions, remplissait son trésor, se vantait d'être appelé *frère* par Vespasien, racontait à tous qu'il lui avait donné l'empire,

et se flattait de le partager avec lui [1]. Il était dangereux de laisser Mucien exposé à des tentations croissantes ; il était nécessaire de le ramener, par une prudente politique et une ingratitude savamment graduée, au rang de courtisan. Après s'être concertés, le père et le fils se séparèrent ; l'un partit pour Rome, afin d'y apprendre le métier d'empereur, l'autre retourna en Judée, afin d'y affermir sa gloire et ses titres à l'héritage d'Auguste.

1. Dion Cassius, au chapitre déjà cité.

II

LE GOUVERNEMENT DE VESPASIEN

« Vespasien, dit Tacite, est le premier empereur qui soit devenu meilleur en régnant. » Tacite est dupe de son affection pour les Flaviens, ou plutôt d'un effet d'optique toujours favorable à ceux qui montent sur un trône. Il suffit qu'ils ne soient pas altérés par la grandeur pour que les cœurs soient touchés ; il suffit qu'ils restent semblables à eux mêmes, avec leurs qualités et les défauts qu'ils montraient dans la condition privée,

pour qu'on leur voue une reconnaissance qui approche de l'admiration. Singulière preuve de la défiance que les hommes nourrissent contre le despotisme, des maux certains qu'ils en attendent, du venin éternel qu'ils y savent caché !

Vespasien avait soixante ans lorsqu'on lui jeta sur les épaules la pourpre et le fardeau des affaires. A cet âge on n'a plus ni les passions, ni l'orgueil, ni la crédulité qui entraînent un novice. Accoutumé à une vie modeste et parfois misérable, il garda le goût de la simplicité. Il n'habitait pas volontiers le Palatin, où le souvenir des splendeurs impériales le gênait : il préférait les jardins de Salluste, qui s'accommodaient mieux à l'aisance d'un particulier. Il ne voulut point de gardes, laissa sa porte ouverte, reçut à toute heure ceux qui se présentaient, abolit l'usage de fouiller quiconque s'approchait de l'empereur, même une femme ou

une jeune fille, se laissa aborder dans la rue ; en un mot, si ses actes furent d'un maître, ses manières furent celles d'un républicain ; il n'y mit ni affectation ni politique ; il continua d'être ce qu'il avait été et trouva plus commode de ne rien changer aux habitudes de toute sa vie. Sa présence suffit pour que la puissance la plus absolue passât des mains de Mucien dans ses mains. La bassesse inébranlable du sénat, la flatterie des courtisans, la soumission des soldats lui permettaient d'aller plus loin encore et l'on eût applaudi même à des crimes. Vespasien conserva le pli de certaines vertus bourgeoises qui répugnaient également à la violence et à la grandeur. Pour bien comprendre ce caractère, il est utile de retracer le portrait qu'en ont laissé les historiens et de le compléter par l'étude des monuments figurés.

Le nouvel empereur avait la taille carrée, les

membres robustes et compactes, une santé excellente qu'il entretenait en se frottant tout le corps avec des mouvements énergiques et cadencés, et en faisant diète un jour par mois. Son visage semblait contracté par un effort continuel. Ses contemporains qualifiaient fort grossièrement la nature de cet effort et en tiraient des plaisanteries de mauvais goût qu'il faut laisser à son biographe Suétone. Cette expression, ou plutôt cette tension est indiquée sur les monnaies frappées pendant son règne; elle est rendue plus vivement par la statue et le buste de marbre qu'on voit au Louvre. La statue représente Vespasien en costume civil, c'est à dire en toge; il tient un rouleau dans sa main gauche; le bras droit est cassé; à ses pieds est une boîte ouverte, où sont rangés d'autres rouleaux, contenant le texte manuscrit des lois qu'il a promulguées. On ne doit pas

s'arrêter devant un buste colossal, œuvre d'un artiste sans talent, molle, banale, sans accent individuel. Le petit buste, au contraire, qui est à côté, est plein de finesse ; rapproché de la tête de la statue, il nous donne les traits suivants : un front ridé, contracté, labouré par cette apparence d'effort dont parlent les auteurs ; un crâne chauve, avec quelques cheveux épargnés sur le sommet et au-dessus de chaque oreille ; une tête ronde, pleine, d'heureuse proportion, qui ne peut contenir que des impressions nettes et un cerveau sain ; l'oreille plaquée, jolie, bien ourlée ; des yeux enfoncés dans leur orbite, attentifs, marqués au coin de rides narquoises qu'on retrouve aux yeux d'Henri IV ; le nez gros, tirant vers l'aquilin ; les pommettes hautes ; le menton pointu, accusé, avec cette nuance de bouffonnerie dont les modernes ont fait un type (Pulcinella) ; la bouche souriante, scep-

tique, crispée, sans que cette crispation aille au delà de la malice et nuise à un air de bonté.

Si le visiteur qui parcourt le Louvre monte de la galerie des marbres à la salle des bronzes, il reconnaîtra dans une vitrine un autre buste en bronze, de grandeur naturelle, qui représente Vespasien ; le caractère général est le même, mais les traits sont sensiblement plus laids. Le nez a la pointe épaisse et lourde ; le menton est enflé, énorme et touche à la difformité ; le cou est trapu ; les joues sont trop grasses ; la tension plaisante que trahit la physionomie fait presque accepter la comparaison de Suétone ; les yeux, à peine fendus, bridés, mais clairs et petillants, laissent percer l'esprit et la pénétration comme un rayon de soleil à travers la fissure d'un rocher ; la bouche est serrée, ses coins pleins d'astuce complètent une tête de vieux procureur telle que nous voulons

en voir au théâtre, ou d'usurier retors tel que nous en rencontrons aujourd'hui dans le monde élégant de tous les pays. Ce dernier buste est saisissant par la réalité du type : rien n'est moins noble, rien n'est plus vivant. Il est probable qu'il a été copié avec fidélité, je dirais volontiers moulé sur l'image en cire que Vespasien conservait dans son atrium, comme tout Romain de distinction, et que Domitien dut confier aux artistes dès que son père eut été proclamé. Au contraire, le buste en marbre et la statue offrent une personnalité moins sensible ; ils ont été ennoblis, par l'ordre de Titus peut-être, qui revint un an plus tard à Rome et qui s'attacha à déguiser la vulgarité de sa famille pour composer un idéal plus propre à séduire la postérité.

Malgré la différence des détails, ces œuvres concordent assez pour constituer un type unique : elles varient par l'intention et l'exécution,

l'ensemble est le même. L'air général est la bonhomie et l'égalité d'humeur dans une contention perpétuelle, l'habitude de la ruse et de l'application tempérée par un naturel heureux, l'exactitude d'un travailleur et la pénétration d'un homme d'esprit qui raille les hommes autant qu'il s'en défie, une régularité de fonctionnaire unie à la cupidité d'un spéculateur, un grand sens avec une pointe gasconne, une vieillesse aimable, le mépris des courtisans, la satisfaction de jouir de biens tardivement acquis.

Appliqué, exact, modéré, Vespasien était en effet un administrateur à son poste plutôt qu'un César. Il était le modèle d'un préfet de Rome et se croyait encore gouverneur de province. Levé avant le jour, il se faisait lire les lettres et les rapports, s'habillait lui-même en causant avec ses amis, donnait audience, expédiait les affaires ; ce n'était qu'après les avoir expédiées qu'il

se faisait promener en litière ou se reposait. Il avait perdu sa femme et repris une ancienne maîtresse qui était une affranchie et s'appelait Cænis. Il se reposait auprès de Cænis, avec qui il vivait maritalement, et, lorsqu'elle fut morte à son tour, auprès des concubines qu'il choisit sans vergogne et dont il forma une sorte de harem ; ce fut son seul luxe, ridicule à son âge, mais qui parut un scandale assez innocent auprès des terribles fantaisies de ses prédécesseurs. Après la sieste, le bain ; après le bain, le souper. C'était le moment où il montrait le plus d'indulgence et l'humeur la plus douce : les gens de sa maison en profitaient pour présenter leurs requêtes ou enlever les faveurs. Il aimait à faire le plaisant jusqu'à la bouffonnerie ; ses propos de table étaient grossiers jusqu'à l'obscénité. Par là se trahissait sa mauvaise éducation et sa nature vulgaire. Aussi n'avait-il aucun mérite

[illegible] insensible aux flatteurs ou à rire des généalogistes du temps qui voulaient le rattacher aux dieux. Il se vantait même de son ancienne médiocrité et de sa basse origine. En [illegible] il ne pouvait s'asservir aux convenances, [illegible] à toute étiquette, il déclarait que la représentation était pour lui une gêne, la grandeur un supplice. Il retournait avec joie dans la petite maison de campagne que possédait sa famille dans la Sabine ; il buvait dans la coupe de son aïeule Tertulla de préférence aux coupes d'or ou d'argent. De sorte qu'on lui sait moins de gré de sa simplicité lorsqu'on s'aperçoit qu'elle n'était pour lui qu'un refuge.

Le vice capital de Vespasien était la cupidité. Il n'était pas avare, il était insatiable, défaut royal, fréquent surtout chez les princes qui ont manqué de tout et veulent s'assurer de l'avenir : il leur semble que la richesse est

une protectrice qui survivra même à leur puissance. Les modernes parlent quelquefois de l'avarice de Vespasien, trompés par le mot latin *avaritia*, qui signifie *cupidité*. La Fontaine était trop bon latiniste pour s'y laisser prendre. « Gens de rapine et d'avarice, » fait-il dire à son paysan du Danube. Vespasien était rapace, et tous les moyens lui étaient bons ; c'était dans le sang, il était fils d'usurier. Mucien, par son ordre, avait commencé à remplir le trésor impérial à la faveur de la guerre civile. A peine arrivé à Rome, l'empereur déclara qu'il lui fallait 800 millions comme nerf d'un bon gouvernement. Il rétablit les impôts les plus lourds, doubla le tribut des provinces, vendit les honneurs, les exemptions, les grâces, ne recula pas devant les trafics sordides, fit le métier de brocanteur, se servit de sa maîtresse Cænis pour rançonner les

ambitieux, éleva aux plus grands emplois des coquins, auxquels il faisait rendre gorge dès qu'ils s'étaient enrichis : il les appelait *ses éponges*. Il partageait les bénéfices de ses huissiers s'ils vendaient les audiences, forçait un de ses cochers, qui pendant un voyage ferrait ses mules pour donner du temps aux solliciteurs, à partager avec lui la somme qu'il avait reçue. L'impôt qui lui a assuré l'immortalité du ridicule n'était cependant pas le plus répréhensible : ce n'était que le fermage des spéculateurs qui exploitaient l'infirmité humaine et lui offraient à prix convenu les récipients [1] auxquels nous avons attaché le nom d'un César. Ce César avait trop d'esprit pour ne pas sentir sa honte ; mais il se servait de son esprit pour couvrir ses vilenies par des

1. C'étaient de grands vases en terre cuite, hauts comme des amphores, semblables à des tonneaux coupés (*dolia curta*).

bons mots. Suétone, qui le peint sous son jour le plus beau, fait cette remarque profonde, qu'il était surtout facétieux quand il méditait de sales actions. Il savait que le rire désarme et qu'un bouffon cesse d'être odieux. Un de ses favoris lui demandait un poste pour un homme qu'il prétendait son frère. L'empereur fit venir secrètement l'aspirant, en tira la somme qu'il avait promise à son protecteur, lui donna la place, et, quand le favori revint à la charge : « Cherche un autre frère, lui dit-il, celui dont tu me parles est devenu le mien. » Les députés d'une ville lui apprenant qu'on avait voté une somme importante pour lui ériger une statue colossale : « Voici la base, » dit-il en tendant le creux de sa main. Il avait beau railler, les Romains le raillaient d'une façon plus sanglante. A ses funérailles, le premier pantomime, nommé Favor, faisait

le personnage de l'empereur, suivant la coutume, imitait sa démarche, son costume, ses airs, jusqu'à ses paroles : « Quelle ruineuse cérémonie ! s'écria-t-il brusquement lorsqu'il fut en face des procurateurs ! combien coûtera-t-elle ? — Deux millions, lui répondirent les procurateurs. — Donnez-moi vingt-cinq mille livres et jetez-moi, si vous le voulez, dans le Tibre. »

Du moins faut-il rendre à Vespasien cette justice qu'il usa bien des trésors mal acquis. Il soulagea les misérables, ranima le commerce, rendit aux travaux publics leur activité, donna des pensions aux consulaires ruinés, aux professeurs de lettres grecques et latines, aux artistes, aux acteurs mêmes. Il entassait pour répandre, il volait pour être utile, il était avide du bien d'autrui, mais il en était généreux ; il s'efforça de réparer les maux de

l'anarchie, de rétablir l'ordre, l'économie, la police dans l'État. Après les horreurs de plusieurs guerres civiles accumulées, il lui était plus facile de conduire les esprits fatigués, de contenter les intérêts en souffrance, de renvoyer sans promesses nouvelles les soldats gorgés de pillage, de ramener le règne des lois lorsqu'on avait appris à le regretter et de reprendre le jugement des innombrables procès que les révolutions avaient suspendus. La force avait donné l'empire à un général qui aurait pu n'aimer que la guerre : le hasard favorable voulut que cet usurpateur eût des goûts et des talents d'administrateur, quand Rome bouleversée n'avait plus d'autre passion que celle d'être administrée. Fidèle à son origine bourgeoise, Vespasien pratique tranquillement ce que lui conseille la raison; il n'a d'autres vertus que celles d'un père de

famille, mais il les a ; il n'a point de génie, mais le bon sens sur le trône est le plus grand bienfait que les peuples puissent espérer. Vespasien a le mérite d'être resté le même sous la pourpre et d'y avoir conservé ses qualités d'homme privé. C'est une chose si rare qu'elle tient du miracle et qu'elle doit lui faire pardonner la vulgarité, la bonhomie familière, le cynisme, qui détruisent chez lui toute impression de majesté. Les intentions étaient bonnes, l'attitude mauvaise ; César ridicule, parce qu'on en avait fait un César, il eût été un excellent magistrat. Il aimait l'égalité, traitait ses sujets comme des concitoyens, les faisait rire par ses plaisanteries, souvent grosses, parfois fines, souffrait qu'on lui répondît sur le même ton et vertement, montrait cet équilibre d'esprit qui produit la bonne humeur avec une pointe de goguenardise. En un mot, il fut pour

les Romains un consolateur. Les délateurs cessèrent d'être écoutés; le sénat et l'ordre des chevaliers, sérieusement consultés, se relevèrent. Rome eut un peu de répit ; on respira, on eut le temps de se refaire pour supporter plus tard de nouveaux malheurs.

Dès le début de son règne, Vespasien avait inauguré d'une manière significative l'ère des réparations. Il avait voulu, avant tout. restaurer le Capitole, c'est-à-dire le double sanctuaire de la religion d'État et des lois. Le temple de la trinité capitoline, sauvegarde de l'empire, et le tabularium, archives de la toute-puissante administration, avaient brûlé pendant les troubles civils. C'étaient même les Flaviens qui avaient causé l'incendie ; car Flavius Sabinus, frère de Vespasien, en se faisant assiéger dans le Capitole, y avait attiré le fer et la flamme. Des monceaux de ruines immenses

semblaient défier tous les efforts. Vespasien donna l'exemple. Une hotte sur le dos, il emporta les premiers déblais. Il est inutile d'ajouter que des travaux ainsi commencés devaient marcher vite. Vespasien put déposer la hotte et s'en remettre aux soins de L. Vestinus, chevalier considérable, Gaulois d'origine, comme Antonius Primus : Antonius etait de Toulouse, Vestinus de Vienne. Très-actif, très-intelligent, ce Vestinus fut l'Agrippa de Vespasien, tandis que Mucien s'en fit le Mécène. Les défenseurs des nouvelles dynasties sont épris de ces résurrections ; ils vont même jusqu'au plagiat ; ils croient abriter leur maître sous la protection de souvenirs déjà consacrés, et se livrent avec passion à la pratique de cette sorte d'archéologie. Mucien, le nouveau Mécène, qui ne mérite plus désormais l'attention de la postérité, attirait quel-

ques beaux esprits, vivait dans la mollesse, s'entourait d'un luxe effréné, se permettait toutes les débauches, riait de l'infamie, était assuré de l'impunité, faisait un recueil de mémoires et de lettres, et écrivait pendant ses loisirs forcés une histoire naturelle où l'on prétend que Pline a plus d'une fois puisé.

Vestinus au contraire était infatigable. Le 11 des kalendes de juillet de l'an 71, la première pierre du temple capitolin fut posée avec pompe. On avait entouré le périmètre du temple de bandelettes ; la haie était formée par des soldats qui tous avaient des noms d'heureux présage, Félix, Fortunatus, Faustus, Pius, etc... Les vestales, suivies d'un double chœur de jeunes garçons et de jeunes filles qui n'avaient point encore porté le deuil de leurs parents, aspergèrent le sol d'eau puisée par elles aux sources ; le pontife Plautius Ælianus

le purifia par le triple sacrifice d'un taureau, d'un porc et d'une brebis ; le préteur Helvidius Primus, après avoir invoqué la trinité du Capitole, Jupiter, Minerve et Junon, prit le câble ; tous, prêtres, sénateurs, chevaliers, plébéiens, le saisirent derrière lui et traînèrent en cadence la pierre fondamentale jusqu'à sa place. Dans le trou qu'elle devait occuper, on jeta de l'or vierge, de l'argent qui n'avait jamais été fondu par le feu. Le monument fut poussé rapidement. Le plan ancien fut respecté, comme il l'avait été par Sylla ; c'était le plan étrusque, trois sanctuaires parallèles avec une seule façade. Les formes générales et l'ordre, qui était corinthien, furent reproduits, mais avec des proportions plus élancées, plus de hauteur, plus de richesse. Des médailles de bronze frappées sous Vespasien en donnent quelque idée. On y voit les six colonnes de la façade, l'entre-

colonnement plus large au milieu ; Jupiter, assis dans le fond de son sanctuaire, tenant le sceptre et le foudre, Minerve, dans le sanctuaire de droite, debout, casquée, s'appuyant sur sa lance ; Junon, dans le sanctuaire de gauche, debout, le torse nu, renversant une patère à libations. Les degrés, les statues qui les précèden·, le fronton avec sa décoration, les aigles qui forment les acrotères, le quadrige qui surmonte le faîte, tout est indiqné d'une manière rapide ; l'imagination des érudits est refroidie plutôt qu'excitée par la précision insuffisante des détails [1].

La restauration du temple capitolin était un symbole : l'empire allait être restauré comme

1. On pourra cousulter ces représentations au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale et jeter en même temps un regard sur les monnaies de Vespasien, dont les revers sont d'un caractère éminemment historique : le char triomphal à quatre chevaux, Rome adossée aux sept collines, la Judée pleurant au pied d'un palmier, auquel la Victoire suspend un trophée, etc.

son palladium, qui devenait, aux yeux des usurpateurs, le palladium de leur dynastie; mais ce n'était pas à Vespasien qu'il appartenait de déduire ces conséquences. Trop sensé et trop sceptique pour être un fondateur, il se contentait d'agir en père de famille ; il amassait pour ses enfants. Aussi les deux premières années de son gouvernement offrent-elles peu d'intérêt ; elles ne sont remplies que par les expédients ou les exigences de l'administration. Il faut que Titus soit revenu de Judée, qu'il ait pris pied à Rome, qu'il ait reconnu le terrain, pour que ses actes aient un caractère politique et tendent vers un but, car c'est Titus qui est le créateur, l'ambitieux, le poëte; c'est Titus qui travaille pour l'avenir, c'est-à-dire pour lui-même ; c'est Titus qui est l'âme, Vespasien n'est que l'instrument. Le problème historique ne se pose que lorsque Titus entre

en scène avec une vigueur qu'on n'a point assez fait ressortir. Son plan est très-net ; s'il a échappé aux historiens, c'est parce qu'ils se sont bornés à raconter les bienfaits d'un règne éphémère, parlant de Titus avec attendrissement, c'est-à-dire sans critique.

VI

L'ASSOCIATION A L'EMPIRE

Titus avait espéré réduire promptement Jérusalem, soit par une capitulation, soit par la force. Les Juifs, acharnés à leur propre perte, refusèrent ses conditions et firent une défense admirable. Il fallut accepter les lenteurs d'un siége dont les détails sont relatés par le témoin Josèphe. Titus, désespéré d'abord d'une résistance qui le retenait loin de Rome, ne se fiant qu'à demi à l'habileté de son père, se ras-

sura plus tard lorsqu'il apprit quel accueil on avait fait à Vespasien. Tranquille sur l'établissement de l'empire, consolé par l'amour de Bérénice, charmé par des flatteries nouvelles pour lui, entouré d'une cour magnifique que lui fournirent les petits rois de l'Orient et tous les Romains qu'avaient attirés d'Italie l'intérêt, l'espoir, le désir de s'emparer de l'oreille encore libre du prince, il se résigna à devenir un héros. Il se comporta vaillamment, exposa sa vie avec témérité, fut vainqueur et se vengea de tout ce que les Juifs lui avaient fait craindre par la destruction de Jérusalem. Raser une ville illustre et florissante parce qu'elle s'est révoltée justement, disperser une nation parce qu'elle a été poussée aux dernières extrémités par les cruautés des procurateurs impériaux, c'était un acte de férocité inutile. On conçoit que le sénat de la république eût semé le sel sur

Carthage, quand Carthage pouvait se relever et menacer de nouveau le salut de Rome ; mais Jérusalem n'avait été ni un danger ni un exemple contagieux pour l'univers enchaîné. Titus a cédé ou à un ressentiment personnel ou à un désir plus inhumain encore de frapper les esprits par un coup terrible. Il voulait apparaître aux citoyens romains comme un foudre de guerre et un exterminateur. Il leur apprenait quel sort attendait désormais une cité qui oserait se révolter contre la famille des Flaviens. Prémices rares d'un cœur tendre et bienfaisant ! Singulier prélude à la clémence dont Titus est un type consacré ! Cette décision cruelle a été trop facilement pardonnée par les historiens chrétiens, parce qu'ils ne voyaient dans Titus qu'un instrument de la colère divine. Si la religion peut se réjouir de voir accomplir un arrêt de la Providence, l'histoire

ne doit pas juger pour cela avec moins de sévérité l'instrument aveugle et inconscient de cet arrêt. En condamnant Jérusalem, Titus ne croyait point obéir à la volonté d'un Dieu qu'il ignorait ; conseillé par l'ambition encore plus que par la vengeance, il agissait librement : il est donc responsable, il est coupable, il est sans excuse aux yeux de l'humanité.

L'hiver était arrivé ; la mer était fermée pendant toute la saison aux navigateurs prudents ; Titus attendit le printemps. Il jouit de sa puissance, distribua à ses soldats les grades et les récompenses et se promena en Asie comme un triomphateur. Les peuples lui prodiguaient la pâture dont s'enivrent les despotes novices, fêtes et mensonges, bassesse et adoration. Titus, à son tour, prodiguait les faveurs et des spectacles sanglants dont les pauvres Juifs faisaient tous les frais. Il traînait

derrière lui un grand nombre de prisonniers, que décimaient la fatigue, la maladie, la misère. Pour diminuer encore les embarras d'une telle suite, il en força 2,500 à s'entr'égorger dans l'amphithéâtre de Césarée, avec le titre de gladiateurs. Il en fit tuer 2,500 autres à Béryte, pour célébrer le jour de la naissance de son père. Toutes les villes importantes de la Syrie eurent successivement leur part de joie, et, comme elles détestaient les Juifs, elles purent se rassasier de leur sang. Les chefs cependant et l'élite des captifs furent épargnés, soignés, embarqués à l'avance, envoyés en Italie pour parer le triomphe que se promettait le destructeur de Jérusalem. Ce faste et ces allures tyranniques effrayaient les Romains. Les alarmes redoublaient lorsqu'on apprenait les priviléges accordés au roi Agrippa et à sa sœur, la réception des ambassadeurs parthes apportant

les vœux de Vologèse, la consécration du nouveau bœuf Apis par Titus, qui, pour obéir à l'usage égyptien, avait ceint le diadème royal. Les habitants de Rome, dont l'oreille était tendue vers l'Orient, craignaient que Titus ne fût entraîné par Bérénice comme Antoine l'avait été jadis par Cléopâtre, qu'il ne voulût diviser le monde et se contenter de l'Asie ou se proclamer empereur et commencer une guerre parricide. On prévoyait de nouvelles dissensions civiles ou la ruine de l'empire. Vespasien seul ne ressentait point ces inquiétudes. Il connaissait trop bien l'ambition de son fils, de même que Titus savait trop quelle était l'affection de son père et son détachement des grandeurs. Il eût été insensé de garder avec péril la moitié de l'univers, quand l'univers entier devait lui appartenir sans obstacle. Aussi, lorsque Titus toucha la rive de Brindes,

trouva-t-il Vespasien, qui était venu à sa rencontre, comme un lieutenant au-devant de son empereur. Aucune explication ne fut nécessaire. Il suffit que Titus s'écriât : « Me voici, mon père, me voici. » Les deux cœurs se sentirent toujours d'accord. Vespasien n'avait point oublié que son fils seul l'avait fait tout-puissant. Titus était convaincu que son père n'avait accepté la toute-puissance que pour la partager avec lui.

Dès ce jour, en effet, tout est commun entre le père et le fils, les apparences aussi bien que la réalité du pouvoir, Titus a les titres et les droits césariens, impérator, consul, censeur, tribun, pontife. Vespasien avait refusé la puissance tribunitienne qui constituait sacrée et inviolable la personne du souverain : c'était une faute que Titus lui fit comprendre. Tous les deux se firent aussitôt donner par le sénat cette inviolabilité, qui était la force morale

des Césars et motivait la loi de lèse-majesté. Les monnaies de l'an 72 donnent en effet cette qualité à Titus. Ce n'est pas assez de dire qu'il était un successeur désigné : il était véritablement associé à l'empire : il y mettait la main, il y veillait, *particeps et tutor*, non pas en secret, mais publiquement, officiellement, de même qu'il s'asseyait partout sur le trône à côté de son père. Il avait alors trente ans. Homme fait, général glorieux, accoutumé à commander seul, ambitieux de naissance, politique déjà mûr, il avait sur l'esprit de Vespasien d'autant plus d'influence que Vespasien faisait le sceptique ou le plaisant. Ce fut pour complaire à Titus que Vespasien célébra par un pompeux triomphe la soumission de la Judée. Depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, monté sur le même char que son fils, il subit les fatigues de cette longue cé-

rémonie : on le voyait s'essuyer le front de temps en temps ; on l'entendait murmurer entre ses dents : « Suis-je assez fou, à mon âge ! Je n'ai que ce que je mérite. » En toutes choses il acceptait les conseils d'un fils dont il reconnaissait le talent, dont l'ascendant lui paraissait doux, qui le rajeunissait en lui communiquant sa propre chaleur ou ses vastes espérances. Sur deux points seulement il se montrait un maître jaloux : l'administration proprement dite et les finances. Modèle des fonctionnaires, il se réservait les minuties qui font un État bien réglé, et que Titus lui abandonnait avec joie. Fils d'usurier, financier dans l'âme, il poursuivait avec une insatiable cupidité l'or qui devait soutenir son gouvernement. Son fils savait mieux que personne combien étaient nécessaires à Rome ces trésors que son père entassait ; il devait en profiter

lui-même un jour; il entassait de son côté; sa délicatesse ne se révoltait que sur le choix des moyens. Il lui répugnait de voir l'empereur se salir ou se couvrir de ridicule par certains expédients auxquels il pouvait ne point recourir. Ses remontrances sur ce sujet le trouvaient railleur et intraitable. On sait comment Vespasien lui mit un jour sous le nez le premier produit de l'impôt sur les urines, dont il avait combattu l'établissement, lui demandant si cet argent sentait mauvais. Vespasien était l'homme d'affaires, le ministre des finances, l'intendant sur le trône.

Le rôle de Titus fut supérieur : il s'appliqua uniquement à la politique, et par politique il faut entendre, à une telle époque, tous les actes propres à fonder le prestige de la dynastie. Ce sens manquait à Vespasien; dans sa bonhomie, il croyait suffisant que le pouvoir fût trans-

mis comme un héritage; il était assuré de cette transmission ; il riait des prétentions et des supercheries du jeune César; incorrigible jusqu'au bout, il en riait encore à son lit de mort. Il allait expirer; on lui demandait de ses nouvelles : « Eh ! eh ! répondit-il, je sens que je deviens un dieu, » raillant ainsi l'apothéose d'usage à laquelle son fils ne le laisserait pas échapper.

Trois choses semblaient nécessaires à Titus pour incarner dans sa famille le bonheur, ou du moins la perpétuelle soumission de l'univers : effacer le souvenir des souverains qui l'avaient précédé, s'entourer d'un éclat presque divin, se faire craindre. Or Vespasien avait manqué à ces trois devoirs : il avait marié et doté la fille de Vitellius; il restait attaché à une simplicité bourgeoise; il était d'une clémence qui encourageait aussi bien les conspirations que l'excès de familiarité.

Vitellius et les aventuriers auxquels il avait succédé n'avaient point laissé de traces qui pussent inquiéter; mais il y avait un empereur, mort depuis trois ans à peine, qui était resté cher à la multitude. Othon avait dû relever ses statues et prendre son nom, Vitellius offrir un sacrifice solennel à ses mânes et achever son palais, pour devenir agréable à la plèbe romaine. Cet empereur était Néron, l'artiste couronné, qui s'était donné en spectacle à ses sujets, qui avait captivé Rome par ses prodigalités, ses orgies, ses fantaisies gigantesques, et dont le règne avait été une fête perpétuelle. Titus était jaloux de Néron. Les dynasties nouvelles ressemblent aux parvenus, qui envient tout à leurs voisins et haïssent la noblesse en essayant de l'éclipser; elles contractent des ressentiments implacables contre la dynastie qu'elles remplacent. Abolir la mémoire de Néron fut l'idée

fixe de Titus, et comme les monuments qui frappent les yeux semblent redire sans cesse le nom de celui qui les a bâtis, il s'attaqua aux monuments. La villa impériale fut bouleversée, les magnificences de la *Maison dorée* détruites, afin de rendre au public les terrains qui lui avaient été enlevés. Le prétexte était bon et la tactique habile. Néron avait en effet poussé ses empiétements jusqu'à l'Esquilin et jusqu'au Cœlius. Il occupait près de cent hectares, c'est-à-dire l'emplacement d'une ville. D'abord la voie Sacrée fut rectifiée ; pour la décorer, le colosse de bronze, fondu par Zénodore à la ressemblance de Néron, fut changé de place ; des rayons furent ajustés autour de la tête ; des attributs précis et quelques retouches bien entendues firent une statue du dieu Soleil, que les passants durent adorer. Les fondations d'un arc de triomphe, destiné à consacrer la prise de

Jérusalem, furent jetées sur la voie, devant l'entrée même du Palatin. Cet arc, en marbre pentélique, devait immortaliser à la fois Vespasien et Titus; mais comme il ne fut achevé que sous Domitien, sans doute à cause de la richesse des sculptures, Domitien le dédia au seul Titus. C'est pour cela que sous la voûte Titus est représenté sur un aigle, symbole de l'apothéose [1].

Le lac qui s'étendait entre le Cœlius et l'Esquilin fut desséché. Les prairies couvertes de troupeaux, les chaumières, les forêts giboyeuses qui l'entouraient, les beaux points de vue, disparurent. On profita de la cavité du lieu pour préparer une arène plus vaste que toutes les arènes connues; on y ménagea, jusqu'à vingt-quatre pieds de profondeur, deux étages de

1. L'inscription le qualifie également de *Divus*, ce qui ne pouvait se faire qu'après la mort d'un empereur.

constructions souterraines pour les bêtes féroces et le jeu des machines ; on entoura cet espace d'une immense construction destinée à contenir quatre-vingt-sept mille spectateurs. Ainsi fut fondé l'amphithéâtre qui devait servir de type à tous les autres, qui reçut le nom des Flaviens, et que les Romains ne désignent depuis bien des siècles que par le nom de *Colosseo* (Colisée), sans doute à cause du colosse qui en était voisin. Promettre aux plaisirs populaires un abri aussi magnifique, c'était toucher le cœur des descendants de Romulus au point le plus sensible; rien n'était plus propre à faire oublier Néron et à concilier à ses successeurs l'amour d'une multitude fainéante.

La Maison dorée fut attaquée à son tour. On la démolit sur le Palatin, on la défigura dans la vallée, on la masqua du côté de l'Esquilin par un édifice somptueux qui fut appelé le temple de

la Paix. Ce temple, que les modernes ont confondu longtemps avec la basilique de Constantin, et dont il ne reste qu'un pan de mur derrière la basilique, fut un véritable musée. On y transporta les chefs-d'œuvre grecs que contenait la Maison dorée, entre autres l'*Ialysus* de Protogène, la statue du Nil avec les seize génies de l'inondation, peut-être le *Laocoon*; on y forma une collection de manuscrits; on y reçut en dépôt les trésors des particuliers: tout y fut disposé pour le public. A la place d'honneur brillaient les trophées de la guerre de Judée, les vases d'or et le chandelier à sept branches, les images des nouveaux Césars; en un mot, le temple de la Paix devenait le temple de la famille Flavia. Enfin, comme les citoyens s'arrêtaient encore avec trop de curiosité ou de tristesse devant les restes du palais de Néron, Titus impatienté résolut de les enfouir; mais, fidèle à sa tactique, il parut ne

les sacrifier qu'à l'utilité publique, effaçant par la promesse de nouvelles jouissances les regrets qui s'attachaient au passé. Des thermes plus vastes que ceux d'Agrippa furent commencés; ils s'élevèrent sur une terrasse factice dont la maison de Néron, comblée soigneusement et plongée dans d'éternelles ténèbres, forma la substruction. Ouverts aux citoyens après la mort de Vespasien, ces thermes ont gardé le nom de *bains de Titus*.

Les raffinements contre la mémoire de Néron furent poussés plus loin. Celui-ci avait démoli sur le Cœlius un temple commencé par sa mère Agrippine, et qui devait être dédié au divin Claude. Titus se moquait de Claude comme tout citoyen de Rome; mais il releva son temple avec affectation, afin de mieux constater l'impiété de son fils adoptif. En même temps, il consacra une statue à Britannicus, empoisonné

par Néron, autant pour raviver le souvenir du crime que pour honorer le compagnon de son enfance.

Vespasien, dont les coffres regorgeaient, se prêtait à cette guerre rétrospective, parce qu'elle était l'occasion de travaux considérables qui restauraient la ville, ravivaient le commerce et occupaient des milliers de bras. Il était moins accommodant pour la seconde partie de la politique de son fils, celle qui tendait au prestige, à des origines chimériques et presque à la divinité. Les mensonges et les légendes le trouvèrent sans pitié. Il refusa de déclarer déesses, selon l'usage impérial, sa mère Vespasia Polla et sa femme Flavia Domitilla, mortes avant son avénement. Titus ne put satisfaire sa piété fastueuse envers sa mère [1] que lorsqu'il fut em-

1. Des médailles d'or, frappées sous Titus, lui donnent le titre de *Diva Domitilla Augusta*. Eckhel attribue à sa fille Flavia Domitilla, sœur de Titus, des pièces frappées l'an 80 et

pereur ; alors seulement il prodigua à sa famille les statues, les médailles commémoratives, les apothéoses. Lorsqu'on apportait à Vespasien un tableau généalogique admirable qui le faisait descendre d'un compagnon d'Hercule, fondateur prétendu de la petite ville de Réate, Vespasien haussait les épaules ou parlait du laboureur cisalpin, son aïeul. Titus rougissait et se taisait. En vain Titus le suppliait de s'entourer de gardes, d'habiter le Palatin, de ne plus repousser une pompe et un luxe qui sont le secret de la majesté des rois. En vain il demandait pour son frère Domitien, non pas une puissance qui l'eût alarmé lui-même, mais des honneurs et

l'an 81 avec l'inscription : *Memoriæ Domitillæ*. La mère de Titus fut représentée également par des monuments sculptés. Le buste qui est au Louvre est charmant, plein de finesse et de grâce. Les cheveux sont divisés en petites nattes sur toute la tête et ramenés sur le devant comme le pli d'une étoffe : cela rappelle la coiffure moderne de certaines paysannes romaines. La bouche est très-délicate, les yeux espacés comme ceux de Titus, le menton accusé.

des apparences vaines propres à én imposer à la crédulité des hommes; Domitien, à qui son père tenait rigueur, ne fut consul sérieusement, c'est-à-dire une année entière, que lorsque Titus se fut démis en sa faveur de son propre consulat. Les efforts de Titus pour entourer d'éclat la dynastie récente échouèrent contre l'opiniâtre bon sens de Vespasien. Il ne pouvait donc appliquer que dans une faible mesure sa théorie; il eut la consolation d'en être lui-même un jour la victime et de pouvoir s'immoler aux préjugés du temps.

Bérénice était à Rome; elle n'avait pas accompagné le vainqueur de Jérusalem, elle l'avait rejoint, conduite par son frère Agrippa. Titus reprit son commerce avec elle; Vespasien l'accueillit avec de grands honneurs, tenant compte de son rang, des services qu'elle lui avait rendus, de l'amour qu'elle inspirait à

son fils. Comme le Palatin n'était pas occupé par l'empereur, on la logea au Palatin. Elle y étala sa beauté, sa magnificence, des prétentions imprudentes peut-être. Les amis de Titus et les flatteurs, armée toujours nombreuse et toujours prête, lui formèrent aussitôt une cour. Titus se plaisait à combler de faveurs un des principaux instruments de sa fortune ; il était fier de montrer aux Romains qu'il avait une reine pour maîtresse ; il croyait tirer de ce scandale public un lustre nouveau, parce qu'elle n'était et ne devait rester que sa maîtresse. Les choses tournèrent autrement. Soit que les deux Juifs eussent laissé percer leur ambition, soit que le Palatin éveillât le souvenir des usurpations royales, soit que les honnêtes gens eussent été indignés de l'impudence de Titus, le bruit se répandit dans Rome que Bérénice allait être épousée, qu'elle prenait d'avance le

titre d'*Augusta*, qu'elle s'essayait aux prérogatives d'une impératrice ; le public s'émut, les soupçons devinrent un murmure, le murmure un éclat. La multitude, qui avait applaudi Messaline et Poppée et qu'avait réjouie le mariage de Néron avec l'eunuque Sporus, ne put supporter l'idée d'obéir à une étrangère. Le vieux préjugé romain reparut avec toute sa force ; les cœurs redevinrent républicains uniquement pour détester une reine. Titus protesta : on ne le crut point. Il sévit ; sa colère sembla une preuve nouvelle. Il fit battre de verges le philosophe Diogène qui l'avait raillé sur ce sujet ; on railla plus fort. Il fit décapiter Héras qui l'avait blâmé en public avec véhémence ; ce sang versé ne servit qu'à rendre Bérénice plus odieuse. Il dut enfin connaître le danger, écouter les avis de son père, écouter surtout sa propre ambition. On peut tout con-

tre un peuple asservi, on ne peut rien contre un préjugé ; l'opinion publique est un torrent qui finit par entraîner ou par renverser les plus puissants despotes. Titus avait trop à conquérir et à garder pour tant compromettre : Bérénice partit. Aurélius Victor raconte [1] qu'Aulus Cécina, personnage consulaire, fut assassiné par Titus à la fin d'un festin, parce qu'il était soupçonné d'être l'amant de la belle Juive; ce serait un dénoûment vulgaire pour le roman qu'a immortalisé Racine : il vaut mieux ne pas croire Aurélius Victor. On ne sait si Bérénice fut congédiée pendant le règne de Vespasien ou aussitôt après sa mort. Dans le premier cas, elle aurait eu quarante-trois ans, dans le second cinquante. Une femme de cet âge, depuis longtemps possédée, ne pouvait être mise en balance avec l'empire.

[1] Épit. x, 7

Il restait à Titus la consolation de se faire craindre ; il appliqua énergiquement ce système, qui fut au fond sa véritable politique tant que vécut Vespasien. Couvert par la responsabilité paternelle, il put être impunément âpre, cruel, sans scrupule. Sa rigueur compensait la clémence de l'empereur et la faisait valoir. Il concentra le pouvoir entre ses mains avec l'assentiment de son père, afin d'occuper d'avance d'une manière irrésistible l'héritage qu'il aurait fallu plus tard ou obtenir des sénateurs ou acheter aux soldats. Il fortifiait sa propriété, et prenait si bien possession de l'empire que la pensée ne pouvait venir à personne de le lui contester. Il avait la haute main partout, dirigeait les ministères (*officia*), dictait les lettres au nom de son père, apposait sa signature sur les édits à côté de la signature de son père, lisait

ses discours dans le sénat à la place du questeur. Consul chaque année, censeur quand cela était opportun, tribun et pontife à perpétuité, césar, impérator, il avait tous les droits, c'est-à-dire toutes les fictions légales dont Auguste avait orné sa dictature. Cela ne lui suffit pas : il voulut disposer seul d'une force aveugle qui avait été l'instrument des caprices des tyrans, et d'où ils avaient tiré autant de bourreaux que de défenseurs. La garde prétorienne avait été commandée jusque-là par de simples chevaliers : Titus s'attribua ce commandement et en abusa pour commettre les meurtres qu'il jugea nécessaires. La délation était un moyen usé et les procès une vengeance trop lente. Le nouveau chef des prétoriens se montra plus expéditif. Tous ceux qui lui étaient suspects, il se faisait demander leur têtes par des agents apostés soit dans le camp, soit dans le théâtre.

Aussitôt, pour accomplir ce qu'il appelait la volonté du peuple, il mettait à mort ceux que les clameurs lui désignaient [1]. Il invita même à souper chez lui Aulus Cécina, le traita avec magnificence, et attendit à peine qu'il fût sorti de sa table pour le faire égorger. Il est vrai que, pour justifier ce crime, il montra plus tard un plan de conspiration de la main de Cécina, qu'il avait saisi, disait-il, sur des soldats ses complices ; mais ceux qui savaient avec quel talent Titus contrefaisait toutes les écritures, ou qui l'entendaient s'en vanter, ne furent point pour cela persuadés des intentions coupables de Cécina. Une poursuite régulière et une enquête devant le sénat auraient mieux établi la solidité des preuves qu'un assassinat précipité. Les soupçons dont Aurélius Victor s'est fait l'écho furent le seul fruit de cette honteuse affaire.

1. Suétone, *Vie de Titus*, VI.

Violent et féroce pour son compte, Titus s'efforçait de tromper la clémence de son père dans les causes régulièrement instruites, et de surprendre des condamnations qu'il savait rendre irrévocables. L'histoire de Sabinus et d'Éponine est célèbre. Avant même que Vespasien fût à Rome, le Gaulois Sabinus s'était proclamé César, à la faveur des guerres civiles. Vaincu, réfugié sur le territoire de Langres, sa patrie, caché dans un tombeau, nourri et consolé par sa femme Éponine, devenu père de deux jumeaux, découvert après neuf ans, amené à Rome, le malheureux avait expié suffisamment ses prétentions par une réclusion volontaire et des angoisses qui valaient un supplice ; on pouvait lui pardonner sans péril. Vespasien, ému par les prières d'Éponine et la vue de ses petits enfants, versait déjà des larmes ; Titus le rappela à son devoir. Que devenait la dynastie fu-

ture, la majesté du pouvoir, le secret de l'empire, si les hommes voyaient impuni, vivant, honoré, celui qui avait usurpé la pourpre, ne fût-ce qu'une heure ? Sabinus périt. Helvidius Priscus périt de même, condamné d'abord par Vespasien, grâcié aussitôt ; mais déjà le chef des prétoriens tenait sa proie. En vain l'empereur donna l'ordre formel d'épargner Helvidius. On lui répondit qu'il était trop tard, et, après l'avoir calmé par ce mensonge, on procéda à l'exécution [1].

Helvidius Priscus était le chef du parti stoïcien. Gendre de Thraséa, continuateur de sa vertu et de son courage, il voulait le rétablissement de la liberté et le règne des lois. Tribun quand Vespasien monta sur le trône, il ne consentit à lui donner aucun titre, continua de l'appeler par son nom, comme s'il fût resté un

1. Suétone. *Vie de Vespasien*, xv.

simple particulier. Vespasien commença par rire de cette hostilité; il y répondit par des plaisanteries et des quolibets. Mais derrière Helvidius il y avait les philosophes, les orateurs, les républicains, les honnêtes gens, et tout un parti que l'usurpation d'un fils d'usurier ne pouvait réconcilier avec le despotisme. Mucien, l'effronté Mécène de la dynastie, et Titus s'alarmèrent d'une lutte où ils étaient sûrs d'être vaincus. L'abstention du parti stoïcien avait fait tomber Néron; elle pouvait être aussi funeste à la famille Flavia. Tout usurpateur conçoit contre les âmes droites et les bouches sévères une haine instinctive; il sent que chacun de ses actes sera jugé; il craint que son hypocrisie ne soit démasquée; le silence même lui paraît une formule suprême du mépris. Titus et Mucien poussèrent à une répression rigoureuse. Les philosophes furent chassés de Rome; le

sang coula ; la guerre éternelle de la tyrannie contre la conscience et du glaive contre la pensée libre recommença ; Helvidius Priscus, Dionysius, Héras, n'en furent pas les seules victimes.

Tout en marchant à son but avec cette implacable netteté, Titus ne négligeait de satisfaire ni une avidité qui était dans le sang, ni ses passions. Après les monstruosités des empereurs qui l'avaient précédé, tout devait paraître innocent aux Romains. Il fit commerce des charges et des faveurs, ne laissa arriver qu'à prix d'argent jusqu'à l'oreille de l'empereur [1], et, comme le champ ouvert à ses rapines était l'univers, il se forma bientôt un trésor qui devait s'ajouter à celui de son père.

1. « Suspecta et rapacitas ; quod constabat in cognitionibus patris nundinari præmiarique solitum. » (Suétone, *Vie de Titus*, VII.)

En même temps, il se livrait à des débauches dont l'empereur Julien a flétri plus tard le souvenir ; il s'entourait d'eunuques et d'hommes infâmes ; il invitait les Romains les plus dissolus à des orgies qui duraient jusqu'au milieu de la nuit, et que ne contrariait point sa liaison avec Bérénice [1]. L'inceste avec Domitia, femme de son frère, complétait peut-être cette vie de désordre [2]. La cruauté, la soif de l'or, le goût des plaisirs, vont d'ordinaire de compagnie, et s'ouvrent du même coup le cœur des puissants. Titus n'échappa point à cette règle : il fut sanguinaire, avide et voluptueux ; il le fut ouvertement, sans fausse honte, comme s'il remplissait un des devoirs de sa situation. Il se serait

1. Suétone, *Titus*, VII. Tacite, qui ménage Titus, ne peut s'empêcher d'avouer « que sa jeunesse fut livrée aux plaisirs, et qu'il fut plus retenu pendant son règne que sous celui de son père. » (*Histoires*, livre II, § 2.)

2. Suétone, *Titus*, X.

étudié à se rendre odieux qu'il n'aurait pas mieux réussi. Autant Vespasien était aimé, autant son fils était craint. Tout tremblait devant lui ; personne n'eût osé affronter sa colère ou sa vengeance, aussi rapide que sa colère ; on pliait d'avance sous sa domination et l'on se faisait à l'idée d'obéir un jour à lui seul. Mais que de vœux pour que les jours du doux Vespasien fussent prolongés ! On était persuadé et l'on disait tout haut que Titus serait « un nouveau Néron [1]. » Jamais héritier présomptif ne fut plus maître du pouvoir et plus exécré de ses futurs sujets. Mais aussi, quand son père mourut, il ne monta pas sur le trône, il y resta. On ne sentit ni secousse ni transition, il continua de régner. L'histoire ne mentionne même pas les cérémonies de son avénement ; elle ne constate

1. « Alium Neronem et opinabantur et prædicabant. » (Suétone, *Vie de Titus*, VII.

que la mort de Vespasien. Épuisé par la dyssenterie et la fièvre, l'estomac ruiné par l'eau froide, le vieil empereur, qui travaillait encore à son lit de mort, voulut se lever pour expirer, modèle jusqu'au bout de l'administrateur actif et du bon fonctionnaire. La réputation de Titus était alors si détestable, que l'empereur Hadrien, dans ses *Mémoires*[1], a pu l'accuser d'avoir empoisonné son père, et que Domitien a pu lui reprocher hautement d'avoir falsifié son testament. Les plaintes de Domitien ne méritent d'attention que parce qu'elles montrent pour la troisième fois Titus compromis par son talent de faussaire. L'accusation d'Hadrien est plus grave. En principe, on peut tout admettre contre les Césars, surtout quand ils se chargent les uns les autres ; un crime leur rapportait tant et leur coûtait si peu ! Mais Ha-

1. Dion Cassius, LXVI, 17.

drien était jaloux; il aimait à dénigrer, et quoique son témoignage fût alors confirmé [1] par d'autres témoignages, on hésite à l'écouter. L'ambition de Titus était satisfaite : quel intérêt aurait-il donc eu à précipiter la fin de Vespasien ? Le désir de paraître seul aux yeux des hommes et de les étonner par une évolution depuis longtemps méditée ne suffit pas pour expliquer un parricide : Vespasien, du reste, avait soixante-douze ans.

1. Dion Cassius le dit expressément dans ce même passage.

VII

LE RÈGNE

D'ordinaire, les princes qui se préparent à hériter de la toute-puissance ressemblent aux amoureux qui ne laissent voir que leurs beaux côtés ; ils se font une violence facile pour capter la bienveillance de leur peuple ; ils empruntent naïvement les vertus qu'ils n'ont pas ; ils croient pouvoir jurer qu'ils aiment la justice et même la liberté. Une fois couronnés, ils oublient leurs promesses aussi naturellement qu'ils les avaient fai-

tes; malheur à ceux qui osent les leur rappeler !

Tel n'était point le cas de Titus. Il avait renversé le rôle. Peu de princes sont parvenus au trône plus redoutés et plus haïs ; il n'en est point qui soient devenus plus subitement les délices du genre humain. Si Titus avait été un enfant sans expérience, on pourrait supposer que la douceur de commander l'avait transformé. Par une exception inouïe, la pourpre impériale aurait pu le rendre bon, tout aussi bien qu'elle avait fait du jeune Caligula un fou et du tendre Néron un monstre ; mais Titus avait trente-huit ans, l'habitude du commandement, la pratique des affaires, la satiété des grandeurs. Il n'a donc point été le jouet d'un enivrement imprévu. Il est évident qu'il a jeté ou qu'il a pris un masque. Ou ses vices étaient calculés, ou ses qualités feintes. Excellent faussaire, il s'est forcé et contrefait ou avant de régner ou pendant son

règne. Lequel des deux personnages est conforme à la nature? lequel est le produit d'une volonté merveilleusement soutenue? telle est l'énigme proposée à la postérité, énigme plus digne du génie de Racine que les soupirs et les fadeurs en usage sur le fleuve du Tendre. S'il n'avait pas été ce jour-là un courtisan, inspiré uniquement par une belle princesse, Racine nous aurait laissé peut-être le pendant de *Britannicus*.

Avant tout, il faut qu'un historien essaie de pénétrer le naturel de Titus. Les écrivains anciens nous le peignent aimable, séduisant, plein de grâce dans sa première jeunesse; ils vantent ses heureuses dispositions; ils ne disent rien de son caractère, qui n'a dû s'accuser qu'avec les années. Les monuments figurés sont d'autant plus utiles à consulter, puisque l'art seul peut suppléer à l'absence des témoignages écrits. Les médailles sont d'ordinaire le point de

départ de nos recherches. Prises dans leur ensemble, elles présentent de Titus deux types. L'un se rapproche sensiblement du type de Vespasien ; il est évident que le graveur a obéi à un ordre, et que l'idée dynastique l'a dominé : de même que les successeurs d'Auguste, qui n'avaient rien de son sang, avaient reçu des artistes une empreinte d'Auguste et comme un air de famille, de même il convenait que le successeur de Vespasien eût les traits de son père, ce qui était beaucoup plus vraisemblable. Le second type est plus libre, plus personnel, plus original : évidemment c'est le vrai Titus, représenté sans contrainte, sans fiction politique, sans arrière-pensée. La sculpture offre moins de divergence. Si la statue du Vatican, celle du musée de Cologne, rappellent les traits de Vespasien, la statue, le buste colossal, le buste avec la cuirasse ciselée qui sont au Louvre, sont con-

formes aux médailles de la seconde série. Le buste en bronze, qui était jadis au château de Richelieu, et qu'on trouvera au premier étage du palais du Louvre, présente la même sincérité avec un accent de plus, qui tient au talent de l'exécution. Par conséquent, il est aisé de rapprocher par la pensée ces éléments qui concourent à produire une impression identique : on voit peu à peu se dégager nettement la figure de Titus.

Le front est celui du père, saillant, d'une convexité marquée, couvert de rides : il trahit l'effort, l'application, la tension d'esprit. Les yeux sont larges, distants, d'une douceur étudiée. La bouche est affectueuse, les lèvres ont de l'abandon et un certain relâchement ; le menton est moins accusé et moins fin que celui de Vespasien. Le cou est énorme, plein de séve, d'une vigueur de taureau ; on y sent le tem-

pérament d'un viveur. Les cheveux sont courts; de petites mèches aplaties et multipliées s'appliquent sur la tête. Le galbe du visage est plein, un peu lourd, plutôt carré. L'expression est facile, aimable, persuasive ; on sent la candeur alliée à la mansuétude, le laisser-aller s'unissant à une bonté naturelle ou acquise, d'autant plus méritoire si elle est acquise. Enfin le type, dans son ensemble, n'est point aristocratique ; il est plébéien, athlétique, et fait penser à un beau pâtre des Apennins plutôt qu'à un César ; il est même si peu Romain qu'il suffit d'ajouter, en imagination, la moustache traditionnelle, pour le transformer en Gaulois. Or les Flaviens étaient originaires de la Cisalpine, et la Cisalpine avait été peuplée par les Gaulois. Enfin le caractère dominant est la tenacité, le dévouement à une idée fixe, la poursuite attentive d'un but, mais non la

violence ni la cruauté. Il est évident, d'après les traits, que l'âme de Titus était douce, qu'elle ne s'est tendue que par l'action de la volonté, forcée au mal que par calcul, résolue au crime que sous l'étreinte d'un puissant intérêt. Une passion l'avait envahie, passion étrangère à la nature et contractée dès l'enfance dans un milieu malsain, passion dévorante qui déforme les plus heureux esprits, les aveugle, les pousse à commettre froidement tous les excès, et les absout en leur promettant qu'ils seront au-dessus des lois et des hommes. Cette passion, c'est l'ambition. Par ambition, Titus, répudiant pour un temps ses qualités natives, a développé ou affecté les vices contraires ; il était bon, il s'est fait méchant, Dès lors la politique qui l'a inspiré devient manifeste ; elle est plus habile que louable, plus profonde que neuve : il a voulu imiter Auguste. Auguste

s'était d'abord appelé Octave ; Auguste avait pu être clément parce que Octave avait été féroce ; Auguste avait donné la paix au monde après que Octave l'avait ensanglanté ; Auguste s'était fait aimer d'autant plus facilement que Octave avait été exécré. Titus, avec une dissimulation et une suite qui deviennent son seul mérite, s'est tracé une voie semblable. Il s'est promis de ne rien respecter et d'assurer son pouvoir à tout prix, tant que Vespasien vivrait ; de se détendre et d'enivrer l'univers de ses bienfaits, dès qu'il en serait le seul maître. Le plan que les circonstances et Livie avaient peu à peu imposé à Auguste, Titus le conçut comme une savante comédie, dont le succès était infaillible. Pouvait-il mieux faire que d'imiter le fondateur de l'empire, lui qui voulait être un fondateur de dynastie ? Le plagiat n'est-il pas excellent en matière d'usurpation ? Les peuples

sont si sots, qu'ils ressemblent au gibier et se laissent prendre toujours aux mêmes lacets. Le coup d'État se métamorphosait en coup de théâtre.

L'idée d'être un Octave avant d'être un Auguste, de proscrire d'abord pour se montrer ensuite impunément généreux, de terrifier les Romains pour s'en faire plus tard mieux chérir, hâta probablement le siége de Jérusalem. Pendant les lenteurs du blocus, Titus, dont l'esprit était à Rome, imagina ce système qui lui paraissait propre à fortifier le pouvoir dans le présent et la transmission du pouvoir dans l'avenir. La rigueur, l'illégalité, la violence, devaient également profiter à la dynastie, appliquées avec tact ou répudiées à propos. La dispersion des Juifs fut un avertissement adressé aux Romains, de même que le nom de *Julie* donné par Titus à la fille qui lui naquit

le jour de l'assaut, semble une invocation aux mânes du formidable Octave. Le mérite n'est pas d'avoir choisi cette tactique, qui est simplement une contrefaçon archéologique, c'est de l'avoir suivie avec une rare constance pendant huit années. Pendant huit ans Titus ne s'est pas démenti ; personne n'a pu le deviner, il a dû tromper même son père ; il s'est plu à faire croître autour de lui la peur et l'aversion, prévoyant avec patience le jour des compensations. Machiavélisme aimable dont il tenait seul le dénoûment ! Magie des contrastes qu'il préparait en artiste ! Jeu sans danger où l'on ne pardonne à ses adversaires, c'est-à-dire à ses sujets, qu'après les avoir asservis et rendus impuissants !

Dès la première heure du règne le voile tomba et un prince nouveau apparut. Les amis pervers firent place aux gens de bien, les or-

gies aux festins modestes, les désordres aux vertus, la sévérité à l'indulgence sans bornes, les supplices aux faveurs. Simple pontife, Titus avait trempé ses mains dans le sang ; en acceptant le souverain pontificat il jura de conserver ses mains pures. Il avait ménagé les délateurs, il les fit brusquement saisir, battre de verges sur le forum, exposer dans l'arène, vendre comme esclaves, exiler dans les îles les plus malsaines. Il ratifia par un seul édit toutes les concessions faites par ses prédécesseurs, ce qui n'était point l'usage, accueillit les solliciteurs sans distinction, accorda les demandes sans examen, promit plus qu'il ne pouvait tenir, mais ne renvoya personne sans espérance, et inventa ce fameux mot : « Mes amis, j'ai perdu ma journée, » mot qui ne résisterait pas à une critique sérieuse, mais qui a fait la fortune du règne et qui charme encore la postérité. Le

bonheur voulut que deux patriciens fussent accusés d'aspirer à l'empire. Quels étaient les noms de ces patriciens? On les ignore. Avaient-ils réellement conspiré? Il faut le croire, puisque l'empereur s'empresse de leur faire grâce, de rassurer leurs mères par un message, de les inviter tous les deux à souper, de les conduire à l'amphithéâtre dans sa loge, et de leur donner les épées des gladiateurs à examiner. Il était difficile de parodier avec plus de zèle et moins de simplicité les souvenirs de Cinna.

L'effet d'une telle transformation fut immense. Rome fut éblouie. La surprise et la détente subite des esprits doublèrent l'épanouissement. La joie s'accrut de toute l'étendue de la peur qu'on avait eue. Les Chinois appelaient *bleu de ciel après la pluie* des porcelaines anciennes dont l'azur était devenu inimitable : les Romains ont connu ce ciel radieux qui succède

à l'orage. On pourrait encore comparer Titus à ces musiciens savants qui inquiètent leurs auditeurs par une série de dissonances, les crispent jusqu'à la douleur, et, retombant tout à coup dans le mode majeur, les rafraîchissent par un flot de mélodie qui paraît plus exquis.

Mais à son tour Titus ressentit le contre-coup du bonheur qu'il répandait. L'ivresse publique réagit sur lui : il l'avait produite, il la subit. La douceur d'être adoré après avoir été haï dépassa son attente. Sa nature long-temps violentée se vengea : l'excès de contention fut compensé par un excès de dilatation et ce qui était calcul devint un entraînement sérieux. La facilité tourna en faiblesse, la générosité en profusion, le laisser-aller en abandon, la bienfaisance en monomanie. L'empereur n'eut plus ni mesure, ni défense, ni souci : ce fut une orgie perpétuelle de munificence et de

bonté. Le trésor resta ouvert et fut pillé par les plus indignes; les rênes de l'État flottèrent; les affaires furent négligées ; les administrateurs fermèrent la main, les juges les yeux. Ce ne furent plus que fêtes, spectacles, liesse. Les bains publics, bâtis sur les ruines de la Maison dorée, furent inaugurés : la foule fut flattée de voir son maître s'y baigner familièrement avec elle. Le Colisée fut consacré par cent jours de jeux, pendant lesquels on massacra 9,000 bêtes féroces et des gladiateurs en proportion ; des grues, des femmes, des éléphants combattirent; on multipla les loteries et les distributions; le peuple faisait la loi, on lui demandait tous les jours ce qu'il voulait pour le lendemain ; Titus l'exhortait même à énoncer librement ses désirs, qui étaient religieusement accomplis. La vivacité de ces émotions paraît même avoir agi sur la santé de Titus :

leur répétition produisit un ébranlement nerveux ; les chocs magnétiques et les effusions perpétuelles d'une âme qui avait perdu l'habitude de se contenir enfantèrent une sensibilité maladive. La mélancolie et le besoin insatiable de sympathie sont d'autres symptômes du même mal. Il serait difficile d'expliquer autrement les larmes versées trop facilement par un empereur dans la force de l'âge, car il avait à peine quarante et un ans lorsqu'il mourut. Son frère Domitien, qu'il connaissait de longue date, cherchait presque ouvertement à soulever les armées et à s'enfuir de la cour ; Titus, qui n'avait pas d'enfants, le prenait chaque fois à part ; il le raisonnait, il lui promettait sa succession et finissait par fondre en larmes. En plein Colisée, devant quatre-vingt-sept mille spectateurs, on le vit pendant les derniers jours des jeux éclater en sanglots ; sa douleur n'avait

aucune cause ; les pleurs qui ne cessaient de couler étaient pour lui-même inexplicables ; aucun spectacle n'était plus propre à surprendre les citoyens, rien n'était moins romain que cet accès nerveux :

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez !

rien ne prouvait mieux un tempérament épuisé et un cerveau affaibli. En effet, peu après, Titus partit pour la petite villa de la Sabine, où son père était mort; il était triste ; la fièvre le prit après la première étape ; il dut continuer son voyage en litière. On dit qu'il écartait les rideaux, regardait le ciel, l'accusait, se répandait en plaintes, gémissant de se voir arracher la vie sans l'avoir mérité. Il ajoutait qu'il n'avait commis qu'un seul acte dont il dût se repentir, et se taisait sur cet acte. Hadrien prétendait que c'était un parricide ; Suétone, un

commerce adultère avec Domitia sa belle-sœur ; mais Domitia le niait avec serment, et elle était plutôt femme à se glorifier la première de ces sortes de prouesses. Ce qui est certain, c'est que la confession de Titus était courte et sa conscience accommodante. Si incomplet que soit le récit de sa jeunesse, on y trouvera plus d'un sujet de remords. Sa fin fut lugubre. Domitien, qu'on accusa de l'avoir empoisonné, n'attendit même pas qu'il eût expiré dans un bain de neige que le médecin avait commandé comme un réactif suprême : sautant à cheval, il galopa vers Rome afin d'y saisir le pouvoir.

Combien Titus était injuste d'accuser le ciel ! La faveur la plus insigne qu'il pût demander était une mort prématurée. Il disparaissait à temps, avant la crise, avant le naufrage peut-être. Il avait régné deux ans, deux mois et vingt jours ; mais si l'épreuve s'était prolongée,

qui osera dire qu'il en serait sorti victorieux? Caligula avait commencé aussi par mériter l'amour de l'univers; Néron avait été les délices de Rome pendant cinq ans; Domitien, héritier de Titus, allait l'égaler en douceur et en bienfaits pendant deux ans avant de se transformer en tyran. Ce même Domitien, le plus intelligent des césars, disait de son frère « *qu'il avait été heureux plutôt que vertueux*, [1] » déclarant sans doute qu'il n'avait pas assez vécu pour atteindre l'écueil placé par la destinée sur la route des despotes. En effet, tout pouvoir nouveau a sa lune de miel, pendant laquelle l'ivresse rend le cœur prévenant et l'effort facile. Peu à peu l'enthousiasme se refroidit, la responsabilité cesse de peser, le désir de plaire s'éteint, l'impatience naît, la volonté n'a plus de nerf ou les passions

1. Le poëte Ausone traduisait cette pensée lorsqu'il disait de Titus : *Felix brevitate regendi.*

plus de frein, et le divorce entre le souverain et son peuple devient inévitable. De part et d'autre surgissent les soupçons, les calomnies, les trahisons; alors, les malheureux qui sont investis du pouvoir absolu se déforment fatalement: selon l'état de leur organisation, ils s'exaspèrent ou s'abattent, sévissent ou laissent échapper les rênes, appellent des bourreaux ou se jettent dans les bras des hardis coquins qui les conseillent; s'ils sont forts, ils deviennent tigres; s'ils sont faibles, ils deviennent agneaux larmoyants, que la peur rend promptement féroces. Claude a versé plus de sang que Tibère; ses favoris ont fait plus de mal que Néron. A Rome, la question qui primait tout pour les césars était la question d'argent. Tant que le trésor était plein, ils pouvaient satisfaire à la fois leurs appétits sans bornes et les appétits de la multitude. Dès que leur

trésor était vide, les impôts ne suffisaient pas à les remplir : il fallait recourir aux confiscations, aux proscriptions, aux délations, aux crimes. Vespasien, par les plus sales moyens, avait entassé des monceaux d'or pour que Titus s'en fît honneur et affermît sa dynastie. Toutefois, cet or n'était pas inépuisable. Pendant deux ans, les coffres du Palatin sont restés ouverts à quiconque a tendu la main; pendant deux ans, ils ont pu fournir à des prodigalités calculées et bientôt à des dépenses imprévues qui creusaient le gouffre. Des calamités publiques multiplièrent les brèches, l'éruption du Vésuve, un incendie qui dévora une partie de Rome, la peste. Titus montra la vigilance et la sensibilité d'un père; mais déjà il était impuissant à réparer tant de désastres. Il fallut affecter au rétablissement des villes de la Campanie les biens des victimes qui n'avaient pas d'héri-

tiers ; il fallut léguer à Domitien le soin de rebâtir la plupart des édifices du Champ de Mars réduits en cendres ; quant aux pestiférés, on n'épargna pour eux ni les remèdes, ni les processions, ni les prières ; pendant ce temps, le trésor impérial se vidait toujours. Si Titus avait régné trois ans de plus, il était en face de la ruine, de courtisans insatiables, d'une multitude affamée, d'exigences et de besoins sans nom que l'empire seul avait fait naître, que l'empereur seul devait assouvir. Alors le vol et l'assassinat s'offraient comme une loi d'État et une nécessité suprême. Titus connaissait cette pente : il l'avait descendue et remontée librement pour gagner l'admiration des hommes ; peut-être y aurait-il glissé plus rapidement qu'un autre, quand la fatalité l'y aurait poussé. Oui, la mort qui l'a ravi, quand il était encore riche, bienfaisant, populaire, était un présent

des dieux; elle l'a soustrait aux luttes; elle a consacré sa gloire; elle a trompé la furie vengeresse qui empoisonne la vieillesse des tyrans. Quand il ouvrait les rideaux de sa litière pour accuser le ciel, Titus aurait dû le remercier avec des larmes de joie, s'il avait été un grand homme plutôt qu'un grand comédien.

VIII

LA JEUNESSE DE DOMITIEN

L'histoire de Domitien complète et éclaire une étude de Titus. Elle confirme notre théorie sur la dynastie des Flaviens dont la seule politique a été une habileté sans principes, et la ressource principale, l'art de se contrefaire. Domitien, lui aussi, a été comme ces têtes de Janus qui ont deux faces, ou comme ces hermès grecs qui présentent d'un côté la tête d'un philosophe austère, de l'autre la tête d'un poëte comique

ou d'un satyre. Son intelligence est supérieure à celle de Titus, sa ruse égale, son rôle plus pénible à soutenir parce qu'il a duré plus longtemps; c'est pourquoi le bienfaiteur du monde se lasse peu à peu et finit par être un intolérable bourreau. Domitien est resté pour la postérité un type de méchanceté noire, parce qu'elle n'a considéré que la fin de son règne; car la postérité aime à tout simplifier, pour alléger le fardeau qui accable sa mémoire et rendre ses classifications plus aisées. Domitien avait commencé comme Titus, Titus aurait pu finir comme Domitien. Ce n'était peut-être qu'une question de temps. Heureux les princes que la mort emporte et consacre avant l'épreuve! Le bonheur et l'ivresse de la toute-puissance commencent par leur rendre facile la pratique de la clémence, de la libéralité et des vertus dont se contente un peuple esclave. Il faut attendre pour les juger

l'heure où leur trésor est épuisé, où les conspirateurs s'éveillent, où les amis deviennent insatiables et ingrats, où les appétits de la foule, caressés et excités, éclatent furieux, et où la fortune montre ses premiers revers. La comédie de Titus n'a eu que deux actes, celle de Domitien a été complète et est arrivée au plus sanglant dénoûment. La figure de Domitien mérite donc d'être étudiée avec méthode, car elle est complexe, elle est dramatique, elle nous fait passer par d'étonnantes péripéties du mal au bien et du bien au crime.

Domitien était né le 25 octobre de l'an 52, dans la sixième région de Rome, sur le Quirinal. La maison qu'occupait alors son père était désignée, comme nos maisons de Paris au moyen âge, par l'enseigne de la boutique voisine ou par un ornement particulier : une grenade faisait reconnaître l'habitation assez ché-

tive de Vespasien, qui était toujours pauvre, quoiqu'il fût désigné consul et dût entrer en charge le mois suivant. Lorsque Domitien fut empereur, il fit raser cette maison et élever à la place un temple dédié à la famille des Flaviens, jugeant prudent d'illustrer et d'effacer à la fois les traces d'une humble origine. Son enfance et sa première jeunesse furent livrées à la misère et à l'infamie. Il avait douze ans de moins que Titus : il ne put ni être élevé comme lui, par faveur, avec le petit Britannicus, ni suivre son père Vespasien dans les camps. Abandonné à Rome, il perdit de bonne heure sa mère, vécut à la charge de parents peu soucieux de surveiller son éducation, fut envoyé à l'école publique, courut les rues, et contracta des vices dont le besoin est l'horrible excuse. Il était beau et il se vendait. On prétendait qu'il s'était prostitué à Nerva, qui devait aussi revêtir

un jour la pourpre. Le préteur Clodius Pollion, contre lequel Néron avait composé une satire, conservait et montrait volontiers un billet par lequel Domitien s'engageait à lui donner une nuit. César avait passé par là, et n'en était pas moins compté parmi les dieux. Dans toutes les sociétés en décadence, la débauche est un marchepied pour les ambitieux.

Les succès de Vespasien en Judée appelèrent l'attention sur Domitien sans le rendre plus riche ni moins vil. Il ne possédait pas même un gobelet d'argent pour boire, ce qui était aux yeux des nobles de Rome le signe décisif de la pauvreté. La révolte de l'armée d'Orient lui donna une importance subite et l'exposa aux mêmes dangers que son oncle Sabinus. Réfugié avec lui dans le Capitole, pressé par les assiégeants et par les flammes, il alla se cacher chez un des desservants du temple d'Isis. Le matin,

déguisé en prêtre, il s'évada, s'enfuit au delà du Tibre, demanda asile à la mère d'un de ses camarades d'école et put échapper aux poursuites de la multitude furieuse qui avait tué Sabinus. Il ne reparut que lorsque Vitellius fut mort et lorsque les légions qui avaient proclamé et précédé son père furent établies victorieuses dans Rome. Aussitôt il fut salué césar, reconduit par les soldats à la maison paternelle. Le sénat lui décerna le titre de préteur de Rome avec la puissance consulaire et admira les paroles qu'il daigna prononcer avec une rougeur fréquente et un air modeste. Comme il était incapable de remplir ses fonctions, il laissa à l'autre préteur le soin de rendre la justice. A dix-sept ans, il ne voyait dans le pouvoir que des jouissances inconnues et le droit de tout oser. Rome était pour lui une ville prise d'assaut : cinquante mille cadavres, en effet, étaient

étendus dans les faubourgs et jusque dans les rues; il vécut comme en pays conquis, ne songeant qu'à ses plaisirs. Il séduisit ou violenta d'abord les femmes de plusieurs nobles personnages; il tomba ensuite éperdument amoureux de Domitia, femme d'Ælius Lamia; il l'enleva à son mari et s'y attacha tellement qu'il l'épousa. Le pillage était une conséquence naturelle de la victoire. Le Palatin et les richesses accumulées dans la Maison dorée étaient d'une merveilleuse ressource pour les festins et la débauche. Domitien se procura l'argent qui lui était nécessaire en faisant trafic des places et des honneurs. En un seul jour, il distribua plus de vingt charges dans la ville et dans les provinces; le scandale fut tel que Vespasien écrivit d'Égypte à son fils pour le remercier « de ne pas l'avoir destitué lui-même. » Ce qu'il disait par forme d'ironie aurait pu devenir une vérité,

car le jeune césar, maître de Rome et du sénat, aurait voulu profiter de l'éloignement de son père pour revendiquer seul l'empire; seul il avait été proclamé par le peuple, seul il disposait de l'Italie et des provinces. Mais déjà Mucien était arrivé, Mucien le tout-puissant gouverneur de Syrie. Il était suivi d'une armée dévouée, il avait les pouvoirs et le sceau de l'empereur, il se vantait d'avoir forcé Vespasien à monter sur le trône, il laissait dire aux Romains que Vespasien était sa créature, qu'il avait fait un empereur et n'avait point voulu l'être; c'était donc un point d'honneur pour lui d'achever son œuvre et de rester fidèle à ses propres déclarations. Sa seule présence suffit pour reléguer Domitien au second rang; toutefois les ménagements qu'il devait garder envers le fils de son ami ne rendirent point sa tâche facile. Le tempérament fougueux du jeune prince s'était déve-

loppé avec violence et le jetait dans les extrêmes.

Sentant que l'empire n'appartenait qu'à la force et qu'il ne pouvait rien entreprendre sans gloire militaire ou sans soldats, Domitien voulut faire la guerre. Il projeta d'abord une expédition contre les Germains. La révolte de Civilis et des Bataves survint pour lui fournir une raison plus sérieuse de prendre les armes. Il ne rêvait que campagnes, combats, victoires, afin d'égaler un père qui l'écrasait et un frère dont il était jaloux. Mucien ne pouvait calmer ce caractère indomptable : il lui était plus facile de le jouer et de rendre vaines ses résolutions. Cependant il ne pouvait le quitter, et ce fut avec anxiété qu'il attendit l'issue d'une révolte qui pouvait gagner toute la Gaule et compromettre le nouveau règne. Son inquiétude le força même de condescendre aux désirs de Domitien et de s'acheminer avec lui vers les Alpes; il était

plus près du danger et capable de réparer un désastre, si un désastre survenait. Il franchit même les Alpes et conduisit Domitien jusqu'à Lyon. Là, on apprit le triomphe du général romain Céréalis, la soumission des Trévires et des Cannifates; là, toutes les espérances de Domitien s'évanouirent. On racontait cependant qu'il avait fait sonder secrètement Céréalis pour savoir s'il pouvait compter sur lui et sur son armée. Toutes ces menées tournèrent à sa confusion.

Reconduit à Rome par Mucien, il apprit bientôt avec terreur que son père arrivait enfin, poussé par les vents plus doux du printemps, et qu'il allait débarquer. Ses fautes et plus encore ses coupables intentions se représentèrent si vivement à son esprit qu'il se crut perdu. Il avait, pour combler la mesure, accueilli avec insolence Cœnis, la maîtresse de son père, qui

revenait d'Istrie. Il feignit la folie et une sorte d'hébétement, alla au-devant de l'empereur jusqu'à Bénévent, l'écouta, lui répondit de façon à lui faire croire que tous ses actes devaient être imputés au dérangement de son cerveau. Vespasien, qui ne fut point sa dupe, mais qui s'était entendu avec Titus à ce sujet et lui avait promis de pardonner, se contenta de tancer durement son fils et de lui interdire toute participation aux affaires. Dès lors, méprisé par les vieillards, raillé par les soldats d'Orient, traité en enfant par l'empereur, humilié par la commisération et la protection lointaine de son frère, Domitien s'enferma dans la retraite. Il s'étudia à paraître modeste et détaché de toute ambition. Il s'appliqua à la poésie, dont il n'avait nullement le goût et pour laquelle il témoigna plus tard le plus solide mépris; il lut des vers en public, se souvenant peut-être de la prudence de Tibère

et de son retour de Caprée. Le père de Stace était son professeur, et Quintilien, en habile courtisan, ne manquait pas d'admirer ses œuvres. Vespasien le tenait auprès de lui sous une étroite surveillance, le faisait porter en litière comme un enfant lorsqu'il paraissait en public; le jour de la cérémonie du triomphe, il le fit suivre sur un cheval blanc, tandis que Titus montait sur le char triomphal auprès de son père. Domitien dévora tout et désarma par sa soumission des cœurs qui ne demandaient qu'à être désarmés. La dynastie nouvelle ne comptait que trois têtes: Vespasien était vieux et fatigué; Titus n'avait point de fils; beaucoup plus âgé que son frère, il le ménageait comme un successeur. Avec ses idées de fondateur et de nouvel Auguste, Titus avait une prédilection marquée pour l'indigne jeune homme qui devait perpétuer sa race sur le trône et le faire re-

gretter lui-même. Domitien reçut des marques publiques de cette bienveillance qui devait être si fatale à l'univers. Titus lui céda le seul consulat *régulier* qu'il ait obtenu pendant le règne de Vespasien, plus clairvoyant et plus sévère; sans les supplications de Titus, il ne l'aurait même pas exercé. Si son nom figure cinq fois dans les fastes consulaires, c'est pour la forme; il ne remplit aucun de ces cinq consulats et ne reçut qu'une délégation dérisoire pendant quelques semaines.

Néanmoins il caressait toujours l'idée de faire au loin ses premières armes, de devenir un grand capitaine, d'éblouir Rome par ses exploits, et surtout de s'attacher une armée dont il aurait fait un usage facile à prévoir. Lorsqu'il sut que Vologèse, roi des Parthes, demandait des secours contre les Alains et surtout un des fils de l'empereur pour conduire la guerre, il

fit tous ses efforts pour être envoyé en Orient. L'expédition n'eut point lieu. Il s'adressa alors aux autres rois de l'Asie, essaya de les gagner par ses présents et ses promesses, afin que leurs prières réunies obtinssent de l'empereur qu'une armée commandée par Domitien vînt mettre un terme aux dévastations des Alains. Vespasien connaissait trop bien son fils et savait trop comment l'on gagnait les Orientaux pour commettre une telle faute. Domitien dut ronger son frein pendant toute la durée du règne. Il se dédommagea, mais sans fruit, dès que son père fut mort. Titus avait pour lui la faiblesse qu'on a pour un frère de douze ans plus jeune et surtout pour le seul héritier d'un empire chèrement conquis. Fonder une dynastie avait été la chimère de Titus : or il n'avait point d'enfants et Domitien était tout son espoir. Établi fortement sur le trône, sûr d'un

pouvoir auquel il avait été associé depuis neuf ans et qu'il avait lui-même préparé, adoré d'un peuple auquel il avait ménagé un de ces coups de théâtre dont l'humanité est volontiers la dupe, Titus pouvait tout pardonner à Domitien. Les efforts du jeune ambitieux n'étaient que risibles; ses mauvaises intentions n'aboutissaient même pas à une tentative d'exécution, tant cette âme, gâtée dès sa jeunesse, était énervée et pusillanime! C'est ainsi qu'après la mort de Vespasien, Domitien se consulta longtemps pour savoir s'il n'achèterait pas les prétoriens en leur promettant une somme double de celle que leur donnait son frère; c'est ainsi qu'il allait répétant partout que son père, en mourant, l'avait associé à l'empire, mais que Titus avait falsifié son testament; c'est ainsi qu'il saisissait toutes les occasions de décrier publiquement son frère

ou de lui tendre secrètement des embûches; un jour il voulait soulever les armées, le lendemain s'enfuir de la cour. L'histoire ne cite aucun acte, aucune entreprise qui ait fait courir le moindre danger à Titus. Tout se réduisait à des paroles sans effet, aux mauvais procédés d'un impuissant et aux tendres reproches que Titus accompagnait de larmes. Le seul fait grave est le refus de Domitien, lorsque la main de Julie, fille de Titus, lui fut offerte. Ce refus aurait été impossible sous Auguste, fatal sous un autre empereur. On pouvait tout se permettre avec Titus, affaibli par le bonheur et dont le cerveau n'avait plus de ressort, même pour la colère. D'ailleurs l'héritier de l'empire n'avait pas besoin de cette union; il ne craignait point un autre gendre, il ne voulait point surtout répudier sa femme Domitia, qu'il aimait toujours avec passion. Il se

réservait de séduire plus tard Julie, dont la jeunesse était sans défense, et d'afficher son commerce incestueux avec elle. Ce n'étaient que des représailles, puisqu'on accusait Titus d'adultère avec sa belle-sœur Domitia.

Enfin la fortune couronna, comme il était juste, les désirs de cet ambitieux aussi lâche qu'éhonté. Titus mourut après deux ans de règne et Domitien fut proclamé. Jamais prince n'avait désiré l'empire avec plus d'âpreté; après l'avoir possédé quelques mois, il avait dû s'en dessaisir pour le remettre à un père et à un frère qui avaient vécu dans les camps, qu'il connaissait à peine, qui l'avaient délaissé et qu'il n'aimait point. C'était son bien qui lui était rendu : c'était sa proie qu'il saisissait de nouveau : il semblait que ses appétits contenus allaient reparaître effrénés, que la soif déçue du pouvoir allait faire place à des satis-

factions insensées. Il n'en fut rien. Le sentiment de la possession rendit à Domitien le calme et l'esprit des Flaviens. Il redevint maître de lui en se voyant maître du monde. Jaloux d'effacer un père qui l'avait dépouillé et un frère qui ne l'avait point associé à sa puissance, il chercha par quels moyens il capterait le plus sûrement l'admiration des hommes. Vespasien avait été un excellent administrateur, Titus le plus débonnaire des princes : Domitien se promit d'administrer mieux que Vespasien et de se faire aimer plus que Titus. A peine âgé de trente ans, doué de facultés rares, voyant combien il était facile de conduire l'univers façonné depuis un siècle à l'esclavage, et de satisfaire des sujets qui ne réclamaient que des fêtes et des plaisirs, il résolut de jouer plus longtemps que Titus la délicieuse comédie de la clémence et de faire oublier, à

force de bienfaits, le règne éphémère et le souvenir d'un rival qui lui avait fait éprouver depuis son enfance toutes les tortures de l'envie.

En effet, les premières années de son règne sont presque un modèle. Elles sont intéressantes et méritent d'être détachées. Avec moins de séduction que Titus, Domitien le parodie d'une manière plus mâle et plus efficace. Il est plein d'abandon, mais il se dirige; il semble tout prodiguer, mais il gouverne; ses débuts inspirent aux Romains une joie et une sécurité qu'approuve la raison. Sobre, vigilant, actif, le nouveau césar garde toute sa liberté d'esprit. Il rassasiait sa faim au premier repas et le soir soupait à peine; une pomme et une boisson chaude lui suffisaient. Il donnait des festins magnifiques, mais comme à la hâte, ne souffrant jamais qu'ils se prolongeassent après le coucher du soleil ni qu'on y fît aucun excès.

Il ne voulait point de ministres ni de favoris ; il s'occupait lui-même des affaires et tenait à distance les affranchis qu'il employait. Aucun d'eux ne put abuser de sa confiance ni s'élever au-dessus de sa condition, comme ils l'avaient fait sous les règnes précédents. Un affranchi avait-il détourné des matériaux destinés à la construction du temple du Capitole pour élever un tombeau à son fils ? Domitien envoyait des soldats pour démolir le tombeau et jeter les cendres à la mer. Chaque jour il se renfermait pendant une heure pour méditer, rentrer en lui-même et tracer probablement un plan de conduite. Les familiers, qui se sentaient exclus et impuissants, prétendaient qu'il ne faisait pendant ce temps rien autre chose que de percer des mouches avec un poinçon. Vibius Crispus, qui se morfondait dans l'atrium avec les autres courtisans, pouvait répondre plaisam-

ment lorsqu'on lui demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur : « Non, pas même une mouche. » Trop heureux les Romains, si Domitien avait trouvé ce dérivatif pour ses instincts sanguinaires, ou plutôt si cette occupation machinale et ridicule de ses doigts laissait à son esprit plus de lucidité !

Ce qui est certain, c'est qu'il rendait la justice avec un soin particulier et une grande régularité. Il revisait les procès, cassait les sentences iniques, poursuivait les concussions et la brigue. Il excita un jour les tribuns à poursuivre un édile avare devant le sénat. Il notait d'infamie les juges corrompus à prix d'argent et tous ceux qui les avaient assistés. Il avertissait les magistrats de ne point accueillir trop légèrement les plaintes qu'on leur adressait. Impitoyable pour les délateurs de profession, il condamnait à l'exil même les accusateurs qui avaient

spontanément dénoncé un citoyen innocent et n'avaient pu fournir aux tribunaux la preuve qu'ils avaient promise. Il répétait et appliquait cette belle maxime : « Un prince qui ne châtie pas les délateurs les encourage. » Il contenait si bien les magistrats de Rome et les gouverneurs des provinces, que jamais ils ne furent plus modérés ni plus justes. Enfin il prit une mesure qui mérite d'autant plus les éloges qu'elle est plus contraire aux tendances du pouvoir absolu : il supprima les libelles diffamatoires contre les citoyens ou leurs femmes et poursuivit leurs auteurs. D'ordinaire, les despotes aiment mieux laisser leurs sujets s'avilir les uns les autres ; l'attention qu'ils apportent aux actes particuliers les détourne des actes publics : c'est une diversion et un spectacle.

Réformateur des mœurs, Domitien réprima

le scandale plutôt que le désordre, sachant la société romaine trop corrompue pour lui demander autre chose que le respect apparent des lois. Il défendit aux femmes déshonorées de se faire porter en litière et les priva du droit de tester et d'hériter. Il chassa du sénat un questeur trop passionné pour la danse, et de son ordre un chevalier qui avait épousé une femme qu'il avait fait répudier par son mari en l'accusant d'adultère. Il punit sévèrement les débauches des vestales, sur lesquelles son père et son frère avaient fermé les yeux. Celles qui n'avaient failli qu'une seule fois étaient simplement mises à mort, celles qui s'étaient livrées à plusieurs amants étaient châtiées selon l'antique usage. Ainsi les deux sœurs Ocellata et Varonilla purent choisir leur genre de mort, et leurs séducteurs furent seulement exilés. La grande vestale Cornélia, au contraire, fut en-

terrée vive, tandis que ses complices étaient battus de verge sur la place publique jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir. Telle était la cruauté des lois romaines et le danger de les remettre en vigueur : Domitien cependant paraissait avoir horreur du sang ; il évitait les occasions de le verser ; il répétait souvent les vers où Virgile rappelle l'âge d'or et l'aversion des hommes pour la chair [1] des animaux ; mais il croyait apaiser ainsi les dieux protecteurs de l'empire. Les fêtes qu'il établit en l'honneur de Jupiter Capitolin et de Minerve, sa divinité tutélaire, prouvent, autant que ses persécutions contre les chrétiens, qu'il était religieux à la façon des Romains.

Sa piété se manifesta surtout par la reconstruction des temples qui avaient été brûlés sous

Antè
1. Impia quam cæsis gens est epulata juvencis.

Titus et que Titus n'avait pu relever de leurs cendres. Le grand sanctuaire du Capitole fut rebâti avec une magnificence inouïe. Les colonnes, du plus beau marbre pentélique, avaient été vues par Plutarque avant qu'on les embarquât au Pirée. L'intérieur fut doré avec une telle profusion qu'on dépensa soixante-six millions, non pour la seule dorure, comme le dit un auteur, mais pour l'ensemble de l'édifice. Quoique Domitien saisît toutes les occasions de dénigrer dans ses discours son père et son frère, ou de les contredire par ses décrets, il honora leur mémoire en se conformant aux traditions impériales. Il leur fit décerner l'apothéose, leur consacra un temple commun au-dessous du Tabularium, acheva l'arc triomphal de Titus, transforma la maison paternelle en un temple dédié à la famille Flavia. Il porta aussi son attention sur les besoins publics. Il ouvrit

un nouveau forum, qui fut achevé par Nerva et s'appela le *forum transitorium.* C'est celui dont on voit encore un pan de mur avec deux colonnes et un entablement sur lequel Minerve enseigne aux femmes les travaux et les arts réservés à leur sexe. Un stade, un odéon, une naumachie, et surtout l'achèvement du Colisée, que Titus s'était hâté d'inaugurer avant qu'il fût complet, prouvaient sa sollicitude et son zèle pour les plaisirs du peuple. Les jeux et les spectacles mentionnés par les historiens en sont une preuve non moins manifeste, mais ils n'offrent que peu d'intérêt à la postérité : c'était l'apanage inséparable de l'empire.

Enfin Domitien montra combien il avait le sentiment de la représentation, propre au chef d'un gouvernement, en faisant le premier construire sur le Palatin un palais public, *ædes publicæ.* Avant lui chaque empereur avait eu

sa demeure privée, simple ou fastueuse, selon ses goûts. L'on connaît aujourd'hui la maison d'Auguste, celle de Livie récemment découverte, avec ses beaux stucs et ses peintures qui surpassent les peintures de Pompéi, celle de Caligula, celle de Néron, qui a été retrouvée sous les bains de Titus. Aucun empereur n'avait songé à un véritable palais. Les fouilles dirigées avec tant de méthode et de scrupule par M. Rosa ont remis au jour le plan entier du palais de Domitien. Le rez-de-chaussée seul peut être recomposé par la science. Tout y est destiné aux usages publics et aux cérémonies officielles. Un escalier part de la place qui sépare le palais du temple de Jupiter Stator ; deux portiques donnent accès, l'un à la basilique, l'autre à la salle du trône, et communiquent entre eux Dans la basilique, l'empereur rendait la justice lorsque

les causes avaient été évoquées devant lui par appel ou par exception. Dans la salle du trône, il recevait les ambassadeurs et les corps de l'État. Le fond de la salle se termine par un demi-cercle et une demi-coupole, et l'on voit sur le sol les marbres vantés par les poëtes du temps, marbres de Libye, de Phrygie, de Laconie, marbres de Syène, de Chio, de Luni : c'était là qu'était le trône. Un immense péristyle, qui peut contenir près de mille personnes debout, occupe l'intérieur ; là attendait et se pressait la foule des courtisans. Des bases et des chapiteaux de colonnes ont été recueillis ou sont en place sur les dalles de marbre blanc. La salle de festin est aussi d'une si belle proportion qu'elle ne pouvait servir qu'à ces festins publics dans lesquels Domitien donnait l'exemple de la sobriété. Comme les rangées de tables et de lits étaient

adossées et forçaient les convives à regarder de deux côtés différents, on avait ménagé de chaque côté de la salle un nymphée, c'est-à-dire une petite cour communiquant par d'immenses fenêtres, ornée d'un bassin, de jets d'eau, de statues, de vasques pleines de fleurs; les invités de César ne respiraient ainsi que fraîcheur et parfums. Il ne faut oublier ni le *lararium*, c'est-à-dire le sanctuaire où l'on venait adorer les dieux protecteurs de la famille impériale, et les petites salles de service, ni le portique, ni les chambres en forme d'exèdre, où l'on pouvait se retirer et causer secrètement, qui ont vue sur la vallée de l'Aventin et le grand cirque.

Il serait coupable de citer comme des bienfaits les prodigalités qui étaient devenues un usage et une nécessité honteuse sous tous les empereurs. Les distributions de vivres, d'argent,

d'objets utiles ou précieux, n'étaient pas seulement réservées au peuple ; les sénateurs et les chevaliers en avaient leur part. Ils recevaient des présents, des lots, jusqu'à des rations de pain, et, si le besoin empêchait les plus misérables de rougir, les mœurs publiques n'empêchaient point les plus riches de tendre la main. Ce qui est plus louable, c'est le désintéressement que fit voir pendant quelques années un souverain qui sentait cependant s'épuiser les richesses amassées par Vespasien et dilapidées en partie par Titus. Il ne montra ni cupidité ni complaisance pour les pourvoyeurs du Trésor ; il recommandait à toute sa cour l'horreur de l'avarice ; il refusait d'accepter la succession de ceux qui l'avaient institué leur héritier, quand ils avaient des enfants. Il remit à tous les débiteurs du fisc les dettes qui remontaient à plus de cinq ans avant son avé-

nement, annonça que ses procurateurs n'intenteraient aucun procès avant un an, rendit les poursuites plus difficiles, réprima les chicanes des agents fiscaux par d'équitables précautions, fit rendre à leurs propriétaires les champs envahis par les vétérans que les Flaviens avaient établis dans les colonies ou dans les municipes, en un mot, rendit à tout l'empire l'ordre matériel, la sécurité, l'aisance et fit espérer une longue suite de jours heureux. Il encouragea l'agriculture; il défendit la castration, qui remplissait d'eunuques les gynécées, mais enlevait des bras à la terre; il songea un instant à supprimer les hécatombes et même à défendre qu'on immolât des bœufs ou des génisses devant l'autel des dieux, de peur que les pâturages ne fussent dépeuplés et les charrues sans attelages. Frappé de la rareté du blé et de l'abondance du vin, il essaya d'arrê-

ter par un décret la plantation des vignes ; comme il arrive toujours, ce décret n'eut point d'effet, et l'on recula devant les vexations innombrables qu'il aurait causées.

Les lettres furent honorées au début du règne comme l'agriculture. Des concours furent institués au Capitole en grec et en latin, pour la prose et pour les vers ; les vainqueurs recevaient une couronne d'or. Tandis que Stace, fils du professeur de Domitien, Martial, obscène et servile, luttaient de bassesse avec les courtisans, Valérius Flaccus récitait son poëme des *Argonautiques*, dédié à Vespasien, Silius Italicus chantait la *Seconde guerre punique*, épopée nationale qui reportait les esprits aux beaux temps de la république. Pline le Jeune et Tacite obtenaient tour à tour la dignité de préteur ; Quintilien touchait une pension de 20,000 francs jusqu'au jour où l'empereur le supplia de quit-

ter sa retraite pour élever ses petits-neveux. Domitien, qui ne devait point cacher plus tard son aversion pour la poésie, faisait lui-même des vers, s'il est vrai qu'on doive lui attribuer la traduction des *Phénomènes* d'Aratus que l'on avait longtemps crue l'œuvre de Germanicus. Il envoya en Égypte un certain nombre de savants et de copistes qu'il chargea de transcrire les manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie.

C'est donc un spectacle vraiment édifiant que le début du règne de Domitien. Ce prince, dont l'éducation avait été mauvaise, la jeunesse vicieuse, les instincts violents, parvint à se maîtriser pendant plusieurs années. Sa vive intelligence lui fit comprendre les avantages d'une transformation et il triompha de lui-même. Ses passions cédèrent devant une passion plus puissante, dont la noblesse peut être contestée, mais qui n'en est pas moins un des grands mo-

biles de l'humanité, l'envie. Tout en continuant l'œuvre de son père et de son frère, il voulut les effacer tous les deux. Aurait-il réussi? N'était-il pas trop intelligent pour être vraiment débonnaire? Sa pénétration et l'inévitable dégoût qu'inspire un troupeau d'esclaves ne l'auraient-ils pas incliné peu à peu vers la sévérité? La douceur d'être aimé ne se serait-elle pas émoussée tous les jours, tandis que l'impatience du frein aurait grandi? Nous n'avons point à résoudre cette hypothèse, puisque Domitien fut brusquement arraché à ses vertueuses résolutions. Sa volonté lui échappa, le désordre fut introduit dans son esprit, et aussitôt le désir de faire le bien fut remplacé par la colère, le mépris, le soupçon, la soif de la vengeance. Quelle cause, ou terrible ou frivole, produisit un tel changement? Quelle maladie, physique ou morale, livra un nouveau césar à l'action fatale du césa-

risme? Il est toujours instructif pour l'humanité d'apprendre combien ceux qu'elle laisse diriger le monde sont le jouet des événements, par quel lien précaire leurs passions sont retenues, et quelle blessure suffit pour les transformer en monstres.

IX

LA MALADIE DE DOMITIEN

Si Domitien avait eu vingt-deux ans, comme jadis Caligula, ou dix-sept ans comme Néron, s'il avait été le jouet de ses ministres, de ses maîtresses ou de la folie, on concevrait que son âme sans consistance et inexpérimentée eût fléchi sous le fardeau ; mais il avait trente et un ans en montant sur le trône, il avait été éprouvé par la pauvreté et les vicissitudes les plus opposées, il n'avait point de ministres, il

aimait les femmes sans leur accorder de crédit, et, pendant quatre ans, il s'était redressé lui-même avec une vigueur qui devait rassurer sur sa maturité. Dans ces conditions, on ne devient un tyran à trente-cinq ans que par un accident, puisqu'on a échappé aux causes générales de corruption qui entourent le pouvoir absolu. Le cas de Domitien est, en effet, un cas assez rare; l'amour de la gloire militaire l'a perdu, ses déceptions à la guerre l'ont exaspéré, la honte d'être vaincu en a fait un bourreau. Il convient de coordonner quelques faits pour rendre cette conclusion acceptable et peut-être pour la démontrer.

On sait que tout citoyen romain était né soldat, que les camps étaient sa grande école, et qu'il ne pouvait se consacrer aux fonctions civiles, au barreau et même à la poésie ou à la vie des champs, qu'après avoir fait la guerre et rempli les charges militaires. La plus grande honte

sous la république était d'ignorer le métier des armes. Cette loi sociale s'était un peu affaiblie sous l'empire, comme toutes les lois; mais il semblait qu'elle eût pris plus de force dès qu'il s'agissait des maîtres de Rome. Le mot d'*imperator*, qui voulait dire simplement *général*, était vide de sens ou prêtait à rire dès que celui qui le portait n'avait commandé aucune armée et n'avait jamais vu l'ennemi. Tout en fermant le temple de Janus, Auguste avait eu soin d'envoyer aux frontières, en les plaçant sous des chefs expérimentés, ses petits-fils, ses fils adoptifs et tous les princes de la famille impériale. Tibère, Drusus, Germanicus, s'étaient même acquis un grand renom par leurs exploits. Domitien, dont l'intelligence était vive et sérieuse, comprit si bien de quelle importance était l'éducation militaire pour un futur empereur, qu'il voulut dès sa plus tendre jeu-

nesse susciter une guerre pour s'improviser général. Il avait envié le sort de son frère Titus, qui avait fait ses premières armes avec éclat sur le Rhin et contre les Bretons. Le retentissement de la guerre de Judée n'avait fait qu'accroître son dépit. Inactif à Rome, déshonoré, sans ressources, il attendait impatiemment une occasion de s'illustrer à son tour. Aussi, lorsqu'il eut été proclamé césar et se sentit maître de l'Italie en l'absence de son père, il voulut entreprendre une expédition contre les Germains. On a vu un peu plus haut quelle peine avait eue Mucien à réprimer ces velléités belliqueuses. La révolte des Bataves et des Trévires ranima une ambition que Mucien dut encore déjouer. Enfin les tentatives de Domitien pour gagner Céréalis, le général vainqueur en Basse-Germanie, avaient pour but de s'assurer une armée prête à accomplir des hauts faits,

encore plus que de faire la loi à Vespasien.

Pendant quatorze ans ce désir de gloire fut refoulé. La volonté paternelle relégua dans la retraite un prince dont la grandeur n'aurait pu que nuire à celle de Titus et compromettre la tranquillité de l'empire. Retenu sous une étroite surveillance, Domitien, qui avait peur, se soumit à toutes les humiliations ; mais son âme pusillanime retrouva son courage chaque fois qu'elle entrevit une guerre lointaine et une armée. Nous avons dit les instances de Domitien lorsque les Parthes réclamèrent le secours des armes romaines, ses intrigues auprès des rois de l'Asie pour se faire demander par eux à l'empereur et conduire une expédition contre les Alains. Sa passion déçue perce encore sous le règne de Titus. Suétone assure qu'il conspira plusieurs fois contre son frère ; ses complots ne faisaient craindre ni le poignard ni le poison ;

son idée fixe était de s'enfuir secrètement de la cour, d'aller sur la frontière et de se présenter à une armée qu'il gagnerait par ses promesses.

Enfin Domitien règne, il dispose des légions comme de l'univers. Il n'a point renoncé à la gloire des armes ; il a trop d'esprit pour ne pas sentir ce qu'a de ridicule le nom d'*imperator* porté par un citadin inoffensif; mais il faut d'abord s'établir fortement au pouvoir, se faire aimer des Romains tout en rétablissant l'ordre dans l'administration, tout en ressaisissant les rênes que les mains de Titus ont laissé échapper, d'abord par tactique, bientôt par faiblesse. Pendant deux ans, le nouvel empereur s'applique à cette double tâche avec une suite et un succès que l'on doit hautement proclamer. Il a devant lui un horizon si vaste que son âme peut se livrer aux projets. Aucune tâche n'est ingrate lorsqu'elle est allégée par

l'espérance ; or l'espoir qui rend Domitien heureux et meilleur, c'est d'être un jour un héros. La monomanie de la guerre a été la perte de plus d'un souverain et le fléau de plus d'un peuple ; chez Domitien, elle avait pour excuse le sentiment des convenances personnelles, une conscience vraiment romaine et le désir de justifier un titre que ses sujets ne pouvaient respecter tant qu'il n'avait pas été conquis sur un champ de bataille.

Il attendit quelque temps une occasion favorable ; comme elle ne se présentait point, il prit le parti de la faire naître. Les tribus germaniques qui remplissaient les immenses forêts situées au delà du Rhin étaient trop belliqueuses et nourrissaient une haine trop juste contre les Romains pour ne pas fournir un prétexte. De tout temps les généraux romains y avaient multiplié leurs expéditions, répri-

mant ou suscitant les attaques selon le besoin. Le peuple le plus voisin était les Cattes, puissants depuis la chute des Chérusques; leur territoire s'étendait depuis le Taunus, à l'ouest, jusqu'au Mein, au sud ; quoique les frontières, dans l'intérieur de la Germanie, fussent moins connues des Romains, il semble qu'ils occupaient l'équivalent de la Hesse. Domitien se jeta à l'improviste sur le pays des Cattes, le cœur ému, couvert d'armes toutes neuves, persuadé que sa volonté suffisait pour coucher des milliers d'ennemis sur les champs de bataille. Tout souverain se croit un grand général par droit de naissance ; ses courtisans ne le détrompent point, car sur plan la victoire se combine avec une merveilleuse complaisance. L'héroïsme devient si simple! On part avec une grosse armée, on ravage les moissons, on aperçoit l'ennemi, on se place sur un

monticule, loin du danger, pour mieux juger des coups ; on pousse en avant des troupeaux d'hommes dont on admire le choc ; dès qu'un vide se fait, on le remplit par des masses nouvelles, et, quand vingt mille cadavres sont étendus d'un côté, trente mille de l'autre, la nuit arrive, on se trouve vainqueur, on soupe au milieu des fanfaronnades, on rédige des bulletins qui rempliront d'orgueil les sujets les plus paisibles, et l'on s'endort couronné de lauriers. Heureux les pays où ceux qui règnent sont impuissants à jeter ainsi les peuples les uns sur les autres ! Heureuses les nations qui n'ont point appris à leurs dépens que la guerre est le fondement et l'aliment de la tyrannie ! Domitien n'avait besoin ni de consulter les Romains ni d'avertir des voisins qui ne l'attendaient point. Il s'avança enseignes déployées, porta partout le fer et la flamme, vit fumer

quelques chaumières, amener quelques vieillards dont les pieds n'avaient pas été assez rapides, et s'épuisa en marches et en contre-marches sans rencontrer l'ennemi. Les Cattes étaient dans une sécurité [1] si complète qu'ils n'avaient fait aucun préparatif ; ils se retiraient dans la profondeur des forêts, laissaient passer le torrent et n'essayaient même pas de se venger. Domitien dut regagner Rome comme il en était parti ; l'expédition la plus injuste était devenue la promenade militaire la plus ridicule. La honte de reparaître devant les Romains le réduisit à des expédients misérables : ce prince si fier se fit le plagiaire de Caligula, le fou. Il mentit, inventa des histoires, accommoda en captifs germains [2] des esclaves achetés en secret, tira du garde-meuble impérial

1. Zonaras, p. 586, b ; Pline, *Panégyrique*, 20.
2. Tacite, *Vie d'Agricola*, 39.

des trophées qui avaient déjà servi, et célébra à la face de l'univers le triomphe le plus propre à déshonorer le nom romain.

Le sénat ne manqua pas de lui décerner le titre de *Germanicus* qu'on grava sur les monnaies, le consulat pour dix ans, la censure pour toute sa vie ; il décréta que le mois d'*octobre* [1], témoin de si beaux exploits, s'appellerait désormais lemois de *Germanicus;* par bonheur la postérité n'a pas sanctionné ce décret ; c'est bien assez déjà qu'elle ait accepté le mois de *Jules* et le mois d'*Auguste* en s'affublant de ce pédantisme césarien. Domitien fut autorisé à siéger désormais au sénat en vêtement triomphal, entouré de vingt-quatre licteurs. Un arc de triomphe fut élevé, soutenu par des colonnes doriques, surmonté de deux chars traînés par des éléphants.

1. Dion Cassius, LXXVII, 4.

La numismatique épuisa ses symboles et son génie inventif pour éclipser Titus. Les monnaies ne montrèrent plus que les effigies armées de Pallas, des boucliers, des trophées, des Victoires aux grandes ailes, des lions avec une épée dans la gueule, des aigles avec une palme, des Germains captifs, la Germanie personnifiée par une femme en pleurs, Domitien à cheval et chargeant un ennemi agenouillé. Enfin, pour acheter la complicité des soldats qui l'avaient accompagné, l'empereur augmenta d'un tiers la solde de toute l'armée, et, comme une telle prodigalité était ruineuse pour le trésor, il diminua peu à peu le nombre des légionnaires, réduisant les défenseurs des frontières à une faiblesse numérique qui les exposait à être vaincus.

Toute parodie officielle rencontre plus de railleurs que de flatteurs. Les fonctionnaires

tremblent et composent leurs visages ; mais le peuple, qui ne craint rien, ne ménage ni le rire ni le mépris. Les incrédules allèrent jusqu'à prétendre que le triomphateur avait manœuvré de manière à éviter et même à fuir l'ennemi. Domitien sentit que sa popularité était perdue ; l'amertume et le soupçon, qui épient les despotes comme une proie, se glissèrent aussitôt dans son cœur ; la modération, le désir d'être aimé, la sérénité, les bonnes intentions, furent chassés du même coup. Tout blessait sa conscience ombrageuse et son esprit pénétrant. Il s'irritait également d'être félicité et de ne point l'être ; les éloges lui paraissaient une dérision, le silence une condamnation. Ses courtisans envenimaient tout par leur bassesse et redoublaient le dégoût qu'il avait de lui-même. Déjà les délateurs reparaissaient, déjà ils se faisaient écouter, déjà la nièce de l'empereur,

Julie, avait dû sauver de la mort le consul Ursus, qui n'avait pas craint de blâmer son maître. Domitien glissait sur la pente fatale qui avait conduit son prédécesseur à l'assassinat et à la scélératesse. La fortune vint à son secours en faisant éclater une guerre sérieuse; il put quitter Rome, secouer le vertige qui le gagnait, courir à des victoires qui laveraient ses mensonges et satisfaire enfin l'ambition de toute sa vie, jusque-là déçue.

Les Daces avaient pris les armes. Ils passaient pour les plus braves et les plus belliqueux des barbares. Ils formaient une vaste confédération, composée de quinze peuples, dont les noms sont mentionnés par Ptolémée, et occupaient tous les pays qui s'étendent de la Theiss aux Carpathes et du Pruth au Danube, c'est-à-dire une partie de la Hongrie et de la Moldavie, la Bukowine, la Valachie, etc. Le chef militaire

de la confédération avait le titre de *Décébal*, comme jadis les chefs gaulois portaient le titre de *Brenn*. Le dernier décébal, dont le nom était Diurpanéus, avait été désigné au choix de la nation par le vieux roi Duras, à cause de sa valeur et de ses vertus guerrières. A peine élu, il voulut justifier son élection, passa le Danube, ravagea le territoire romain, défit et tua le gouverneur de la Mésie, Oppius Sabinus, emporta d'assaut plusieurs forteresses et étendit au loin ses ravages. A la première nouvelle de cette agression, Domitien partit. Le voyage était long, le temps nécessaire pour rassembler une armée plus long encore ; lorsqu'on fut prêt, les Daces étaient chargés de butin et si las de piller qu'ils offrirent la paix. Tant de modération aurait dû enhardir le bouillant César. Il repoussa les propositions de paix, il est vrai ; mais lorsqu'il s'agit d'attaquer l'ennemi, le cœur lui faillit.

Le malheureux n'avait jamais vu la guerre; il n'avait exercé ni son corps aux fatigues, ni son âme au courage; il croyait toutefois que le génie militaire se révèle comme l'appétit devant un festin.

La réalité déjoua des illusions de novice; devant le danger, les fumées de gloire se dissipèrent, les beaux plans de campagne combinés sur la route furent oubliés, tout l'héroïsme, qui n'était que dans l'imagination, tomba : le césar fut ému par la vue de ces hordes de barbares qui paraissaient si bien disposés à se défendre, le césar pâlit à la pensée de voir tourner contre lui cette forêt de lances et d'épées, le césar eut peur et prit la fuite. Il remit le commandement de l'armée à Cornélius Fuscus et repartit précipitamment pour Rome. Ce qu'il souffrit, quels visages consternés il rencontra sur sa route, comment il cacha sa con-

fusion, l'histoire ne le dit pas ; mais on peut mesurer son supplice à l'effort qu'il tenta bientôt.

On apprit un jour que Cornélius Fuscus avait passé le Danube sur un pont de bateaux, qu'il avait livré bataille, qu'il avait été vaincu et tué. Comme tous les lâches, Domitien, une fois loin du péril, retrouvait son empire sur lui-même, sa volonté et quelques velléités de bravoure. Il partit aussitôt, rassembla une nouvelle armée, poussa jusqu'en Mésie et même jusqu'aux eaux du Danube, vit sur l'autre rive galoper les cavaliers ennemis ; le cœur lui faillit de nouveau. Les Daces, enorgueillis par deux victoires, lui apparaissaient invincibles, et le décébal Diurpanéus prenait à ses yeux les proportions d'un Alexandre. Il expédia divers corps d'armée, commandés par des chefs soigneusement choisis, se tint loin du théâtre

de la guerre, dans une ville bien fortifiée, entouré lui-même d'une armée, écrivant seul à Rome, rejetant les échecs sur ses lieutenants, se faisant honneur de leurs succès, sauvant, à ce qu'il croyait, les apparences et l'honneur impérial. Il eut même un accès de bravoure lorsqu'il reçut la nouvelle d'une grande victoire remportée à Tapæ par Julien, qui avait failli arriver jusqu'à Sarmizegethusa, capitale des ennemis. Cet exploit le remit en humeur martiale, et il voulut se montrer digne enfin de régner sur les Romains. La prudence lui conseillait de ne point s'attaquer aux Daces, surtout après une défaite qu'ils voulaient venger. Il avisa les Marcomans, peuple voisin, beaucoup moins redoutable, qui avait refusé de lui fournir des contingents et qui méritait d'être châtié. Les Marcomans paraissaient tranquilles, en pleine paix; ils feraient sans doute

comme les Cattes, laisseraient ravager leur territoire et remporter de faciles trophées. Domitien marcha contre eux, les trouva en armes, fut attaqué, battu à plate couture et prit la fuite. Éperdu, anéanti, guéri à jamais de sa passion et de ses chimères, il voulut quitter à tout prix le théâtre de la guerre; pour chasser les images sinistres et les soucis, il ne garda ni mesure ni vergogne. Il fit demander au décébal Diurpanéus une paix qu'il lui avait précédemment refusée; il le supplia de rendre quelques prisonniers et quelques armes; en échange, il lui donna des sommes considérables, lui promit des ingénieurs et des ouvriers habiles, et s'engagea à lui payer un tribut régulier.

C'était la première fois qu'un général romain traitait après une défaite! C'était la première fois que Rome payait un tribut! Reine des

nations civilisées, elle allait s'humilier chaque année devant des peuplades grossières et sans gloire. Ni les impostures du piteux *imperator*, ni le triomphe qu'il se fit décréter, ni le surnom de *Dacicus* qu'il s'arrogea, mais n'osa graver sur ses monnaies, ne firent illusion aux citoyens. On connut bientôt la vérité entière, et aucun flatteur, même parmi les historiens, n'a pu nier ce traité sans précédents dans les fastes de Rome. Le tribut fut payé ponctuellement pendant tout le règne de Domitien. Ce fut Trajan qui rejeta cet opprobre et rétablit l'honneur des légions. Pour effacer jusqu'au souvenir de la lâcheté de son prédécesseur, il réduisit la Dacie en province romaine.

Dès lors Domitien fut perdu. La honte, la rage, un désespoir incurable, l'envahirent à jamais. Il sentait peser sur lui l'indignation muette de ses sujets et le mépris de l'univers.

L'orgueil était la seule force d'une âme profondément corrompue : quel orgueil avait été plus ouvertement confondu et soumis à des souffrances plus aiguës ? L'âcreté native du tempérament, le désordre des passions, le désir de se venger, la méchanceté, prirent un essor fatal. Chaque citoyen devint un ennemi parce qu'il était un juge. Tout regard parut une attaque, tout sourire une insulte. Il ne put supporter la vue d'Agricola lorsqu'il revint victorieux de la Grande-Bretagne; il ne lui adressa pas une parole, ne le laissa vivre que parce qu'il s'enferma dans une villa éloignée, et apprit sa mort avec une joie indécente que hâtèrent des courriers échelonnés sur la route. En vain il cherchait la solitude : la solitude le livrait aux suggestions implacables de sa mémoire et faisait revivre les scènes d'un honteux passé. En vain il se fit élever des statues d'or

ou d'argent jusqu'à encombrer les degrés et les issues du Capitole, en vain il se fit appeler *seigneur et dieu* par un peuple qui tremblait devant lui : on savait que ces statues étaient celles d'un poltron, que le seigneur était un vaincu et que le dieu payait tribut à quelques barbares devant lesquels il avait fui ! En fallait-il davantage pour empoisonner un cœur orgueilleux, le remplir de fiel, de soupçons, de ténèbres, et transformer le bienfaiteur attentif de l'humanité en un tyran sombre ?

Le chagrin s'ajouta au sentiment de l'infamie. Domitia, sa femme, le trahit publiquement pour l'acteur Pâris ; un fils, qu'il aimait comme le seul soutien de sa dynastie, mourut en bas âge. Julie, sa nièce et sa maîtresse [1],

1. La statue et le buste du Louvre qui représentent Julie ne valent pas l'admirable béril du cabinet des médailles signé par le graveur *Euodos*. Les boucles innombrables de la chevelure sont étagées comme sur un tour : on dirait un diadème fait de

mourut aussi pour avoir bu par son ordre un breuvage qui devait la faire avorter. Enfin le trésor était vide ; des guerres lointaines, l'or prodigué aux soldats pour qu'ils devinssent des complices, et deux triomphes magnifiques dont certes l'ennemi n'avait point fait les frais, avaient achevé de l'épuiser. Pour le remplir, il fallait revenir aux confiscations, hériter des vivants, proscrire les innocents. C'en était fait d'un bon gouvernement. La science d'administrer, qui est une qualité en quelque sorte mécanique, n'allait point abandonner pour cela l'empereur, mais elle allait se compliquer d'injustices, de violences et de meurtres.

C'est à cette époque de sa vie, qui com-

madrépores. Le nez est prononcé et vulgaire, l'œil à fleur comme celui d'une négresse, la bouche molle, le cou grêle mais bien rond, la tête sans ampleur. Julie a l'air doux, faible, étonné, un peu hébété. L'éclat du teint rehaussait sans doute ce type bourgeois, qui est déjà bien loin des types aristocratiques et énergiques d'Agrippine ou de Livie.

prend les huit dernières années de son règne, que remontent les portraits de Domitien : je parle des bustes et des statues que ses sujets multiplièrent, autant pour l'apaiser par leur zèle et par leur culte que pour se conformer aux traditions serviles de l'empire. La plus grande partie de ces images, qui remplissaient Rome et le monde, étaient en métal ; elles ont donc été fondues, et au VIe siècle Procope n'en vit plus à Rome qu'une seule, sans doute la statue équestre derrière laquelle on éleva l'arc de Septime Sévère et qui regardait le Forum. La statue du Vatican, en costume militaire, le torse du Louvre, sans jambes et sans bras, le buste colossal que l'on voit également au Louvre, ont survécu à ces représailles des Romains. Il semble que le principal souci des sculpteurs ait été de donner à leur modèle un aspect héroïque. Le front a

quelque chose de léonin, qui est manifestement une réminiscence du front d'Alexandre, de même que la chevelure avec ses boucles touffues a quelque chose de la chevelure d'Hercule. Le nez est droit et presque grec; les narines dilatées, la bouche entr'ouverte, respirent le courage et l'ardeur guerrière; les favoris sont marqués légèrement comme sur les joues du dieu Mars. Les sourcils sont froncés et menaçants; les yeux, enfoncés sous leur large cavité, sont beaux, pleins d'orgueil et de défi; le menton seul rappelle Vespasien, parce qu'il est accusé et saillant; le cou est d'une ampleur athlétique. En un mot, le type, dans son ensemble, paraît singulièrement ennobli par l'art. La nature a servi de texte, et il n'est point douteux qu'elle ne se prêtât à être idéalisée; mais les artistes ont exagéré ses traits distinctifs et ajouté le caractère le plus propre

à flatter leur modèle. Or, celui qui avait si impudemment triomphé des Cattes, des Marcomans et des Daces ne devait reculer devant aucune imposture; il ne pouvait manquer de se faire représenter en héros, puisque l'art se prête avec tant de complaisance, dans tous les temps, aux fantaisies de cette sorte. On ne peut donc contempler sans une certaine défiance les images de Domitien.

Le biographe Suétone nous apprend, du reste, qu'il était d'une haute taille, que ses yeux étaient grands, mais d'un myope, que ses joues se coloraient aisément; dans sa jeunesse, c'était une rougeur modeste et trompeuse, qui paraissait le reflet des émotions les plus honnêtes; plus tard cette rougeur devenait une menace, lorsque son visage féroce s'armait contre la honte et, selon l'expression de Tacite, observait la pâleur de tant d'infortunés. Il avait

été beau, gracieux, et son corps n'offrait alors d'autre défaut que des doigts de pied petits et contractés, défaut que les sandales des anciens et leurs attaches rendaient plus choquant; mais de bonne heure il perdit ses cheveux; son ventre grossit, et ses jambes, à la suite d'une maladie, maigrirent dans une fâcheuse proportion. Il était si fâché d'être chauve qu'il regardait comme une insulte toute plaisanterie dirigée contre un autre sur le même sujet. Il avait montré plus de philosophie au temps où il n'était pas encore aigri par l'infamie, car il avait adressé alors à un compagnon d'infortune un traité *Sur l'entretien des cheveux* (*De cura capillorum*), où il le consolait en ces termes : « Ne voyez-vous pas que je suis comme vous, quoique grand et bien fait? J'aurai un jour le même sort que ma chevelure, et je supporte avec courage le chagrin de la voir vieillir plus

vite que moi. Sachez qu'il n'y a rien de plus charmant et de plus fugitif que la beauté. »

Incapable de soutenir la fatigue, il allait rarement à pied ; dans ses campagnes, il montait peu son cheval et se faisait porter en litière. L'usage, ou plutôt l'abus des femmes, régulier comme un exercice gymnastique, l'avait énervé. Il ne pouvait ni tenir un bouclier ni se servir d'une épée ; en revanche il était un archer très-adroit. Dans sa villa d'Albano, on le voyait percer d'un trait sûr des centaines d'animaux et même leur planter ses flèches sur la tête en guise de cornes ; il visait aussi à travers les doigts d'un enfant, dont la main ouverte lui servait de but, sans le blesser jamais. La méchanceté le rendit paresseux. Il cessa de pratiquer les devoirs les plus simples de la représentation : ses lettres, ses discours, ses édits, étaient rédi-

gés par des subalternes. Il ne lisait rien que les mémoires de Tibère et les actes de son règne. Il s'exprimait bien cependant, et avait de l'esprit. Dion le dépeint audacieux, irascible, dissimulé, redoutable comme un conspirateur, tantôt s'élançant comme la foudre, tantôt préparant lentement un crime, n'aimant personne, craignant et méprisant le genre humain. Il retournait le mot de Démosthène : « La défiance est la sauvegarde des peuples contre les tyrans », et il répétait souvent « que les princes ont du malheur en matière de complots, parce qu'on n'y croit que s'ils sont tués. » Il s'étudiait à rendre son abord effrayant, contractait ses sourcils, roulait des yeux farouches; son ton était rude, sa voix aigre ; jamais un sourire; l'orgueil seul éclairait son visage. Perspicace, vindicatif, plein de ruse, il se fit tellement craindre des Romains, qu'ils l'appelaient

un second Néron, ou plus volontiers *le Néron chauve*. Ses passions, que la douceur de régner avait endormies, se développèrent dans l'adversité avec une âpreté terrible. Son caractère, qui avait été corrompu de bonne heure puis réprimé, s'exaspéra sous l'aiguillon du désespoir. Hypocrite et perfide, il mettait du raffinement dans ses barbaries, de la noirceur dans ses actes de clémence. Il se plaisait tantôt à rassurer ceux qu'il allait tuer, tantôt à affoler de terreur ceux qu'il épargnait. On sait avec quelles caresses il renvoya un acteur célèbre qu'il fit aussitôt mettre en croix. L'anecdote du turbot et celle du banquet funèbre donné aux sénateurs sont encore plus connues.

Si la honte l'avait rendu féroce, le besoin le rendit rapace. Pour remplir le gouffre qu'avaient creusé les expéditions lointaines, l'augmentation de la paye militaire, les bâtiments,

les spectacles, il fallait revenir aux traditions impériales. Les délateurs furent de nouveau tout-puissants ; on confisquait les héritages dès qu'un témoin affirmait qu'il avait entendu dire au défunt que César serait son héritier ; paroles et actions devinrent crime de lèse-majesté ; les morts furent pillés aussi bien que les vivants. Pourquoi raconter des horreurs qui sont l'opprobre de l'humanité ? Les formes de la tyrannie varient peu, et les premiers Césars ont épuisé dans ce genre toutes les inventions. Il suffit d'énumérer les principales victimes : — Rusticus Arulénus est tué pour avoir loué Thraséa ; Hérennius Sénécion pour avoir écrit la vie d'Helvidius Priscus ; Maternus pour avoir dit du mal des tyrans ; Céréalis parce qu'il a conspiré ; Acilius Glabrio parce qu'il en est exil ; Pompusianus parce qu'on lui a prédit l'empire ; Saldius Cocceianus parce qu'il célèbre l'anniver-

saire de l'empereur Othon, son oncle; Sallustius Lucullus parce qu'il a donné son nom à des lances nouvelles; Flavius Clémens parce qu'il est chrétien [1]; Ælius Lamia parce qu'il a jadis plaisanté sur sa femme Domitia, que César lui a ravie; Pâris l'histrion parce qu'il est l'amant de Domitia; un élève de Pâris parce qu'il ressemble à son maître; Flavius Sabinus, cousin de l'empereur, parce que le crieur public, au lieu de le proclamer consul, l'a proclamé *imperator*. Les persécutions contre les chrétiens vont de pair avec les persécutions contre les stoïciens : les uns subissent le martyre sans se plaindre, les autres continuent de protester au nom de l'humanité et de la justice. La guerre commencée sous Néron, reprise sous Vespasien, redevient ardente sous Domitien.

1. Voyez dans le *Journal des Savants* (Janvier 1870), l'article que j'ai consacré aux *Chrétiens de la famille Flavia*.

Les philosophes et les femmes qui glorifient l'abstention politique sont exilés. Artémidore, Épictète, Télésinus sont chassés de Rome; Dion Chrysostome ne trouve d'asile que chez les Gètes; Pompusiana Gratilla, digne amie de Fannia et d'Arria, est bannie avec ces stoïciennes illustres, sans que leur exemple empêche la stoïcienne Sulpicia de composer ses vers. Hermogène de Thrace est condamné à mort parce qu'il a écrit une histoire trop hardie, et les copistes qui ont répandu ses manuscrits sont mis en croix. Partout le sang coule ou pour la foi ou pour la libre pensée; aussi lorsque Domitien, acharné contre les innocents, découvre une conspiration véritable ou les fauteurs d'une rébellion, ne lui reste-t-il plus qu'à inventer contre les coupables de si affreux supplices que la langue autant que la pudeur se refusent à les décrire.

Détournons donc nos regards de ce tableau pour en contempler un autre plus consolant, le châtiment du bourreau lui-même. Domitien avait trop de clairvoyance pour ne pas sentir le poids de la haine, sinon du remords ; il avait trop d'imagination pour ne pas être entouré de fantômes et d'idées terribles. Il a été le plus intelligent et le plus malheureux des tyrans de Rome. Tibère, du moins, avait pour s'étourdir les débauches de Caprée ; Caligula sa jeunesse et sa folie ; Néron le théâtre et l'ivresse. Domitien était sobre, réfléchi, solitaire. Retenu par une timidité native et par l'orgueil, il usait toutes les ressources de son esprit à se torturer lui-même. Son âme était dévorée par la défiance, la jalousie, les angoisses. La superstition, appui suprême des cœurs faibles, ajoutait à ses alarmes ; les prédictions des astrologues lui montraient partout du danger. Si

l'insomnie redoublait autour de lui le vide et le silence des nuits, la peur ne rendait pas les journées moins amères, car, se sachant détesté de tous, il ne voyait de toutes parts que des ennemis. Il n'osait interroger en secret les prisonniers qu'en tenant leurs chaînes dans ses mains; il fit périr Épaphrodite, l'affranchi de Néron, pour enseigner à ceux qui le servaient qu'on ne doit même pas aider un maître à mourir. Il en vint à faire garnir les portiques du palais sous lesquels il se promenait, de plaques transparentes dont les reflets lui permettaient de surveiller ce qui se passait derrière lui.

Il succomba cependant sous les coups de ses propres serviteurs. Il fallut une révolution de palais pour délivrer les Romains : ils étaient incapables de s'affranchir eux-mêmes, après un siècle entier d'abaissement politique et de

dissolution sociale. L'impératrice Domitia surprit une liste de proscription où son nom était gravé le premier. Elle se ligua avec les deux chefs des prétoriens, menacés comme elle, et fit assassiner son époux [1]. Ce furent des secrétaires, des valets de chambre, un adjudant de service [2], qui le tuèrent; ce fut sa nourrice Phyllis qui brûla son cadavre sur la voie Latine et rapporta secrètement ses restes dans le temple de la famille Flavia et les mêla aux cendres de Julie, fille de Titus, qu'il avait aimée et déshonorée publiquement.

1. Domitia, qui est représentée sur les monnaies de nombreuses villes grecques et de colonies, vécut encore quarante-quatre ans. Lorsqu'elle mourut, l'an 140, Polycarpe et Europe, ses affranchis, lui élevèrent près de Gabies un temple que le prince Borghèse a retrouvé en 1792.

2. Les conjurés étaient Norbanus et Pétronius Sécundus, préfets du prétoire, Saturius, décurion des cubiculaires, Parthénius et Sigérius, cubiculaires, Maximus, affranchi de Parthénius, Entellus, secrétaire, Clodianus, adjudant (*cornicularius*), Stéphanus, intendant de Flavia Domitilla, nièce de l'empereur.

Ainsi disparut à quarante-cinq ans le dernier représentant d'une famille qui, après un effort de vertu, avait repris les traditions les plus sanglantes du césarisme. Avant Domitien, les peuples n'avaient été victimes de l'amour de la guerre que lorsque leurs maîtres étaient des capitaines intrépides ou des conquérants : ce qui perdit les Romains cette fois, ce fut, au contraire, la lâcheté de leur *imperator* et son impuissance à la tête des armées. L'humiliation, la rage et la crainte du mépris public lui firent tourner contre Rome des armes qu'il n'avait point su tenir contre des barbares. L'ennemi lui avait dicté la paix, mais il se vengea sur les citoyens en leur déclarant une guerre perpétuelle.

Telle fut la plaie morale qui transforma en fléau public un bon administrateur et un césar jaloux de se faire aimer. Après avoir com-

mencé comme Titus avait fini, il finit comme Titus avait commencé. Dérision de la destinée, qui devrait rendre les hommes moins complaisants dans le jugement qu'ils portent sur les princes! Si Domitien n'avait régné que deux ans, ainsi que son frère, il aurait laissé une mémoire pure et des regrets universels ; si Titus avait régné quinze ans ainsi que Domitien, il serait peut-être devenu pour le monde un sujet de pitié et d'horreur.

CONCLUSION

Ainsi disparut la dynastie que Titus avait fondée avec tant d'efforts : elle expirait après vingt-sept ans de durée, dans des flots de sang ; son troisième représentant avait fait plus de mal que les tyrans les plus effrénés de la dynastie d'Auguste, qui, lui aussi, avait eu des monstres pour successeurs.

Pour apprécier Titus à sa valeur, on doit considérer quel bien durable il a produit ou

quel progrès il a rêvé. Il a voulu fonder une dynastie, mais sans autre but. Or de quel droit impose-t-on aux hommes le joug d'une famille, c'est-à-dire les hasards redoutables de l'hérédité, si cette famille n'apporte pas avec elle des garanties et des compensations? D'un autre côté, quelle base stable peut espérer une dynastie, si elle ne représente pas un principe? Or ni Titus ni son père n'ont eu le sentiment de ce devoir ou la prévision de ce danger. Vespasien a pris l'empire comme un bon fonctionnaire prend une province. Il a administré au jour le jour, rétabli l'ordre extérieur, la police, les finances, pratiqué avec modération les traditions impériales, amassé de l'or et laissé son fils fortifier lui-même sa succession. Simple pilote, il a radoubé le navire de son mieux, évité les récifs et tenu la mer, sans chercher une station sûre. Le pouvoir absolu ne perdait rien de sa violence

ni de son venin; le venin et la violence dormaient. Le seul refuge des Romains, c'était la perpétuité des vertus dans la famille Flavia.

Vespasien a pour excuse de n'avoir pas désiré la pourpre; mais Titus, qui l'a poursuivie d'une ardeur effrénée, qu'a-t-il fait pour la mériter? Il s'est créé un rôle et l'a bien joué, prenant pour modèle le fondateur même de l'empire : il n'a créé ni un système nouveau ni une seule institution. Égoïste sans scrupules, il a cru tous les moyens bons pour satisfaire son ambition. Il a frappé et caressé tour à tour les hommes, non pour les corriger ni pour les rendre heureux : il les frappait pour leur paraître fort, il les caressait pour les désarmer. Tant que son intérêt personnel le lui a permis, il a été cruel, impudent, rapace, calculant froidement ce qu'un crime lui apportait de puissance, ce que la débauche élégante lui donnait de pres-

tige, ce que les vols lui procuraient de ressources; il était abrité par la responsabilité d'un autre. Dès qu'il s'est trouvé seul responsable, il a flatté la multitude et s'est fait le serviteur de ses plaisirs. Une douceur égale pour tous, des libéralités sans distinction, un laisser-aller qui rassurait les méchants encore plus que les honnêtes gens, des distributions, des dépenses insensées, l'abandon des affaires, la licence et l'exemple de l'inaction, des fêtes perpétuelles qui semblent avoir absorbé le règne, étaient pour un peuple aussi corrompu que les Romains un nouvel aliment de corruption. L'inépuisable condescendance de l'empereur ressemblait à la faiblesse du père de famille qui passe tout à ses enfants pour s'en faire aimer.

On ne peut rien fonder sur la bonté. La bonté est un accident comme la méchanceté est une maladie : ni l'une ni l'autre ne sont hé-

réditaires ; elles ne sont même pas constantes dans le même prince. C'est que rien n'est aussi précaire qu'une politique personnelle, aussi fragile que les bonnes intentions d'un souverain, si des institutions solides ne garantissent point ses sujets contre ses erreurs, ses défaillances, ses maladies. Une passion déçue ou un accès de fièvre suffisent pour altérer l'âme la mieux disposée ou pour altérer le cerveau. Aux causes permanentes qui dépravent les despotes s'ajoutent les infirmités de chaque individu, qui varient à l'infini et déjouent les prévisions. Si Titus avait eu pour son peuple une tendresse moins intéressée, il aurait eu plus de souci du lendemain. Il connaissait Domitien, il lisait dans cette âme énergique et troublée, il y devinait peut-être un tyran. Il n'a rien fait pour prémunir Rome contre sa tyrannie, poussant l'égoïsme, comme Auguste,

jusqu'à sourire au successeur qui le devait faire mieux regretter, et ne comprenant pas que Domitien serait sa flagrante condamnation. Son gouvernement n'a été que le règne du bon plaisir; sa race n'a rien apporté au monde, qu'un peu de clémence effacée aussitôt par de sanglantes fureurs. La famille Flavia a profité simplement du système fondé au profit de la famille Julia; elle a usurpé une puissance malfaisante qui prétendait égaler celle des dieux, elle a conduit les hommes comme un troupeau. Le troupeau était décimé; elle l'a laissé se refaire avant de le décimer à son tour. Titus a accablé ses sujets d'aumônes, de bains et de spectacles; il ne leur a donné ni une liberté réglée, ni des défenses légales, ni l'ombre d'une garantie pour l'avenir. Il n'a donc été qu'un aventurier sur le trône, son père qu'un parvenu, son frère qu'un usurpateur, parce qu'aucun

d'eux n'a rien fondé ni rien tenté pour redresser et fortifier sa patrie. Ils ont vécu d'expédients, ils n'ont pas eu une seule idée politique, ils ont cherché uniquement leurs jouissances. Même lorsqu'un peuple est assez avili pour ne plus revendiquer ses droits, la justice agit sans lui et le venge : toute dynastie sans principes est morte, et la première tempête l'emportera comme la feuille séchée avant la saison.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION

TITUS ET SA DYNASTIE

CLICHY. Impr. M. LOIGNON, P. DUPONT et Cie rue du Bac-d'Asnières 12.



